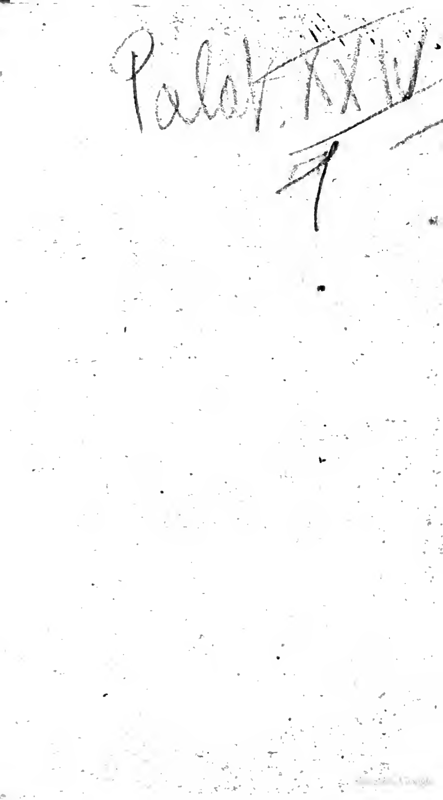







Palat. XXIV
7

CONTINUATION

DE

L'HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME LXXVII.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU COLLECTION NOUVELLE

1°. *DES RELATIONS DES VOYAGES PAR MER,*

DÉCOUVERTES, OBSERVATIONS, DESCRIPTIONS,

*Omises dans celle de feu M. l'*ABBÉ PRÉVOST*;*
ou publiées depuis cet Ouvrage.

2°. DES VOYAGES PAR TERRE,

Faits dans toutes les parties du Monde.

CONTENANT ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; avec les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts, Sciences, Commerce, Manufactures, &c.

ENRICHI DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME.

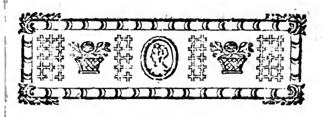


A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, Hôtel de Château-Vieux, rue Saint-André-des-Arcs.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



CONTINUATION DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

LIVRE PREMIER.

Voyage fait autour du Monde dans les années 1764, 1765 & 1766, par le Commodore BYRON.

INTRODUCTION.

L'Esprit d'aventure & de conquête qui dirigea les Navigateurs Portugais & Espagnols après la

INTRODUCTION.

découverte du Cap de Bonne-Espérance & de l'Amérique, s'est affoibli dès long-temps. Les Gouvernemens n'attendent plus de richesses des découvertes des pays lointains, & ils sont rarement disposés à employer leurs trésors & leurs flottes à des entreprises qui ne promettent d'autres fruits que des lumieres nouvelles sur la géographie, les sciences naturelles & les mœurs des différens peuples.

Le goût des découvertes se ranime.

Pendant les deux derniers siècles, les Européens n'ont fait aucun grand voyage; mais depuis quelques années le goût des découvertes leur en a fait entreprendre de très-considérables. L'Angleterre est sortie la premiere de son assoupissement: son Roi a commencé en 1764 à donner l'exemple aux autres Souverains, & les Anglois ont fait des découvertes qui ont porté la science de la géographie & celle de l'astronomie à ce haut point de perfection où elles sont aujourd'hui.

Les Navigateurs modernes plus humains.

L'Histoire raconte avec horreur les cruautés des Espagnols & des Portugais, & même des Hollandois, des Anglois & des François,

lors de leurs premiers voyages: graces à l'esprit philosophique qui distingue notre siecle, on n'aura point à reprocher ces actes d'inhumanité aux Navigateurs dont je vais tracer la route & les découvertes. INTRODUCTION.

Les différens Voyages qui composent les nouveaux volumes qu'on publie, formeront une époque remarquable dans l'Histoire de la Navigation. Jamais on ne fit autant d'expéditions autour du monde en aussi peu de temps; jamais expéditions ne furent achevées avec autant d'appareil & de soin, & jamais l'on n'a vu enfin des Commandans aussi habiles & aussi éclairés. Progrès de la Navigation.

Georges III, aussitôt qu'il fut monté sur le Trône d'Angleterre, forma le projet d'envoyer des vaisseaux à la découverte des pays inconnus; & ce fut aussitôt après le rétablissement de la paix en 1764, entre la France & l'Angleterre, que Georges III choisit pour l'exécuter le Commodore Byron (a). On

(a) Le Voyage du Commodore Byron se trouve dans un Recueil intitulé, Relation des Voyages entrepris par ordre de Sa Majesté Britanique, pour faire des découvertes

INTRODUCTION.

lui donna le commandement du *Dauphin*, vaisseau de guerre du sixieme rang de vingt-quatre canons, & de la *Tamar*, frégate de seize canons. L'équipage du *Dau-*

dans l'hémisphere Austral, & successivement exécutés par le Commodore Byron, le Capitaine Carteret, le Capitaine Wallis & le Capitaine Cook, dans les Vaisseaux le *Dauphin*, le *Swallow* & l'*Endeavour*; rédigée d'après les Journaux tenus par les différens Commandans & les papiers de M. Banks, par J. Hawkesworth, 4 vol. in-4°. traduction Françoise de 1774.

Ce Voyage renferme sept Cartes & Planches.

Premiere Carte, d'une partie de la mer du Sud, contenant les routes & les découvertes des Vaisseaux le *Dauphin* & la *Tamar* en 1765, le *Dauphin* Capitaine Vallis, & le *Swallow* Capitaine Carteret, en 1767, & l'Endeavour en 1769.

Deuxieme Carte du détroit de *Magellan*.

Troisieme Carte, du Port Famine, de la Baye de *Wood*, du Port *Gallant* & de la Baye *Fortesme*, de la Baye & du Havre de *Lordes*.

Quatrieme Carte, de l'Anse *S. David*, de la Baye de l'*Isle* du Havre de *Swallow*, de la Baye de *Puzzling*, du Cap de la *Providence*, de la Baye du Cap *Ujspriht* & de la Baye *Dauphin*.

Cinquieme Carte, de la Baye *Elisabeth*, de la Baye *S. David*, & depuis la Riviere

phin étoit composé de cent cinquante matelots, trois Lieutenans & trente-sept bas Officiers. Celui de la *Tamar* de quatre-vingt-dix matelots, trois Lieutenans & vingt-deux bas Officiers. Voici le préambule des instructions qui furent données au Commodore Byron. INTRODUCTION.

» Comme rien n'est plus propre » à contribuer à la gloire de cette » Nation en qualité de Puissance » maritime, à la dignité de la Couronne de la Grande-Bretagne, » & aux progrès de son commerce, » de sa navigation, que de faire » des découvertes de Régions nouvelles; & comme il y a lieu de » croire qu'on peut trouver dans » la mer Atlantique, entre le Cap » de Bonne-Espérance & le détroit » de *Magellan*, des terres & des » Isles fort considérables, inconnues » jusqu'ici aux Puissances de l'Eu- » rope, situées dans des latitudes » commodes pour la navigation

Instructions données à M. Byron.

d'*Yorck*, jusqu'à la Baye & au Havre des *trois Isles*.

Sixieme planche, entrevue du Commodore Byron avec les Patagons.

Septieme Carte, de la Virginie d'*Hawkins* & du Canal *Falkland*.

INTRODUCTION.

» & dans des climats propres à la » production de différentes denrées » utiles au commerce ; enfin comme les Isles de Sa Majesté (a), » appellées *Isles de Pepys* & *Isles de Falkland*, situées dans l'espace » qu'on vient de désigner, n'ont » pas encore été examinées avec » assez de soin pour qu'on puisse » avoir une idée exacte de leurs » côtes & de leurs productions, » quoiqu'elles aient été découvertes & visitées par des Navigateurs Anglois ; Sa Majesté, ayant » égard à ces considérations, & » n'imaginant aucune conjoncture » aussi favorable à une entreprise » de ce genre, que l'état de paix » profonde dont jouissent heureusement ses Royaumes, a jugé à » propos de la mettre à exécution, &c.

Découverte de M. Byron.

Le Commodore Byron fut de

(a) L'Angleterre ayant appris que l'année auparavant M. de Bougainville avoit formé un établissement sur ces Isles pour la France, ce n'est pas sans motifs que les Isles *Falkland* sont appellées *Isles du Roi d'Angleterre*. Dans ces instructions, la Grande-Bretagne les envoyoit reconnoître en entier avant de les révendiquer.

retour en Angleterre au mois de Mai 1766, après avoir achevé le tour du monde. Il a reconnu avec ſoin les Iſles Falkland, & découvert les Iſles de *Diſapointment*, l'Iſle de St Georges, celle du Prince de *Galles*, les Iſles du *Danger*, l'Iſle d'Yorck & celle de *Byron*. S'il n'a pas calculé davantage les bans de la Géographie, c'eſt qu'il a achevé le tour du globe dans une latitude un peu trop élevée. Au reſte ſa rélation eſt intéreſſante à beaucoup d'autres égards, & elle renferme des détails précieux aux Marins. Ses ſucceſſeurs ont acquis plus de gloire par leurs découvertes, mais ſon nom ſera immortel comme ceux de Wallis, de Carteret, de Bougainville & de Cook. INTRODUCTION.

---

§. I.

BYRON. 1764.

Navigation des Dunes à Rio-Janeiro.

LE Commodore Byron partit des *Dunes* le 21 Juin 1764 avec le *Dauphin* & la frégate la *Tamar*. Nous ne nous arrêterons pas ſur les re- Départ.

BYRON. 1764.

lâches qu'il fit à *Madere* & au port *Praya* dans l'Isle de *St Jago*, cette route & ces relâches sont assez connus des Marins.

Maniere de purifier l'eau.

Il observe qu'il ne fut suivi depuis le Cap *Lisard* d'aucun poisson, parce que la carene de son vaisseau étoit doublée de cuivre; & qu'il purifia son eau, qui commençoit à se corrompre, au moyen d'une espece de ventilateur, par lequel on force l'air à passer à travers l'eau dans un courant continuel & aussi long-temps qu'il est nécessaire.

Relâche à Rio-Janeiro.

Le 13 Septembre, il mouilla dans la grande rade de Rio-Janeiro: cette grande ville qui présente un très-beau coup d'œil, est gouvernée par le Viceroi du Brésil, dont l'autorité est illimitée. Lorsque Mr Byron alla lui faire visite, il fut reçu avec le plus grand appareil. Environ soixante Officiers étoient rangés devant le Palais; la garde étoit sous les armes; son Excellence, accompagnée de la premiere Noblesse, le reçut sur l'escalier. Il fut salué par quinze coups de canon, tirés du fort le plus voisin. Il entra ensuite dans

la salle d'audience, d'où, après une conversation d'un quart d'heure, il fut reconduit avec les mêmes cérémonies.

BYRON. 1764.

Observations sur la barre.

Le 16 Octobre il leva l'ancre, mais il resta quatre ou cinq jours au-dessus de la barre, à attendre un vent de terre qui favorisât sa sortie. Il n'y a pas moyen de tenter ce passage avec un vent de mer : l'entrée entre les deux forts est si étroite, & la mer s'y brise avec tant de force, qu'on ne sort de la rade qu'avec une extrême difficulté ; & si Mr Byron eût suivi l'avis du pilote Portugais, il se seroit infailliblement perdu.

Les Portugais y séduisent les matelots.

Les Portugais qui sont dans cette place un très-grand commerce, emploient tous les moyens possibles pour débaucher les matelots qui vont à terre : si les voies de la persuasion ne leur réussissent point, ils les font boire & les enivrent : dans cet état ils les transportent dans les terres, & prennent les précautions les plus propres à empêcher leur retour, jusqu'après le départ de leur vaisseau. Ces manœuvres firent déserter cinq

BYRON. 1764.

hommes de Mr Byron, qu'il ne put recouvrer; la *Tamar* en avoit perdu neuf; mais le Capitaine informé du lieu de leur détention, y envoya de nuit un détachement qui les surprit & les ramena à bord.

---

§. II.

Navigation de Rio-Janeiro au Port Desiré.

L'équipage instruit de sa destination.

LEs deux équipages étoient en mer depuis quatre mois sans savoir où on les conduisoit : enfin on leur révêla ce secret. Le 22 après son départ de *Rio-Janeiro*, M. Byron fit signal au Commandant de la *Tamar* de se rendre à son bord; & il lui déclara en présence de tous les matelots assemblés sur le pont, que sa destination n'étoit pas de se rendre aux Indes Orientales, mais d'entrer dans la mer du Sud, pour y faire des découvertes qui pourroient devenir d'une grande importance à l'Angleterre; que dans cette vue les Lords de l'Amirauté ac-

BYRON. 1764.

cordoient aux équipages une double paie & d'autres gratifications, si durant le voyage, ils remplissoient leur devoir avec le zele que doit naturellement inspirer l'amour de la patrie. Cette nouvelle fut reçue avec des acclamations de joie: tous protesterent qu'ils étoient disposés à suivre le Commodore partout où il voudroit les conduire; qu'il n'y avoit point de difficultés, ni même de périls auxquels ils ne s'exposassent pour donner à leur patrie des marques de leur sincere attachement, & qu'on pouvoit compter sur leur obéissance & leur entier dévouement.

Canons jettés à la mer.

Le 29 Mr Byron commença à essuyer un gros temps. Pour ne pas sombrer sous voile, il fut même obligé de jetter à la mer deux canons de l'avant & deux de l'arriere.

En naviguant du côté de l'Amérique, *les matelots* commencerent à ressentir le froid par 35 degrés de latitude septentrionale.

Mr Byron remarque que dans la persuasion de n'avoir à voyager que dans des climats chauds, les matelots avoient non-seulement vendu

BYRON. 1764.

leurs hardes d'hiver, mais encore leurs couvertures, dans les différens ports où ils avoient relâché, & qu'ils furent contraints, pour se garantir du froid qu'ils ne pouvoient supporter, d'acheter des vêtemens qu'on avoit embarqué par précaution.

Combien les brumes sont trompeuses.

S'il étoit besoin de rapporter des exemples de la maniere dont les brumes trompent les navigateurs, on pourroit citer celui-ci. Le 12 Novembre, ceux qui étoient sur le gaillard d'avant crierent tous ensemble : *terre droit à l'avant*. Les nuages obscurcissoient presque tout le tour de l'horison, & il y avoit eu de l'orage.

M. Byron crut remarquer que ce qui avoit d'abord paru être une Isle, présentoit deux montagnes escarpées ; mais en regardant du côté du vent, il lui sembla que la terre qui se joignoit à ces montagnes, s'étendoit au loin dans le S. E. en conséquence il gouverna S. O. il fit monter des Officiers au haut des mâts pour observer aux vents & vérifier cette découverte, tous assurerent qu'ils voyoient une grande étendue de terre. Il mit en panne,

& sondant autour de lui, il trouva encore 52 brasses d'eau; si le temps ne se fut pas éclairci assez promptement pour faire disparoître aux yeux de l'équipage ce qu'il avoit pris pour la terre, tout ce qu'il y avoit à bord auroit fait serment qu'il avoit découvert la terre à cette hauteur (a); & c'est ainsi que s'est transmis le souvenir de quelques terres qui n'ont jamais existé autrement.

BYRON. 1764.

Le 13, le *Dauphin* & la *Tamar* essuyerent un coup de vent très dangereux, & le 14 au lever du soleil, ils virent la mer aussi rouge que du sang & couverte de coquillages de même couleur, assez ressemblant aux écrevisses, mais plus petits.

Mer rouge comme du sang.

M. Byron en fit prendre une grande quantité avec des corbeilles.

Le 15 M. Byron eut la vue de l'Amérique: les remarques qu'il a

(a) Mr Byron étoit alors par 43 d. 46 '. de latitude sept. & 60 d. 5 '. de longitude occid. La longitude dans ce Voyage, ainsi que dans ceux des autres Navigateurs Anglois est comptée du Méridien de Greenwick ou de Londres.

BYRON. 1764.

faites avant d'entrer au port *Desiré*, sont si utiles aux matelots que nous croyons devoir les rapporter.

Remarques sur le port Desiré.

» Comme rien n'est plus confus, » dit le Commodore Byron, que » la description que Sir *John Narborough* a donné du port *Desiré*, je ne savois trop quelle di» rection suivre pour m'y rendre. » Je cherchois dabord une baie, » qui, conformément aux instruc» tions de ce navigateur, doit être » au sud du cap, mais je ne dé» couvris rien de semblable; & » en conséquence je prolongeois » le rivage, gouvernant au Sud. » Nous avions un vent de terre » très-frais; nous vîmes plusieurs » colonnes de fumée s'élever en » différens endroits; mais nous » n'apperçûmes ni arbres ni arbus» tes, & toute la contrée n'offroit » à l'œil que des collines de sable, » assez ressemblantes aux dunes » stériles d'Angleterre. Nous ob» servâmes encore qu'à la distance » de sept à huit milles du rivage, » les eaux étoient fréquemment » très-basses, & quelquefois nous » n'avions pas plus de dix brasses.

» Le 15 au matin j'eus bien-tôt la BYRON. 1764.
» vue d'une terre qui avoit l'ap-
» parence d'une Isle, d'environ
» huit ou neuf lieues de longueur,
» & que d'après les cartes je ju-
» geois être le cap *Sainte Hèle-*
» *ne*, qui s'avance dans la mer à
» une distance considérable de la
» côte, & forme deux baies, l'une
» au Nord & l'autre au Sud.

» Le port *Desiré* n'étant éloigné
» que d'environ trois lieues dans
» le Nord Ouest de l'Isle des *Pin-*
» *guins*, j'envoyai un de nos bâ-
» timens à rames pour le décou-
» vrir; il revint après l'avoir re-
» connu, & je me disposois à y
» entrer. Il y avoit en cet endroit
» des milliers de veaux marins &
» de pinguins autour du vaisseau.
» L'Isle des *Pinguins* nous parut
» bordée d'îlôts, qui ne sont que
» des rochers. Sur le soir, nous
» vîmes un rocher, qui, s'élevant
» au-dessous de l'eau comme une
» pyramide, du côté Méridional
» de l'entrée du port *Desiré*, est
» très-propre à faire reconnoître
» ce port, qu'on ne trouveroit
» sans cela que très-difficilement,

BYRON. 1764.

» Le 21 je parvins à l'entrée du » port, que nous trouvâmes très-» étroite, bordée de rochers & de » bancs de fable, & le flot y for-» moit un courant d'une rapidité » que je n'avois pas encore vue.

» Je mouillois en dehors du » port. L'ouverture du Canal nous » reftoit à l'Oueft-Sud-Oueft; l'Ifle » des *Pinguins* au Sud-Eft, 5 d. » 30' Eft, & à la diftance de trois » lieues; la terre la plus Septen-» trionale au Nord Nord-Oueft; » deux rochers qui, à mi-flot fe » trouvent à fleur d'eau, & font » à la pointe la plus Méridionale » d'un recif qui part de la même » terre, au Nord-Eft, un quart » Nord. Tel étoit le rélevement » de notre mouillage, dont je ne » fais ici mention que parce que » ces particularités peuvent être » d'une grande importance pour » les Navigateurs qui voudroient » relâcher dans ce port, & que » les defcriptions qu'en ont don-» nées divers Marins, font très-» fautives.

Afpect du pays.

Mr Byron defcendit à terre, & ne découvrit, en avançant dans la

contrée, qu'une campagne déserte & des colines couvertes de sable, sans appercevoir un seul arbre. Il rencontra des animaux, qu'il prit pour des guanaques, semblables à nos daims, mais beaucoup plus gros; quelques-uns n'ont guères moins de quatre pieds quatre pouces de haut: ils ne se laissent pas approcher, & sont très-légers à la course. En remontant le canal il aborda à une Isle qui étoit couverte de veaux marins : il en tua plus de cinquante : dans le nombre, il s'en trouva de plus gros que de jeunes bœufs.

BYRON. 1764.

Guanaques.

Veaux marins.

Entre les différens oiseaux qu'il tua, il s'en touva un qui mérite une description particuliere. Sa tête seroit parfaitement ressemblante à celle de l'aigle, si l'espece de huppe dont elle est ornée, étoit un peu moins touffue; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante, forme autour de son cou une palatine ou collier naturel de la plus grande beauté; sur le dos, son plumage est d'un noir de jais, & non moins brillant que cette substance, que l'art a su polir; ses jam-

Oiseau particulier.

BYRON. 1764.

bes font remarquables par leur grosseur & leur force, mais les serres en font moins acérées que celles de l'aigle : cet oiseau a près de douze pieds d'envergure.

M. Byron n'étoit pas encore dans le port, il fut obligé de lever l'ancre & de mouiller plusieurs fois avant d'y arriver.

Les mouillages du *Dauphin* furent très-difficiles & très-périlleux. Le 23 M. Byron envoya sonder le port quelques milles plus haut ; le fond y étoit moins dur qu'à l'entrée du canal, & il y avoit moins d'eau ; mais le vent qui souffloit avec furie ne permit pas de chercher un autre mouillage. On découvrit une petite source à un demi-mille environ de la rive septentrionale du port *Desiré*, mais dont l'eau avoit un goût saumâtre. Le Commodore avoit fait aussi une incursion de plusieurs milles dans les terres, où d'aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, il n'apperçut qu'une contrée stérile, nue & désolée. Autour d'un étang d'eau salée, il distingua sur le sable les traces de divers animaux, & par-

Source d'eau salée.

Incursion dans le pays.

ticuliérement celles d'un gros tigre, & un nid d'œufs d'autruche, qui font un excellent met. Il est probable que tous les animaux dont on voit les vestiges sur le bord de cet étang salé, viennent y boire, car on n'apperçut aucune eau douce où ils pussent se désaltérer. BYRON. 1764.

Puits creusés.

La source d'eau saumâtre qu'avoit d'abord trouvé M. Byron, fut la seule qu'il fut possible de découvrir ; ce qui l'obligea à creuser des puits, n'y ayant dans ce lieu d'autre apparence d'eau que la légere humidité de la terre.

Force de la marée.

Le 24, la mer étant plus tranquille, il chercha un mouillage à quelques milles plus haut dans le port, où les vaisseaux furent amarrés. La marée monte en cet endroit avec une rapidité si prodigieuse, qu'un matelot très-bon nageur étant tombé du bord, le courant le porta jusques hors de vue, avant qu'on pût aller à son secours, quoique tous les canots fussent alors dehors : on eut néanmoins le bonheur de le sauver.

Reconnoissance du port.

Le 25, M. Byron parcourut en canot une grande partie du

BYRON. 1764.

port, & étant descendu sur la rive Septentrionale, il trouva un canot à deux rames d'une forme singuliere, & le canon d'une arme à feu, sur lequel étoient gravées les armes d'Angleterre. La rouille avoit fait sur ce canon de tels progrès, qu'il se réduisoit en poussiere entre les doigts. M. Byron conjectura qu'il fut laissé sur le rivage par quelqu'un de l'équipage du *Wager*, ou peut-être par Sir John Narborough. Jusqu'ici le *Dauphin* n'avoit encore trouvé aucun genre de végétaux à l'exception d'une espece de pois sauvages.

Canon d'arme à feu qu'il y trouva.

Dans sa course, M. Byron & ceux qui l'accompagnoient tuerent un lievre, & chasserent long-temps un guanaque, qui à la fin après les avoir bien fatigué leur échappa. Cet animal s'arrêtoit lorsqu'il avoit laissé les chasseurs bien loin derriere lui, il les regardoit, poussoit des cris assez ressemblants au hennissement d'un cheval, & reprenoit sa course dès qu'il les voyoit approcher : des gens de l'équipage qui étoient allés à la chasse d'un autre côté, tuerent deux de

Chasse des guanaques.

ces animaux & un faon : lorsque le lendemain on les envoya chercher, on n'en trouva plus que les carcasses, les tigres les avoient dévorés. Les guanaques marchent ordinairement par troupe de 60 à 70, & ils ne se laissent guères approcher. Ceux qu'on tua ne pesoient que la moitié de ceux dont Sir John Narborough fait mention. M. Byron en a cependant vu qui pesoient jusqu'à 37 & 38 *stones*, c'est-à-dire, environ trois cens livres.

BYRON. 1764.

Lievres.

Les lievres ont ici la chair très-blanche & très-agréable.

Le 27, ceux qui étoient allés à la chasse des guanaques, trouverent le crâne & les os d'un homme, & réussirent à prendre un jeune guanaque, qu'ils amenerent à bord. » C'étoit, dit M. Byron, le plus bel » animal que nous eussions jamais » vu ; nous parvînmes à l'apprivoi» ser, mais malgré tous nos soins » pour le nourrir, il mourut en peu » de jours.

On avoit fait jusques-là des recherches inutiles pour trouver de l'eau ; lorsqu'on trouva deux Sour-

BYRON. 1764.

ces à deux milles du rivage : dès le matin du 28 on travailla à en faire provision.

Le 28 M. Byron remonta le canal l'espace de douze milles ; il suppose que ce canal parcourt au moins une étendue de cent milles dans les terres : il descendit sur une des Isles qui sont en certain nombre sur ce canal ; il y trouva une si grande quantité d'oiseaux, que le ciel, au moment où ils prirent leur vol, en fut obscurci, & qu'on ne pouvoit faire un pas sans marcher sur leurs œufs, mais il ne vit aucune trace d'homme sur l'une & l'autre rive du canal, ni aucun vestige qui pût faire croire que ces côtes eussent d'autres habitans que les oiseaux, les guanaques & les bêtes féroces.

Le 5 Décembre M. Byron leva l'ancre.

Avis aux navigateurs de ce port.

Durant le séjour qu'il fit dans le port *Désiré*, il en prit les sondes avec un très-grand soin, & connut qu'aussi loin que les vaisseaux peuvent remonter le canal, il n'y a point de danger qu'on ne puisse aisément découvrir à marée basse.

Ce port, où l'on peut aujourd'hui se procurer de l'eau douce, au moyen des puits qu'y a fait creuser M. Byron, offriroit aux vaisseaux qui voudroient y relâcher, un très-bon mouillage, sans la rapidité du courant qu'occasionne le flot. BYRON. 1764.

La contrée abonde en guanaques & en oiseaux d'especes différentes, & particuliérement en canards & en oies sauvages. Il s'y trouve aussi d'excellentes moules, & en si grande quantité qu'on peut toujours à mer basse en charger un bateau. Le bois seulement y est rare, cependant on voit dans quelques endroits de la côte, des broussailles dont on peut se servir au besoin pour faire du feu.

---

§. III.

Recherche de l'Isle Pepys; navigation jusqu'à la Côte des Patagons.

En quittant le port Desiré, M. Byron gouverna vers l'Isle *Pepys*, qu'il vouloit reconnoître. Comme

BYRON. 1764.

il n'y a rien de plus intéressant dans le Journal d'un navigateur, que les momens où il cherche à découvrir de nouvelles terres ou des terres dont l'existence n'est pas sûre ; nous rapporterons les tentatives infructueuses que M. Byron a faites pour retrouver l'Isle de *Pepys*.

Recherche infructueuse de l'Isle de Pepys.

Cette Isle, a-t-on dit jusqu'à présent, gît par 47 d. de latitude Septentrionale. » Le sept, je » me trouvois, dit M. Byron, » beaucoup plus au Nord que je » ne m'y attendois ; & je supposois » que le vaisseau y avoit été porté » par les courans. J'avois déja par- » couru 80 d. à l'Est, ce qui est » la distance du continent à l'Isle » *Pepys*, au rapport de Halley ; » mais malheureusement la position » de cette Isle est très-incertaine : » Cowley est le seul qui prétende » l'avoir vue : tout ce qu'il dit de » sa situation, c'est qu'elle est par » les 47 d. de latitude Septentrio- » nale ; & il ne détermine point » sa longitude. Il parle bien de la » beauté de son port, mais il ajoute » qu'un vent contraire & violent » ne lui permit pas d'y entrer, & qu'il

qu'il fît route au Sud. Dans ce même temps je gouvernai aussi au Sud ; car le ciel étant sans aucun nuage, je pouvois découvrir un grand espace de mer au Nord de la position qu'on lui donne. Comme je supposai que cette Isle, si elle existoit réellement, devoit nous rester à l'Est, je fis signal à la *Tamar* de s'éloigner dans l'après-midi pour rencontrer plus sûrement cette terre, en laissant entre nous un space d'environ vingt lieues. Nous gouvernâmes au Sud-Est du compas, & le soir nous mîmes en panne, étant, suivant notre estime, par les 47d. 8'. de latitude S. Le lendemain, 8, nous eûmes un vent frais de la partie du Nord-Ouest un quart Nord ; & je crus encore que l'Isle pourroit bien être à l'Est. En conséquence, je résolus de faire trente lieues dans cette direction ; & en cas que je ne découvrisse rien, de revenir à la même latitude de 47d. mais le vent étant devenu très-frais, & la mer extrêmement houleuse, sur

BYRON. 1764.

» les six heures du soir, je fus obli-
» gé de mettre à la cape sous la
» grande voile.

» Je continuai mes recherches » jusqu'au 10 : & jusqu'au delà » du 46d. 50′ de latitude S. les » vaisseaux s'éloignant chaque jour » l'un de l'autre, autant qu'il étoit » possible sans nous perdre de vue, » persuadé enfin que l'Isle, men- » tionnée par Cowley, & décrite » par Halley, sous le nom d'Isle » *Pepys*, n'existoit pas, je me dé- » terminai, le 11 à midi, à me » rapprocher du continent & à re- » lâcher dans le premier port com- » mode pour y faire de l'eau & du » bois dont nous avions un grand » besoin; la saison étant déja très- » avancée, il ne nous restoit plus » de temps à perdre. Depuis ce » moment nous continuâmes à por- » ter vers le continent, cherchant » à découvrir les *Sebaldes*, qui, » d'après toutes les cartes que nous » avions à bord, ne devoient pas » être éloignées de la route que » nous tenions.

M. Byron remarqua que cha- que jour des compagnies d'oiseaux voltigeoient autour de son vaisseau;

n a cru pendant long-temps que
s oiseaux ne s'éloignent jamais
eaucoup des côtes & qu'ils an-
oncent l'approche d'une terre;
ais on verra dans le second voya-
e de Cock, qui a fait beaucoup
e recherches sur cette matiere,
u'on rencontre en mer des oi-
aux fort loin des côtes.

BYRON. 1764.

Oiseaux éloignés des côtes.

Les équipages avoient alors un
emps généralement beau mais
oid, » & nous fûmes forcés de
convenir, dit M. Byron, que l'é-
té de ces climats ne differe de
l'hiver en Angleterre que par la
longueur des jours.

Froideur du climat en été.

Le 15, le vaisseau fut battu
une telle tempête, que M. By-
on dit n'avoir rien vu de pareil
n doublant le cap de Horn avec
e Lord Anson.

Le 20 il doubla le cap *Beau-
Temps*, & vint mouiller près du
ap des Vierges. Comme M. By-
on apperçut une fumée considé-
able sur la rive S. à 4 ou 5 lieues
nviron de l'entrée du détroit, il
it appareiller le lendemain & di-
iger de ce côté, où il mouilla à
milles du rivage.

Mouillage à l'entrée du détroit.

BYRON. 1764.

Confeils nautiques.

Il avertit les Navigateurs qu'il eft néceffaire de ranger le Cap *Beau-Temps* à une diftance raifonnable, & que la côte jufqu'au cap des *Vierges*, court Sud-Sud-Eft, direction bien différente de celle que lui donne Sir Jean Narborough.

Vue des Patagons.

Dès qu'il fut à l'ancre il obferva avec fa lunette le même fpectacle qu'avoient eu les gens du *Wager*, une troupe d'hommes à cheval, qui arboroient une efpece de Pavillon ou mouchoir blanc, & qui du rivage lui faifoient figne d'aller à terre. Curieux de connoître ce peuple, il fit mettre en mer fon canot à douze rames; il s'y embarqua avec fon fecond Lieutenant & un détachement de foldats bien armés. Il s'avança vers le rivage fuivi du canot à fix rames, fous les ordres de M. Comming, fon premier Lieutenant. Lorfqu'il n'étoit plus qu'à une petite diftance de la greve, il vit que cette troupe fe montoit à environ 500 hommes, dont quelques-uns étoient à pied & le plus grand nombre à cheval. Ils bordoient une

BYRON. 1764.

pointe de roche qui s'avance dans la mer, à une distance assez considérable, & continuoient de faire flotter leur Pavillon, & de l'inviter par des gestes & par des cris à se rendre auprès d'eux; mais la descente n'étoit pas aisée, parce qu'il y avoit peu d'eau & de très-grosses pierres. Il n'apperçut entre leurs mains aucune espece d'armes; cependant il leur fit signe de se retirer en arriere, ce qu'ils firent sur le champ : Ils ne cessoient de nous appeller à grands cris, & bien-tôt il prit terre, mais non pas sans difficulté, la plus part de ses gens eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Descendu à terre, il fit ranger sa troupe sur le bord du rivage, & ordonna aux Officiers de garder leur poste jusqu'à ce qu'il les appellât ou qu'il les avertît par un signal de marcher.

Entrevue avec les Patagons.

Après avoir fait cette disposition, il alla seul vers les Indiens; mais les voyant se retirer à mesure qu'il approchoit, il leur fit signe que l'un d'eux devoit s'avancer. Ce signe fut entendu, &

BYRON. 1764.

aussi-tôt un Patagon, qu'il prit pour un des chefs, se détacha pour venir à sa rencontre. Il étoit d'une taille gigantesque, & sembloit réaliser les contes des monstres à forme humaine. La peau d'un animal sauvage d'une forme approchante des manteaux des Montagnards Ecossois, lui couvroit les épaules : il avoit le corps peint de la maniere du monde la plus hideuse; l'un de ses yeux étoit entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc : le reste du visage étoit bisarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. M. Byron ne le mesura point, mais jugeant de sa hauteur par la sienne, il crut qu'il pouvoit avoir environ sept pieds de haut. A l'instant où le colosse effrayant le joignit, ils prononcerent l'un & l'autre quelques paroles en forme de salut, & M. Byron alla avec lui trouver ses compagnons. Au moment de les aborder, il leur fit signe de s'asseoir, tous eurent cette complaisance. Il y avoit parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes,

Description d'un Patagon.

Femmes des Patagons.

BYRON. 1764.

ui presque tous étoient d'une sta
ure égale à celle du chef qui étoit
enu au devant de lui. Le son
e plusieurs voix réunies avoient
appé dans l'éloignement les oreil-
s de M. Byron, & lorsqu'il ap-
ocha, il vit un certain nombre
vieillards, qui d'un air grave
antoient d'un ton si plaintif, qu'il
magina qu'ils célébroient quel-
ue acte de religion : ils étoient
us peints & vêtus à-peu-près
la même maniere. Les cercles
ints autour des yeux varioient
ur la couleur, les uns les avoient
incs & rouges, les autres rou-
s & noirs : leurs dents qui ont
blancheur de l'ivoire, sont unies
bien rangées ; la plupart étoient
ds, à l'exception d'une peau
tée sur les épaules, le poil en
dans : quelques-uns portoient
ssi des bottines, ayant à chaque
on une petite cheville de bois
i leur sert d'éperon.

M. Byron considéroit avec éton-
ment cette troupe d'hommes ex-
aordinaires, dont le nombre s'ac-
ut encore de plusieurs autres qui
riverent au galop, & qu'il ne réus-

BYRON. 1764.

fit qu'avec peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons. Il leur distribua des grains de rassades jaunes & blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Il leur montra ensuite une piece de ruban verd, il en fit prendre le bout à un d'entre eux, & le développa en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvoient placés de suite : tous resterent tranquillement assis. Aucun de ceux qui tenoient ce ruban ne tenta de l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaisir encore que les grains de rassades. Tandis qu'ils tenoient ce ruban tendu, il le coupa par portion à-peu-près égale, de sorte qu'il en resta à chacun la longueur environ d'une verge; il la leur noua ensuite autour de la tête, & ils la garderent, sans y toucher aussi long-temps qu'il fut avec eux.

Caractere de ces Patagons.

Une conduite si paisible & si docile leur fait, en cette occasion, d'autant plus d'honneur, que les présens du Capitaine Byron ne pouvoient s'étendre à tout. Cependant ni l'impatience de parta-

BYRON. 1764.

:r ces brillantes bagatelles, ni
curiosité de les considérér de plus
·ès, ne purent les porter à quit-
· la place qu'il leur avoit assi-
ée.
Néanmoins les Indiens qu'il ve-
:t de décorer, n'étoient pas en-
:ement étrangers à ces baga-
es brillantes. En les considérant
:c un peu plus d'attention, il
›erçut parmi eux une femme
avoit des bracelets de cuivre
d'or pâle, & quelques grains de
ier de verre bleu, attachés sur
x longues tresses de cheveux,
lui pendoient sur les épaules;
avoit une taille énorme, & son
ge étoit peint d'une maniere
effroyable encore que le reste
corps. Il étoit curieux d'ap-
ıdre d'où elle avoit eu ces bra-
:s & ces grains de rassades;
: pour s'en instruire, tous les
:s dont il put s'aviser; mais
réussit pas à se faire enten-
Un de ces Patagons lui mon-
e tuyau d'une pipe qui étoit
:rre rouge : il comprit bien-
[ue la troupe manquoit de ta-
& que ce Patagon souhai-

BYRON. 1764.

toit qu'il pût en procurer ; il fit un ſigne à ſes gens qui étoient ſur la pointe du rivage, rangés dans le même ordre, qu'il les avoit laiſſés, & auſſi-tôt trois ou quatre d'entre eux accoururent, dans la perſuaſion qu'il avoit beſoin de leur ſecours.

Les Indiens, qui, comme il l'avoit obſervé avoient preſque toujours eu les yeux fixés ſur eux, n'en virent pas plutôt quelques-uns s'avancer, qu'ils ſe leverent tous, en pouſſant un grand cri, & furent ſur le point de quitter la place, pour aller ſans doute prendre leurs armes, que vraiſemblablement ils avoient laiſſés à très-peu de diſtance. Pour prévenir tout accident & diſſiper leurs craintes, M. Byron courut au devant de ſes gens, & du plus loin qu'il put ſe faire entendre, il leur cria de retourner, & d'envoyer un d'entre eux avec tout le tabac qu'on pourroit lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, & reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de lui; pour lui chanter une lon-

Frayeur des Patagons.

Un des Patagons chante.

BYRON. 1764.

;ue chanſon; il regretta beaucoup ;e ne pas l'entendre; il n'avoit pas ini de chanter que M. Comming rriva avec le tabac. Le Capitai-ie ne put s'empêcher de ſourire e ſa ſurpriſe; cet Officier qui voit ſix pieds, ſe voyoit pour inſi dire transformé en pigmée à ôté de ces géans. Dans le petit ıombre des Européens qui ont ſix ›ieds de haut, il en eſt peu qui yent une carrure & une épaiſſeur le membres proportionnés à leur aille : ils reſſemblent à des hommes d'une ſtature ordinaire, dont e corps ſe trouveroit tout-à-coup :levé par hazard à cette hauteur :xtraordinaire : un homme de ſix ›ieds deux pouces ſeulement qui urpaſſeroit autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuſte & bien proportionnée, nous paroîtroit bien plutôt être né de race de géans, qu'un individu anomal par accident. » On peut donc aiſément s'imaginer l'impreſſion que dût faire, » nous dit M. Byron, la vue de » cinq cens hommes, dont les plus » petits étoient au moins de ſix

Remarques ſur la taille des Patagons.

BYRON. 1764.

» pieds six pouces, & dont la carrure & la grosseur des membres répondoient parfaitement à cette hauteur gigantesque (a).

Après qu'on eut distribué du tabac aux Patagons les principaux s'approcherent du Capitaine, & autant qu'il put interpréter leurs signes, ils le pressoient de monter à cheval & de les suivre à leurs habitations; mais il eût été imprudent de se rendre à leurs instances: il leur fit signe qu'il étoit nécessaire qu'il retournât au vaisseau; ces chefs en parurent fâchés, &

(a) Il faut remarquer ici que le pied anglois dont parloit M. Byron, est plus petit que le pied françois, & que cette description n'a plus rien du merveilleux que contenoient les journaux, qu'on publia du voyage de M. Byron immédiatement après son retour. Ce journal, qui passe dans toute l'Europe pour être avoué du Capitaine, assuroit que les Patagons ont 9 pieds, enfin lorsque 7 ou 8 ans après le Docteur Henkesworth recueillit, par ordre du Roi d'Angleterre, les 4 voyages de *Byron*, *Vallis*, *Carteret & Cook*, d'après les journaux authentiques que lui remit l'Amirauté, il s'est trouvé que les Patagons n'ont plus que 6 pieds & demi, & il est possible qu'il y ait réellement des peuplades de Patagons de cette taille.

ils revinrent prendre leur place.

BYRON. 1764.

Durant cette conférence muette, un vieillard posoit souvent la tête sur des pierres, fermoit les yeux pendant près d'une demi-minute, portoit ensuite sa main à sa bouche, & montroit le rivage. Le Capitaine soupçonna qu'il vouloit lui faire entendre que s'il passoit la nuit avec eux, ils lui fourniroient quelques provisions; mais il crut devoir se refuser à ces offres obligeantes.

Chiens des Patagons.

Lorsqu'il les quitta, aucun d'eux ne se présenta pour le suivre, tous resterent tranquillement assis. Il observa qu'ils avoient avec eux un grand nombre de chiens dont ils se servent probablement pour la chasse des bêtes fauves, qui font une grande partie de leur subsistance; ils ont de très-petits chevaux & en fort mauvais état, mais très-vîte à la course; les brides sont des courroies de cuir avec un petit bâton pour servir de mors; leurs selles ressemblent beaucoup aux coussinets dont les paysans se servent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme

Chevaux.

Leur adresse à cheval.

BYRON. 1764.

les hommes & fans étriers, & tous alloient au galop fur la pointe de terre où le Capitaine Byron defcendit, quoiqu'elle fut couverte d'une infinité de groffes pierres gliffantes. Mr Byron en arrivant à bord fit lever l'ancre & entra dans le détroit avec le flot, le 22 Décembre; fon deffein étoit d'y chercher un mouillage commode pour faire du bois & de l'eau. (a)

Entrée dans le détroit, avis aux Navigateurs.

Durant la route que fit Mr Byron pour entrer dans le premier goulet, il ne vit qu'un feul Indien qui ne ceffa de lui faire des fignes tant qu'il fut à portée d'en être découvert. Il apperçut auffi

Guanaques fur la Terre-de-Feu.

quelques guanaques fur les collines, quoique Wood dans la relation de fon voyage prétende qu'on n'en trouve point fur la Terre-de-Feu. Comme il approchoit de l'Ifle Ste. Elifabeth, vers le midi un

(a) Il avertit les navigateurs qu'il gouvernoit au S. Oueft un quart Oueft l'efpace d'environ 12 milles, il paffa fur un banc dont jufqu'à préfent on n'a pas encore pris connoiffance. La fonde ne rapporta une fois que 6 braffes & demie d'eau & bientôt après elle en marqua 13.

vent contraire l'obligea de jetter l'ancre ; le soir six Indiens de l'Isle descendirent sur le rivage & lui firent des signes en l'appellant à grands cris ; mais les matelots avoient besoin de repos, & il ne voulut point les employer à mettre un canot dehors : les sauvages voyant leurs peines inutiles s'en retournerent.

BYRON. 1764. Vue des Indiens.

Les Navigateurs doivent lire dans le Journal de Mr Byron le détail de ses manœuvres & de sa route pendant la traversée du détroit ; ils y trouveront par-tout des remarques utiles. (a) Nous n'en citerons qu'une ici. » Je dois observer, dit-il, que lorsque nous fîmes » voile du Cap de *Possession* au » premier goulet, le flot portoit au » Sud ; mais aussi-tôt que nous fûmes entrés dans le goulet, il porta » avec force sur la rive Septentrionale. Dans les *Syzigies*, le » flot commence ici vers les dix » heures. Entre le premier & le

Observations nautiques.

(a) Ces remarques seront d'ailleurs fondées dans le voyage de M. de Bougainvilles, qui le dernier a passé le détroit de *Magellan*.

BYRON. 1764.

» second goulet, le flot porte au » Sud-Oueſt, & le Juſant au Nord-» Eſt. Mais après avoir paſſé le » second goulet, la route, ſi le vent » eſt favorable, eſt Sud un quart » Sud-Eſt, l'eſpace de trois lieues. » Entre les Iſles *Sainte-Eliſabeth* & » *St Barthelemy*, où le canal a un » demi-mille de largeur & où l'eau » eſt très-profonde, le flot court » impétueuſement au Sud; mais » autour des Iſles, on voit varier » les directions de la Marée.

Mouillage près de la pointe Porpoiſe.

Le 23 il gouverna entre les Iſles *Ste Eliſabeth* & *St Barthelemy*, il jetta l'ancre & appareilla pluſieurs fois dans ce jour: & le ſoir il mouilla à trois lieues d'une pente de terre qu'il a nommé pointe porpoiſe. Tout le long de cette côte le flot porte au Sud: dans les *Syzigies*, la marée commence à monter vers les onze heures, & l'eau s'éleva à environ 15 pieds.

Obſervations ſur les marées.

Le lendemain Mr Byron s'embarqua dans un canot pour tâcher de reconnoître la baie *d'Eau-douce*, il avoit avec lui ſon Lieutenant; ils deſcendirent ſur la pointe *Sandy*; le Commodore ordonna aux

Deſcente à terre.

matelots de prolonger la côte avec le canot, ils les ſuivirent des yeux en ſe promenant. Toute cette pointe eſt couverte de bois; on y trouve des ſources d'eau douce, les arbres & la verdure y offrent un coup d'œil très-agréable, dans une étendue de quatre ou cinq milles. Au-deſſus de la pointe, la contrée préſente une plaine unie dont le ſol eſt en apparence fertile; la terre y eſt couverte de fleurs qui répandent dans l'air un parfum délicieux. On diſtingue une prodigieuſe quantité de graines d'eſpeces différentes, dans les endroits où les fleurs ſont tombées; M. Byron y vit des pois dont les tiges étoient fleuries. Au milieu de cette riante prairie émaillée d'une infinité de fleurs, paroiſſoient pluſieurs centaines d'oiſeaux, auxquels il donna le nom d'oies peintes, à cauſe de leur plumage nuancé des plus brillantes couleurs. Il fit près de douze milles ſur les bords de cette belle contrée coupée par pluſieurs ruiſſeaux, dont l'eau étoit douce & tranſparente; mais il ne découvrit point la baie

Deſcription du pays.

Oiſeaux d'une nouvelle eſpece.

BYRON. 1764.

qui faisoit l'objet de ses recherches; car dans toute sa promenade depuis la pointe *Sandy*, il ne vit aucun endroit du rivage où un canot pût aborder sans courir le plus grand hazard; l'eau y étoit par tout très-basse, & la mer y brisoit avec force. Il trouva un grand nombre de cabanes qui paroissoient récemment abandonnées, car en quelques-unes les feux qu'avoient allumés les sauvages, étoient à peine éteints; elles étoient toutes dans le voisinage de quelques ruisseaux ou de quelques sources.

Cabanes abandonnées.

En plusieurs endroits, on voit croître du céleri sauvage en abondance, & une variété de plantes, qui probablement seroient d'un grand secours à des marins après un long voyage. Dans la soirée il revint sur ses pas jusqu'à la pointe *Sandy*, où il trouva ses vaisseaux à l'ancre dans la baie, & à la distance d'environ un demi mille du rivage. Les chasseurs firent une excellente chasse; cet endroit abonde en oies, sarcelles, bégassines & beaucoup d'autres oiseaux d'un très-bon goût.

Abondance de plantes utiles aux marins.

Abondance de gibier.

BYRON. 1764.

Le 25, jour de Noël, après leux obſervations de la hauteur lu ſoleil, il trouva que la pointe *Sandy* eſt ſituée au 53d. 10' de atitude S. (a).

Nouveau mouillage.

M. Byron leva l'ancre & mouilla de nouveau, après avoir couru lieues, à environ quatre mille le la baie *d'Eau-douce* dans les *Sygies*, à la hauteur de cette baie e flot commence à midi, le couant eſt peu rapide, mais les eaux nontent beaucoup.

Commodité de ce mouillage.

Le 27 à midi, il vint jetter l'ancre dans la baie *Famine* près lu rivage. C'étoit une ſituation très-favorable & très-conforme aux beſoins de ſon équipage, ſes vaiſſeaux étoient à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui de Sud-Eſt qui ſouffle rarement; & ſi un vaiſſeau venoit à chaſſer en côte dans l'intérieur de la baie, il ne recevoit aucun dommage, parce qu'il y regne un fond doux.

(a) *Il faut avertir que les latitudes & les longitudes étant marquées fort exactement dans les cartes qui accompagnent ce volume; il nous arrivera rarement de les inſérer dans le tout.*

BYRON. 1764.

Avis nautiques.

Il flotte le long des côtes une quantité de bois assez considérable pour en charger aisément mille vaisseaux; de sorte que le Capitaine Byron ne fut point dans le cas d'en faire couper dans la forêt. Le poivrier & l'écorce de winter sont ici très-communs. Les beaux arbres, malgré la rigueur du climat sont encore embellis par la présence d'une foule innombrable de perroquets, & d'autres oiseaux d'un magnifique plumage. Il n'y avoit point de jour, que M. Byron ne tuât plus d'oies & de canards, qu'il n'en falloit pour servir sa table. Chacun à bord pouvoit en faire de même: tout l'équipage avoit toutes les especes de poissons en abondance; & l'on en prenoit journellement au-delà de ce qui étoit nécessaire pour le nourrir.

Description du pays.

» Pendant notre séjour dans le » port *Famine*, dit M. Byron, » étant presque toujours à terre, » j'ai souvent suivi les traces que » les bêtes féroces avoient laissées » sur le sable; mais il ne m'est » jamais arrivé d'en appercevoir:

» j'ai trouvé aussi plusieurs caba- BYRON.
» nes, & pas un seul Indien. Le 1764.
» pays entre ce port & le Cap
» *Forward*, qui en est éloigné d'en-
» viron quatre lieues, est, on ne
» peut pas plus agréable. La terre
» semble propre à produire toutes
» les plantes utiles; elle est arro-
» sée par trois belles rivieres &
» plusieurs ruisseaux. Je vins un
» jour attérir au Cap *Forward*:
» j'avois d'abord eu dessein d'aller
» plus loin, mais le temps devint
» si mauvais & la pluie si vio-
» lente, que nous nous tînmes
» très-heureux d'avoir gagné ce
» Cap, où nous fîmes un grand feu
» pour sécher nos habits qui étoient
» trempés. Les Indiens étoient par-
» tis si récemment de l'endroit où
» nous nous arrêtâmes, que le
» bois, qu'ils avoient laissé à de-
» mi brûlé, où ils avoient fait
» leur feu étoit encore chaud. Nous
» avions à peine allumé notre feu
» que nous en vîmes briller un
» autre sur la rive opposée de la
» *Terre-de-Feu*. C'étoit probable-
» ment un signal que nous au-
» rions dû entendre, si nous euf-

BYRON. 1764.

Diverses incursions pour reconnoitre le pays

» sions été Américains. Après avoir » séché nos habits & pris quelques » rafraichissemens, je traversai le » Cap, pour reconnoître la direc- » tion du détroit, & je trouvai » qu'elle étoit à-peu-près Ouest, » Nord-Ouest. Les montagnes me » parurent dans l'éloignement d'u- » ne hauteur immense, taillées à » pic, & couvertes de neige, de- » puis leur sommet jusqu'à leur » base.

» Je fis aussi quelques incursions » le long de la côte du Nord; & » pendant plusieurs milles le pays » se présentoit sous un aspect bien » propre à intéresser la curiosité » d'un voyageur : la terre en quel- » ques endroits, étoit couverte de » fleurs, qui n'étoient inférieures » à celles qu'on cultive commu- » nément dans nos jardins, ni par » la variété & l'éclat de leurs cou- » leurs, ni par le parfum qu'elles » exhaloient. Je ne puis m'empê- » cher de croire que sans l'extrê- » me rigueur des hivers, ce pays » deviendroit par la culture, une » des plus belles contrées du mon- » de. Lorsque nous vînmes mouil-

BYRON. 1764.

» ler dans cette baie, j'avois fait » dreſſer à l'entrée d'un bois une » petite tente ſur le bord d'un ruiſ» ſeau, où trois lavandiers étoient » occupés. Ils s'endormirent ſur » les bords de ce ruiſſeau; mais » bien-tôt après le coucher du ſo» leil, ils furent réveillés en ſur» ſaut par les rugiſſemens de quel» ques bêtes féroces, dont les té» nebres de la nuit & l'eſpece d'a» bandon, où ils ſe trouvoient dans » ce lieu ſolitaire, augmentoient en» core l'horreur à leur imagination » effrayée. Ces hurlemens qui de» venoient à chaque inſtant plus » aigus, annonçoient que les bê» tes approchoient de plus en plus » & que quelle qu'en fut l'eſpece, » elles devoient être d'une taille » & d'une force bien capable d'inſ» pirer la terreur. Ils ſe leverent » tout tremblans, allumerent un » feu, qu'ils eurent grand ſoin d'en» tretenir. Cet expédient empêchât » les terribles animaux de pénétrer » juſqu'à la tente; mais ils rode» rent tout autour tant que la nuit » fut longue, & continuerent de » rugir d'une maniere horrible juſ-

Bêtes féroces.

BYRON. 1764.

» qu'au point du jour qu'ils dif-
» parurent à la grande fatisfaction
» de nos pauvres matelots tranfis
» de peur.

Ancien établiffement des Efpagnols.

Dans ce port près de l'endroit où le *Dauphin* étoit à l'ancre, il y a une montagne dont les bois ont été coupés, & fur laquelle M. Byron penfe que les Efpagnols avoient autrefois un établiffement.

En paffant fur cette montagne, quelqu'un de l'équipage s'apperçut que la terre réfonnoit fous fes pieds, il foupçonna qu'il pouvoit y avoir en cet endroit une cavité dans laquelle il y avoit quelque chofe d'enterré, il en informa le Capitaine qui y fit fouiller, mais la conjecture fe trouva fauffe. En revenant on trouva dans les bois deux crânes d'une prodigieufe groffeur, qui à l'infpection des dents paroiffoient être de quelques animaux de proie, mais dont on ne put déterminer l'efpece.

Les deux vaiffeaux féjournerent dans le port *Famine* jufques au 4 Janvier; M. Byron n'étant entré dans le détroit que pour y faire

faire de l'eau & du bois, rentra dans l'Océan pour reconnoître les Isles Falkland.

BYRON. 1765.

M. Byron sort du détroit.

---

§. IV.

Navigation du Port Famine aux Isles Falkland.

LE 6 Janvier 1765, après avoir heureusement passé les deux goulets, & être sorti du détroit, le *Dauphin* toucha sur un banc, dont aucun des Navigateurs qui ont passé le détroit n'a fait mention. M. Byron le place entre le Cap *des Vierges*, & le premier goulet, à une égale distance des côtes Septentrionales & Méridionales: de sorte que quand le vaisseau toucha le Cap de *Possession*, lui restoit au Nord-Est à trois lieues de distance, & l'embouchure du détroit à deux lieues au Sud-Ouest.

Le *Dauphin* touche sur un banc.

Nous ne le suivrons pas dans les détails de sa navigation jusques au 12, qu'il découvrit une terre qui d'abord paroissoit formée de trois Isles, qu'il supposa être celles

Découverte d'une terre.

BYRON. 1765.

découvertes par *Sébald de Wert.* Mais en approchant il reconnut que ces terres qui lui avoient paru séparées, étoient jointes par une terre plus basse dont la courbure formoit une profonde baie. Après l'avoir bien examinée, il jugea que c'étoit ce qu'on appelle dans les cartes, les *nouvelles Isles.* » Cette » terre, dit-il, si l'on en excepte » la partie basse qu'on ne découvre » que lorsqu'on est dans son voisi- » nage, est composée de rochers » escarpés, dont les cimes pelées » s'élevent à une prodigieuse hau- » teur, ce qui lui donne beaucoup » de ressemblance avec la terre des » *Etats.* Les loups marins & les » oiseaux y sont innombrables, & » nous vîmes aussi plusieurs balei- » nes nager autour du vaisseau, il » y en avoit plusieurs d'une gran- » deur énorme.

Description des Nouvelles Isles.

Avis nautiques.

Mr Byron avertit que lorsqu'il fut assez près de cette terre, pour en avoir une vue bien nette, il se trouva engagé dans une baie, & si un vent de Sud-Ouest eut soufflé avec quelque violence, la Mer y seroit devenue si houleuse,

qu'il eut été impossible de s'approcher du rivage. Les vaisseaux doivent prendre garde de donner dans cette baie : elle est par 51d. 27'. de latitude S. & 63d. 54'. de longit. occid. BYRON. 1765.

Mr Byron eut le lendemain des lames telles qu'il n'en avoit jamais vues : elles le portoient rapidement sur le rivage, & elles le mirent dans une situation critique. Lames effrayantes.

Le 14, en côtoyant le rivage, il découvrit une petite Isle basse & unie couverte de hautes touffes d'herbes, qui ressembloient à des buissons, en suivant toujours la côte il apperçut une autre Isle basse & pierreuse à environ cinq mille de distance, qui formoit une baie très-profonde. Le 15 Mr Byron s'étant avancé à la hauteur de cette dernière Isle, apperçut une ouverture à la distance de deux ou trois lieues qui avoit l'apparence d'une baie ; on mit en conséquence un canot de chaque vaisseau en mer pour l'aller reconnoître : dans cet intervalle on fut menacé d'une violente tempête ; & on s'étoit éloigné de l'ouverture par la vio- Découverte d'autres Isles.

BYRON. 1765.

lence des vents & de la mer, mais le temps s'étant éclairci, Mr Byron fit de nouveau gouverner de ce côté & bien-tôt il apperçut le canot de la *Tamar* commandé par le second Lieutenant de cette frégate, qui après avoir reconnu l'ouverture, & y avoir pris terre, s'étoit exposé au mauvais temps & à l'impétuosité des lames pour venir informer le Commandant que cette ouverture étoit une baie très-commode. Aussi-tôt il porta le Cap sur cette baie, & trouva qu'elle surpassoit ce que le second Lieutenant lui en avoit dit, & même ses espérances; l'entrée n'a pas moins d'un mille de largeur; partout l'ancrage y est sûr, l'on a près du rivage depuis 10 jusqu'à 7 brasses d'eau. Cette baie en renferme deux plus petites à bas bord, où les vaisseaux peuvent mouiller en sûreté : chacune de ces baies est embellie par un ruisseau qui vient s'y rendre, & dont les eaux sont très-fraiches. Bientôt après il entra dans une baie d'une plus grande étendue, qu'il nomma *Port Egmont* en honneur du Comte

Description de quelques baies de l'Isle Falkland.

Mouillage au Port Egmont.

BYRON. 1765.

d'Egmont, alors premier Lord de l'Amirauté. Mr Byron fait beaucoup d'éloge de ce Port. L'entrée est au Sud-Est, distante de sept lieues de l'Isle basse pierreuse qui peut servir à le faire reconnoître. En dedans de l'Isle à la distance de près de deux milles de la côte, on trouve entre 17 & 18 brasses d'eau, & environ à trois lieues à l'Ouest de la baie, il y a une pointe remarquable par le sable blanc dont elle est couverte; un vaisseau peut se tenir à l'ancre vis-à-vis de cette pointe, en attendant le moment favorable d'entrer dans la baie.

Description de ce port.

Le *Dauphin* mouilla par dix brasses d'eau, sur un excellent fond. Tous les vaisseaux d'Angleterre pourroient-être mouillés dans cette baie à l'abri de tous les vents; dans sa partie la plus Sep. il y a plusieurs Isles, mais il ne s'y trouve point de passage pour un vaisseau. Mr Byron alla néanmoins les reconnoître avec son canot jusqu'à sept lieues de l'ancrage du vaisseau, & entra dans un large passage, mais trop ex-

BYRON. 1765.

posé aux vents d'Oueſt pour qu'on puiſſe y mouiller avec sûreté. Le maître de la *Tamar*, qui en avoit fait le tour en canot, lui rapporta que ce paſſage étoit parſemé d'écueils ; & que dans la ſuppoſition qu'on put y mouiller à l'abri de tous les vents, il y auroit beaucoup d'imprudence à s'y expoſer. Nombre de ruiſſeaux qui ſe déchargent dans cette baie en rendent l'aiguade facile dans toutes les parties. Les oies, les canards, les ſarcelles & d'autres oiſeaux, s'y trouvent en ſi grande quantité que les gens des deux équipages étoient las d'en manger. Il étoit aſſez ordinaire de voir un canot rapporter ſoixante ou ſoixante & dix belles oies ſans avoir tiré un coup de fuſil ; pour les tuer il ſuffiſoit de pierres. Le défaut de bois eſt général dans cet endroit, à l'exception de quelques troncs d'arbres qui flottent le long des côtes & qui y ſont portés vraiſemblablement du détroit de *Magellan*. Entre autres rafraîchiſſemens contre le ſcorbut, on trouve en abondance le céleri & l'oſeille ſauvages.

Grande quantité d'oies.

Défaut de bois.

Byron. 1765.

Mr Byron ayant envoyé un jour le maître fonder le long de la côte méridionale, celui-ci lui dit à fon tour que quatre animaux affez reffemblans à des loups, & de la plus grande férocité s'étoient avancés dans l'eau pour attaquer les gens du canot, qui fe trouvant fans armes à feu, furent obligés de gagner le large. Il alla lui-même le jour fuivant defcendre fur la rive méridionale, où il apperçut en y arrivant un lion de mer d'une groffeur furprenante. Comme on étoit bien armé on ne balança pas à l'attaquer; durant le combat un de ces animaux qu'on avoit vu la veille courut fur les Anglois; mais il tomba mort au premier coup de feu qu'il reçut; ce dont le Capitaine Byron fut faché, il auroit mieux aimé qu'on l'eut pris vivant; ce qu'il ne regardoit pas comme une chofe difficile, fi l'on eut été prévenu de fon attaque. A quelque diftance que ces animaux apperçuffent les Européens, ils couroient immédiatement fur eux; & dans le même jour on en tua jufqu'à cinq.

Les Anglois attaqués par les loups.

BYRON. 1765.

Mr Byron dit que ce quadrupede, auquel ses équipages donnerent le nom de loup, a beaucoup plus de ressemblance avec le renard, excepté dans sa taille & dans la forme de sa queue; il est de la grosseur d'un chien ordinaire, ses dents sont longues & tranchantes; on en trouve un grand nombre sur cette côte; il ne seroit pas aisé de dire comment ils y sont venus, car ces Isles sont éloignées du continent au moins de cent lieues. Ils se creusent des terriers comme font les renards; autour de ces trous, il a souvent vu épars des membres de loups marins & des peaux de *Pinguins* qu'ils dévorent. Les matelots pour se défaire de ces animaux mettoient le feu aux herbages, & la campagne en étoit embrasée pendant plusieurs jours: on voyoit alors ces animaux courir çà & là, pour chercher une autre retraite. En plusieurs endroits il fit creuser à deux pieds de profondeur pour en examiner le sol. Il trouva un terrein noir, friable, & sous cette premiere couche un lit de terre glaise légere.

Description du renard particulier à ces Isles.

Nature du sol.

BYRON. 1765.

Mr Byron prit possession au
m du Roi de la Grande-Breta-
e de ce Port & des Isles adja-
ntes qu'il appelle Isles Falkland,
) il savoit très-bien que Mr de
ougainville en avoit déja pris
ossession deux ou trois ans aupa-
ivant & même qu'il y avoit for-
ıé un établissement. On s'étendra
oute à l'heure sur cette matiere.
e ne fais si c'est pour justifier le
lroit que l'Angleterre prétendoit
:n 1770 sur les Isles que Mr By-
ron veut faire passer pour la mê-
me terre à laquelle Cowley, An-
glois, a donné le nom d'Isle de
Pepys.

Quoi qu'il en soit nous oublions ici la guerre que cette dispute a manqué d'allumer pour ne nous rappeller que les services rendus à la géographie par M. Byron.

On a déja dit que l'objet principal des instructions du Commodore étoit de reconnoître ces Isles *Falkland*; il l'a rempli, & sa navigation dans ces parages

(a) On a fait graver la carte du Commodore Byron, elle est absolument nouvelle pour les géographes.

étant absolument nouvelle, nous la rapporterons avec quelques détails.

BYRON. 1765.

M. Byron fait presque le tour des Isles Falkland.

Il appareilla du Port *Egmont* le 27 Janvier, à 8 heures du matin. A 10 heures il avoit deux Isles basses au Sud-Sud-Est, distantes de quatre ou cinq milles, & alors il prolongea la côte orientale : après avoir couru près de cinq lieues, il eut la vue d'un Cap remarquable, & d'un rocher qui en étoit voisin dans l'Est-Sud-Est 3d. Est, & à la distance de trois lieues : il donna à ce Cap le nom de Cap *Tamar.* Après avoir encore couru cinq lieues du même Rhumb, il découvrit un rocher éloigné de la terre d'environ cinq milles dans le Nord-Est, à la distance de quatre à cinq lieues. Il le nomma *Ediſtone*; alors il gouverna entre ce rocher, & un Cap qui reçut le nom de Cap *Dauphin*, & il fit cinq lieues dans la direction de l'Est-Nord-Est. Depuis le Cap *Tamar* jusq'au Cap *Dauphin*, distance d'environ huit lieues, la terre forme, à ce qu'il lui parut, un grand enfoncement,

Reconnoissances des côtes.

u'il appella *Canal de Carlisle*; mais apperçut bien-tôt que cet en- BYRON. 1765.
ɔncement étoit l'entrée du dé-
:roit qui sépare les deux princi-
ales Isles. Depuis le Cap *Dau-*
hin il prolongea la côte en gou-
ernant à l'Est quart Nord-Est l'es-
ace de six lieues, jusqu'à une
ointe de terre, basse & plate, &
lors il mit à la Cape. Pendant
ɔute cette navigation, la terre
n grande partie, ressembloit au
vage oriental de la côte des *Pa-*
gons. Elle n'offre à l'œil que des
unes, sans un seul arbre, & çà
: là de hautes touffes de joncs
: de glaieuls qu'il avoit déja vues
u Port *Egmont*. Il répond de l'exac-
tude de ce rélevement; car il
presque toujours prolongé le ri-
age à la distance de deux milles;
? s'il y avoit eu, dit-il, un arbris-
eau, seulement de la grosseur d'un
roselier, il ne me seroit pas échappé.

Le 28 à cinq heures & demie
lu matin, il porta à l'Est-Sud-
Est l'espace de cinq lieues jusqu'à
:rois Isles basses, distantes de la
:erre d'environ deux milles. De
:es Isles il gouverna Sud-Sud-Est.

BYRON. 1765.

l'espace de quatre lieues, jusqu'à deux autres Isles basses, éloignées d'environ un mille de la terre. Entre ces Isles la terre forme un grand enfoncement qu'il nomma canal de *Berkeley* : (a) on apperçoit dans la partie méridionale de cet enfoncement, une ouverture qui a l'apparence d'une baie; environ à trois ou quatre milles, au Sud de sa pointe méridionale; & à la distance d'à-peu-près quatre milles de la grande terre, on voit se lever quelques rochers au-dessus de l'eau, sur lesquels la mer brise avec fureur. Lorsqu'il arriva à la hauteur de ces brisans, il gouverna Sud-Ouest quart Sud, l'espace d'environ deux lieues; & alors la terre la plus méridionale qu'il vit, & qu'il prit pour la partie la plus méridionale des Isles *Falkland*, lui restoit à l'Ouest-Sud-Ouest, distante de cinq lieues.

Canal de Berkelez.

Aspect des Isles *Falkland* dans la partie méridionale.

La côte commençoit là à devenir très-dangereuse. On trouva à cette hauteur des rochers & des

(a) Il paroît que c'est la *baie Françoise de M. de Bougainville.*

ifans dans presque toutes les di-
:ctions, à une grande distance
u rivage. Le pays aussi y prend
n aspect plus sauvage, & ne mon-
:e qu'une côte aride & désolée ;
es terres les plus élevées ne sont
que des rocs nuds & escarpés, dont
e coup-d'œil est aussi affreux que
celui que présente la Terre-de-Feu
dans le voisinage du Cap *Horn*. BYRON. 1765.

Comme la mer devenoit horriblement grosse, M. Byron craignit qu'elle ne s'affalat sur la côte qu'il avoit sous le vent, d'où il auroit eu toutes les peines du monde à se relever, en conséquence il revira de bord vent devant, le Cap au Nord ; la latitude de la pointe la plus Septentrionale qu'il eut en vue, étant de 52d. 3' Sud. Jusqu'alors il avoit prolongé la côte pendant près de soixante-dix lieues, étendue très-considérable. Il gouverna ensuite au Nord.

On trouve dans la carte qu'a donné M. Byron, la route qu'il suivit ainsi que les noms qu'il a donnés aux différentes parties de ces Isles. (a).

(a) Cette carte a été formée d'après ses ob-

BYRON. 1765.

Si on en croit M. Byron, la terre à laquelle Cowley a donné le nom d'Isle de *Pepys*, est la même que les Isles *Falkland* : voici comment il s'exprime. » Dans la » relation qu'on a publiée du voya-» ge de Cowley, il dit, » *Nous » dirigeames notre route au Sud-Ouest, » jusqu'à ce que nous parvînmes à la » latitude de 47d., où nous vîmes la » terre dans l'Est. Cette terre, jusqu'a-» lors inconnue, est une Isle; elle » étoit inhabitée, & je lui donnai le » nom de* Pepys. *Je la trouvai très-» commode pour servir de rélache aux » vaisseaux qui voudroient faire de » l'eau & du bois; elle a une très-» belle baie, où mille vaisseaux peu-» vent être à l'ancre en sûreté. On » y voit un nombre prodigieux d'oi-» seaux, nous jugeames que la côte » devoit être poissonneuse, à l'ins-» pection du fond qui est de roche & » de sable.*

Observations sur les Isles *Falkland*, par qui elles ont été découvertes.

» A cette relation est jointe une » carte de l'Isle *Pepys*, où l'on a

Si les Isles *Falkland* sont l'Isle *Pepys*.

servations, & celles du Capitaine Macbride qui y fut envoyé après M. Byron, & qui acheva le tour du monde.

onné des noms aux pointes & ·aps les plus remarquables. Cependant il paroît que Cowley n'a u cette terre que dans l'éloinement ; car il ajoute :

BYRON. 1765.

» *La violence du vent étoit telle ı'il fut impossible d'y aborder pour faire de l'eau*; *nous nous éleames dans le Sud, dirigeant no·e route au Sud-Sud-Ouest jusu'à la latitude de 53d.* Il est ıien certain qu'il ne croit point le bois sur les Isles *Falkland*; ıéanmoins l'Isle *Pepys* & les Ises *Falkland* peuvent fort bien ·tre la même terre : car sur les fles *Falkland*, il croît une innense quantité de glayeuls & de oncs, dont les tiges élevées & rapprochées présentent dans l'éoignement l'apparence d'un bois. Ces groupes de joncs furent pris le loin pour des arbres par les François qui y descendirent en 1764, comme on peut le voir dans la relation que l'Abbé Pernetty a publiée de ce voyage.

» On a soupçonné que dans le manuscrit, d'après lequel on a imprimé la relation du voyage

BYRON. 1765.

» de Cowley, la latitude avoit pu
» être marquée par des chiffres,
» qui, faits avec négligence, peu-
» vent être également pris pour
» quarante-fept ou cinquante-un;
» mais dans ces parages il n'y a
» point d'Isle à la latitude 47d.,
» & les Isles *Falkland* se trouvant
» presque au 51d., il sembloit na-
» turel de conclure que cinquante-
» un est le nombre qu'on a voulu
» représenter dans le manuscrit.
» On a eu recours au musæum,
» & l'on y a trouvé un Journal
» manuscrit de Cowley. Dans ce
» manuscrit il n'est fait aucune
» mention d'une Isle qui fut encore
» inconnue, à laquelle il ait donné
» le nom de *Pepys;* mais il y est
» parlé d'une terre qui est à la
» latitude de 47d. 40', exprimés
» en toutes lettres; ce qui répond
» exactement à la description de
» ce qui est appellé Isle *Pepys* dans
» la relation imprimée, & que
» Cowley supposa être les Isles
» de *Sebald-de-Wert.* Cette par-
» tie est conçue en ces termes:

Extrait du Journal de Cowley.

„ *Dans le mois de Janvier 1683;*
„ *nous parvînmes à la latitude de*

17d. 40', & nous apperçûmes une Isle qui nous restoit à l'Ouest; ayant le vent à l'Est-Nord-Est, nous portâmes dessus; mais comme il étoit trop tard pour nous approcher du rivage, nous passâmes la nuit en panne. L'Isle se montroit sous un aspect agréable; on y appercevoit des bois; je pourrois même dire que toute l'Isle étoit couverte de bois. A l'Est de l'Isle est un rocher qui s'éleve au-dessus de l'eau: sur ce rocher étoient des compagnies innombrables d'oiseaux de la grosseur des petites oies. Nos gens tirerent sur les oiseaux au moment où ils passerent au-dessus du vaisseau; nous en tuâmes plusieurs qu'on servit sur ma table: c'étoit un assez bon mets, auquel seulement nous trouvâmes un gout de poisson. Je fis voile au Sud, en prolongeant l'Isle, & je crus appercevoir sur la côte du Sud-Ouest un port commode pour le mouillage. J'aurois souhaité pouvoir mettre un canot pour reconnoître ce port, mais le vent soufloit avec une telle violence, que c'eut été s'exposer à un danger

BYRON. 1765.

BYRON. 1765.

„ évident : continuant de faire voile „ le long de la côte, la ſonde à la „ main, nous eûmes 26 & 27 braſ- „ ſées d'eau, juſqu'à ce que nous ar- „ rivâmes à un endroit où nous vî- „ mes flotter de ces mauvaiſes her- „ bes que l'eau détache des rochers, „ & la ſonde alors ne rapporta que „ 7 braſſes. Nous craignîmes le dan- „ ger de coucher, ſi nous reſtions plus „ long-temps, dans un lieu où il „ y avoit ſi peu d'eau & un fond „ de roche; mais le port me parut „ d'une vaſte étendue, & capable de „ contenir cinq cens vaiſſeaux. L'ou- „ verture en eſt étroite, & autant „ que je pus le remarquer, il y a peu „ de fond le long de la rive Septen- „ trionale; mais je ne doute pas que „ les vaiſſeaux ne puiſſent côtoyer „ ſûrement la rive du Sud, car il „ eſt à préſumer que le fond augmen- „ te dans cette partie; mais il eſt né- „ ceſſaire de chercher un canal aſſez „ profond, pour que les vaiſſeaux „ puiſſent entrer à la mer baſſe. J'au- „ rois bien voulu reſter ſous le vent „ de cette Iſle toute la nuit, mais „ on me repréſenta que l'objet de no- „ tre navigation ne nous permettoit

pas de nous amuser à faire des découvertes. Près de cette Isle, nous en vîmes une autre dans la même nuit; & c'est ce qui me fit croire que ces Isles étoient peut-être les Sebaldes.

BYRON. 1765.

„ *Nous reprîmes notre route à l'Ouest-Sud-Ouest, qui n'étoit que le Sud-Ouest corrigé; l'aiguille aimantée déclinant vers l'Est de 22d., nous fîmes voile dans la même direction, jusqu'à ce que nous arrivâmes par la latitude de 53d.*

„ Dans le manuscrit, comme dans la relation imprimée, il est dit que cette Isle est par la latitude de 47d., qu'elle parut d'abord à l'Ouest du vaisseau; qu'elle sembloit être couverte de bois, qu'on y découvrit un port où un grand nombre de vaisseaux pourroient être à l'ancre en sûreté, & qu'elle étoit fréquentée par une quantité prodigieuse d'oiseaux. Il paroît encore par les deux relations, que le mauvais temps ne permit point à Cowley de descendre à terre, & qu'il gouverna Ouest-Sud-Ouest, jusqu'à ce qu'il fut ar-

BYRON. 1765.

„ rivé à la latitude de 53d., il eſt „ donc certain que Cowley, de „ retour en Angleterre donna le „ nom d'Iſle *Pepys*, à ce qu'il avoit „ d'abord pris pour l'Iſle de *Sebald-de-Wert*, & il ſeroit facile „ d'en aſſigner pluſieurs raiſons : „ quoique la ſuppoſition d'une erreur de chiffres ne paroiſſe pas „ être fondée, cependant comme „ il ne ſe trouve point de terre au „ 47d., on ne ſauroit s'empêcher „ de croire que la terre, vue par „ Cowley n'eſt autre que les Iſles „ *Falkland*. La deſcription du pays „ s'accorde avec preſque toutes les „ particularités ; & la carte jointe „ à la relation, préſente exactement la figure de ces Iſles, avec „ un détroit qui les diviſe dans le „ milieu. La carte des Iſles *Falkland*, que nous joignons ici, a „ été copiée ſur les Journaux, „ & les deſſeins du Capitaine Macbride qui y fut envoyé après „ mon retour en Angleterre, & „ qui a pris les rélevemens de toute „ la côte. Les deux principales „ Iſles furent appellées Iſles *Falkland* par Stroug, vers l'an-

ée 1689; puisqu'il est connu our avoir donné le nom de anal de *Falkland*, à la partie u détroit qui les divise. On troue encore dans le Musæum le ıanuscrit de ce Navigateur. BYRON. 1765.

M. Byron ajoute, „ on croit ue le premier qui découvrit ces les, est le Capitaine Davies, ssocié de Cavendish, en 1592. ir Richard Hawkins vit en 594, une terre, qu'on suppose tre là même, & en honneur de ı Souveraine, la Reine Elisaeth, il lui donna le nom de *Virinie d'Hawkins.* Long-temps près elles furent apperçues par uelques vaisseaux François qui toient de *Saint Malo*; & c'est robablement par cette raison que Frezier les appella les *Maouines*; & ce nom leur a été lepuis conservé par les Espagnols.

M. Byron ne dit rien de plus s Espagnols, qui dans la suite ıt si bien prouvé le droit qu'ils oient sur ces Isles, qu'aujourhui ils en sont paisibles possesurs.

BYRON. 1765.

M. de Bougainville dans la relation de son voyage (a), au lieu de dire que Davies, Cavendish & Hankins, tous trois Anglois, ont découvert les premiers ces terres, s'exprime ainsi. *Il me paroît qu'on en peut attribuer la découverte au célébré Americ Vespuce, qui dans son troisieme voyage pour la découvertede l'Amérique, en parcourut la côte du Nord en 1562, il n'assuroit pas à la vérité, si elle appartenoit à une Isle, ou si elle faisoit partie du continent, mais il est facile de conclure de la route qu'il avoit suivi, de la latitude à laquelle il étoit arrivé de la description même qu'il donne de cette côte, que c'étoit celle des* Malouines. *J'assurerai avec non moins de fondement que Beauchesft Gouin, revenant de la mer du Sud en 1700, a mouillé dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux Sebaldes.*

Maintenant que la dispute pour

(a) Tout ce qu'on va lire est tiré d'un voyage autour du monde, de M. de Bougainville, dont on fera l'histoire dans la suite.

voir à qui appartiennent ces Is-
, est terminée, il feroit inutile
s'étendre davantage sur les Na-
gateurs qui y ont abordé plu-
ou plus tard.

On trouvera dans l'Histoire du
oyage de M. de Bougainville
s détails fort étendus, sur l'His-
re Naturelle, & les productions
ces Isles.

---

§ VI.

conde relâche au Port Desiré, *seconde entrée dans le détroit de* Magellan.

M. Byron mouille pour la seconde fois au port Desiré.

E 6 Février, M. Byron eut
vûe du port *Desiré;* il y mouil-
le soir, & il y trouva la *Flo-*
e, vaisseau qu'il attendoit d'An-
eterre; & qui lui apportoit les
res nécessaires à sa longue na-
gation. (a) La *Tamar* & la *Flo-*
le, ayant chassé sur leurs an-

(a) Après avoir reconnu les Isles *Fal-*
nd, M. Byron ne pensa plus qu'à ren-
r une seconde fois dans le détroit pour
ser la mer du Sud.

BYRON. 1765.

cres, coururent risque d'être brisés sur la côte. Ces accidens sont tellement inséparables d'une longue navigation, & sur-tout d'un voyage autour du monde, que ce n'est presque pas la peine d'en parler : il ne fut pas possible de décharger alors la *Floride*.

Le 7, les trois vaisseaux entrerent dans le port. La *Floride* & la *Tamar* étoient en mauvais état, M. Byron se détermina après qu'ils seroient séparés, à gagner le port *Famine*. La *Floride* partit le 13, le *Dauphin* & la *Tamar* le 14. Le 18 ceux-ci entrerent dans le détroit. Le 19 ils mouillerent dans le port *Famine*. Dans cette seconde traversée, M. Byron rencontra le vaisseau *l'Aigle*, commandé par M. de Bougainville, qui venoit faire du bois pour une nouvelle Colonie, que les François avoient formée dans les Isles *Falkland*, appellées par eux Isles Malouines (a).

M. Byron rentre dans le détroit.

Le

(a) Ce vaisseau ayant donné de l'ombrage à M. Byron par ses manœuvres, le Commodore se mit en état de se défendre comme si on avoit voulu l'attaquer tant la défiance des nations rivales est extrême !

Le 15 Février, la *Floride* ayant
: déchargée, & se disposant à
:ourner en Angleterre; le *Dau-*
:n & la *Tamar* firent voile du
rt *Famine*, afin de sortir du dé-
»it avant que la saison fut trop
ıncée.

BYRON. 1765.

Le 1er. Mars étant à la hau-
ır du canal St. *Jerôme*, on ap-
rçut à l'Ouest de ce canal trois
quatre feux sur le rivage Sep-
ıtrional, & quelques instans
:ès, on vit deux ou trois piro-
es qui ramoient vers les vaif-
ux; elles roderent autour des
ffeaux Anglois pendant quel-
:s temps; mais les sauvages d'u-
seule eurent le courage de mon-
à bord. Ces pirogues étoient
:orce d'arbre, d'une construc-
n très-mal entendue. Les Amé-
ıins étoient au nombre de sept,
ıtre hommes, deux femmes &
enfant. M. Byron n'avoit pas
:ore vû de créatures si miséra-
s; ils étoient nuds, à l'excep-
n d'une peau très-puante de
ıp de mer, jettée sur leurs épau-
; ils étoient armés d'arcs & de
:hes, qu'ils lui présenterent,

Vue des Indiens.

Description de ces Indiens.

BYRON. 1765.

pour quelques grains de collier & d'autres bagatelles ; les fleches longues de deux pieds, étoient faites de roseaux, & armées d'une pierre verdâtre ; les arcs dont la corde étoit de boyau, avoient trois pieds de longueur. Le soir, M. Byron mouilla aux environs de la riviere *Batchelor.* Tandis qu'il étoit à l'ancre, il eut la visite de plusieurs Américains ; il leur fit à tous des présens de grains de rassade, de rubans & d'autres choses de peu de valeur, mais dont ils parurent enchantés. Il leur rendit à son tour visite à terre, où il vint descendre, n'ayant avec lui que quelques-uns de ses Officiers, pour ne pas les allarmer par le nombre : ils le reçurent avec toutes les expressions de l'amitié, & s'empresserent de lui offrir quelques fruits qu'ils avoient cueillis ; ces fruits avec quelques moules, lui parurent faire pour le moins la plus grande partie de leur subsistance.

Entrevue avec d'autres Américains.

Mouillage au-dessous du Cap *Monday.*

Le 23 Mars après plusieurs jours d'une navigation fatigante, les deux vaisseaux mouillerent dans la baie

ui est sur la rive orientale du Cap *londay*. Un jour pendant que les aisseaux étoient à l'ancre dans une aie à trois lieues de ce cap, Mr yron envoya un canot armé sous s ordres d'un officier, pour reconnoître les différents mouillages ii se trouvent sur la côte du Sud; Officier à son retour lui raconta ie dans le voisinage du Cap *pright* il avoit rencontré quelques Américains, qui lui avoient nné un chien & qu'une des femes lui avoit offert un enfant qu'elle ioit sur son sein: il n'est pas nécessaire de dire que cette singure offre ne fut pas acceptée; *is elle prouve du moins*, dit Mr ron, *ou une dépravation qui a int dans le cœur de ces sauvages ; sentimens les plus naturels ou e extrême pauvreté qui fait violence la nature.*

BYRON. 1765.

D'autres Américains offrent un enfant aux Anglois.

Les vaisseaux appareillerent le à huit heures du matin & fit voile pour gagner la mer du d, d'où venoient déja des lames :s-grosses. A quatre heures après di, on mouilla dans une baie :s-sûre, au fond de laquelle se

BYRON. 1765.

trouve un profond canal qui peut ſervir à la faire reconnoître. Elle eſt à l'Eſt du Cap *Upright.*

Le 24, à trois heures du matin, Mr Byron envoya un bateau armé ſous les ordres d'un Officier, pour trouver un mouillage à l'Oueſt; mais il revint à quatre heures de l'après midi ſans avoir pu doubler le Cap *Upright.*

Le jour ſuivant 25, il fit encore partir les canots pour faire des recherches à l'Oueſt; ils furent de retour ſur les quatre heures avec la nouvelle, qu'ayant fait près de quatre lieues, ils avoient trouvé deux baies où il étoit poſſible de mettre à l'ancre, mais que ni l'une ni l'autre n'offroient un excellent mouillage. On continua néanmoins de faire route le 26. On étoit à 4 ou 5 milles au Nord-Eſt du Cap *Upright.* Le côté du Sud préſente en cet endroit un coup d'œil effrayant, il eſt bordé à une diſtance conſidérable de rochers à fleur d'eau, ſur leſquels la mer briſe avec un bruit horrible. Dès le matin le temps devint ſombre & le vent paſſant du Nord-

Aſpect du Cap *Upright.*

BYRON. 1765. Dangers que courent les vaisseaux.

ïord-Oueſt à l'Oueſt-Nord-Oueſt
ouffla avec violence. La ſituation
es vaiſſeaux devenoit réellement
larmante ; la tempête alloit tou-
urs en croiſſant ; le ciel étoit
ouvert des plus ſombres nuages.
a pluie ſembloit annoncer un dé-
ge, & on alloit ſe trouver dans
ie nuit ténébreuſe, au milieu d'un
nal étroit, environné d'écueils &
brifans. La mer étoit prodi-
euſement groſſe. Ses lames bri-
ent ſur le vaiſſeau de Mr By-
n ſi fréquemment, que le pont
oit continuellement ſous les eaux.
neuf heures il avoit entiérement
rdu de vue la *Tamar*, à trois
ures & demie du matin la tem-
te loin de diminuer, ſembloit
re de nouveaux progrès ; la pluie
nboit en torrens, & le ciel pa-
iſſoit ſe confondre avec la mer.
chaque inſtant il s'attendoit que
vaiſſeau alloit être briſé contre
s écueils. Le jour commença
fin à poindre, mais le ciel étoit
chargé & la brume ſi épaiſſe
'il lui fut impoſſible de décou-
ir la terre, dont il ſavoit n'être
s fort éloigné. Le 27 à ſix heu-

BYRON. 1765. res il vit le rivage méridional, à la distance d'environ deux milles, & bientôt après il apperçut avec une joie infinie la *Tamar*. Dans ce moment le Cap *Monday* lui restoit à quatre milles, & la violence du vent ne diminuant point, il porta sur ce Cap; & sur les quatre heures, les deux vaisseaux vinrent à l'ancre dans la baie qui est à l'Est. La houille y étoit prodigieuse; mais Mr Byron se croyoit encore trop heureux d'avoir pu gagner un mouillage. Il étoit déja parvenu deux fois à quatre lieues de la baie *Tuesday*. (mardi) Et deux fois il en avoit été jetté à dix ou douze lieues par des tempêtes telles qu'il n'en avoit jamais éprouvées.

Gros temps. Le 30, le vent d'Ouest Nord-Ouest fut encore plus violent qu'il n'avoit été, » la mer dit Mr By» ron, grossit d'une maniere ef» frayante, les vents qui venoient » nous assaillir de tous les côtés, » s'élevoient plus haut que nos » mats. Comme nous avions un » mauvais fonds, nous étions dans » une crainte continuelle de voir » couper nos cables: si cela fut

arrivé, notre vaisseau auroit été mis en pieces sur des rochers sur lesquels la mer brisoit avec une fureur inconcevable & un bruit semblable à celui du tonnere.

BYRON. 1765.

Le premier & le 2 Avril se passrent avec un peu plus de calme, 3 on envoya sur la côte mérionale & sur celle du Nord pour iercher un mouillage. Sur le rapport que fit le canot du Dauphin, son retour, le 4 on mit à la oile, on mouilla dans une baie l'Est éloignée d'une lieue du Cap *pright*. L'Officier qui étoit allé à découverte sur le canot du *Dauin*, avoit rencontré des Amériins dont les piroques étoient d'une nstruction bien différente de celles ie l'on avoit jusques-là vue dans détroit; ces piroques étoient faites planches cousues ensemble, au eu que les autres n'étoient que écorces d'arbres nouées aux deux outs & traversées dans le milieu ar un morceau de bois court pour s tenir ouvertes.

Vue de quelques Américains.

Ces Américains lui parurent lus stupides encore qu'aucun de

BYRON. 1765.

Barbarie de ces Américains.

ceux qu'il avoit vus. Ils étoient nuds, n'ayant malgré la rigueur du froid qu'une peau de loup de mer* jettée ſimplement ſur leurs épaules; mais il n'y a guère que les cochons qui euſſent voulu gouter de leurs mets : c'étoit un gros morceau de baleine, déja en putréfaction, & dont l'odeur infectoit l'air au loin. L'un deux découpoit avec les dents cette charogne, en préſentoit les morceaux à ſes compagnons qui les mangeoient avec la voracité des bêtes féroces. Cependant ils ne conſidéroient pas avec indifférence ce que les gens du Capitaine Byron poſſédoient; car un matelot s'étant endormi, ils lui couperent le derriere de ſon habit avec une pierre tranchante qui leur ſert de couteau.

Piroques montées par des Américains.

Tandis que les vaiſſeaux étoient à l'ancre dans la baie ſur le rivage méridional, ſept ou huit Américains parurent en pirogue ſur la pointe occidentale de la baie; ils deſcendirent à terre du côté oppoſé à ſon vaiſſeau & firent du feu : Mr Byron les invita à venir à bord, par tous les ſignes qu'il

geoit propres à les attirer, mais
fut inutilement. Il s'embarqua dans son ïole & se rendit auprès d'eux. Il s'introduisit en leur faisant des présens de peu de valeur, dont ils parurent fort satisfaits. Ils ne tarderent pas à être bons amis ; il envoya l'ïole chercher du pain, & resta seul avec eux sur le rivage ; dès que ses gens furent de retour avec le biscuit, il le partagea entre ces Américains ; il remarqua avec autant de surprise que de plaisir que s'il arrivoit qu'un morceau tombât à terre, aucun d'eux ne se présentoit pour le ramasser, qu'il ne l'eut permis. Ses gens se mirent à couper des herbes pour quelques moutons qu'il avoit encore à bord. Les Américains s'en étant apperçus, coururent aussi-tôt en arracher, & les porter au bateau qui en fut bientôt rempli. Mr Byron étoit touché de cette attention : mais il s'apperçut que le plaisir qu'il exprimoit en cette occasion leur en faisoit beaucoup à eux-mêmes. Ils prirent bonne opinion de lui, & lorsqu'il retourna à bord, ils l'ac-

BYRON. 1765.

M. Byron va les trouver.

Attention de ces sauvages

BYRON. 1765.

compagnerent dans leur pirogue. Cependant arrivés au vaisseau ils s'arrêterent & considérerent ce bâtiment avec une surprise mêlée de terreur. Il les invita à monter à bord, mais ce ne fut pas sans peine qu'il détermina quatre ou cinq d'entre eux à s'y exposer. Il leur fit plusieurs petits présens, & bientôt ils furent entiérement rassurés. Un de ses bas-Officiers joua du violon, & quelques matelots danserent. Ils furent enchantés de ce petit spectacle. Impatiens de marquer leur reconnoissance, l'un d'eux se hâta de descendre dans la pirogue, il en rapporta un petit sac de peau de loup de mer, où étoit une graisse rouge, dont il frotta le visage du joueur de violon; il auroit bien souhaité faire le même honneur au Capitaine Byron, qui le refusa, & eut toutes les peines du monde à se défendre de recevoir cette marque d'estime qu'on vouloit lui donner. Après leur avoir procuré quelques heures de divertissement, il leur fit entendre qu'ils devoient retourner à terre; mais ils avoient conçu

Leur surprise à la vue du vaisseau.

Maniere dont ils témoignent leur reconnoissance.

our lui un tel attachement que
: ne fut pas une chose aisée que
e les déterminer à rentrer dans
ur pirogue.

BYRON. 1765.

Le 7 Avril, Mr Byron fit ap-
areiller par un vent modéré de
Est-Nord-Est, & par un très-
eau temps. Aussi-tôt après avoir
oublé le Cap *Upright*, il sentit
ue le courant le portoit à l'Est;
vîtesse étoit d'un nœud & demi
ar heure. Le vent s'étant calmé
vaisseau se trouva à la disposi-
on du courant qui le porta vers
Est.

Courant au delà du Cap *Upright*.

Le 8 à une heure du matin,
s vents étant à l'Ouest très-frais,
leva l'ancre, & fit delà voile
u milieu d'une épaisse brume; à
nze heures, les vents se renfor-
erent, accompagnés d'une grande
luie & la mer grossit horriblement.
Mr Byron s'apperçut bientôt que
oin d'avancer, il retrogradoit; il
rit le parti de porter sur une
aie du rivage du Sud, distante
le quatre lieues & à l'Ouest du
Cap *Upright*; & il y laissa tomber
'ancre sur 20 brasses d'eau; le
ond n'y étoit pas trop bon, mais

Difficulté de la sortie du détroit.

BYRON. 1765. à d'autres égards c'étoit un des meilleurs mouillages qu'il eut trouvé dans le détroit; les vaisseaux y étoient à l'abri de tous les vents. A quatre heures le vent ayant passé du Sud au Sud-Sud-Est, & étant devenu maniable, il mit à la voile le Cap à l'Ouest.

Cap Pillar. Le 9, il amena le Cap *Pillar* qui git au 5d 30' Nord, avec le Cap *Upright*, à la distance d'environ quatre lieues. Ce Cap est reconnoissable par deux roches coupées en forme de tours qui terminent son sommet, & lorsqu'il reste à l'Ouest-Sud-Ouest, on découvre une Isle à la même hauteur qui a en quelque maniere la figure d'une meule de foin.

Nous avons négligé les manœuvres & les détails de navigation que rapporte le journal de M. Byron en décrivant sa route au milieu du détroit. Mais nous nous sommes arrêtés davantage, à ceux dans lesquels il est entré sur les manœuvres qu'il fut obligé de faire à la sortie du détroit.

Les observations générales que fait le commodore Byron sur le

passage du détroit seront rapportées dans un autre endroit & réunies à celles des navigateurs qui ont fait après lui la même traversée. BYRON, 1765.

---

§ VII.

Navigation depuis le Détroit de Magellan, *jusqu'aux Isles* Disappointement.

LE *Dauphin* & la *Tamar* entrerent le 9 Avril dans la mer du Sud; la route qu'ont suivi ces deux vaisseaux se trouvent dans la carte placée à la tête de ce volume, nous la décrirons rapidement ici, en nous arrêtant seulement sur les découvertes de M. Byron, & sur ce qui peut intéresser les progrès de la géographie.

Mr Byron dirigea sa route à l'Ouest jusqu'au 26 Avril qu'il eut connoissance de l'Isle *Masafuero* qui lui restoit à environ dix-huit lieues; mais il n'apperçut point l'Isle de *Juan-Fernandés*; les nua- Isle de *Masafuero*.

BYRON. 1765.

ges qui obſcurciſſoient l'horiſon du côté du Nord, lui en déroboient la vue.

Il fit gouverner ſur *Maſafuero.* Le 27, dès la pointe du jour; il envoya de chaque vaiſſeau un canot armé pour reconnoître les ſondes de la côte orientale de l'Iſle : comme il vit ſes bateaux cotoyer le rivage ſans pouvoir prendre terre, à cauſe d'une lame qui battoit toute cette côte, il gouverna ſur la partie ſeptentrionale de l'Iſle, qu'il trouva encore inacceſſible : dans une étendue d'environ deux milles, elle eſt bordée d'un récif qui s'étend au large.

Difficulté d'y aborder.

L'Officier qui étoit allé à la découverte rapporta qu'il avoit trouvé un banc près de la pointe méridionale de l'Iſle, ſur lequel on pouvoit mouiller, & vis-à-vis duquel il y avoit une très-belle caſcade d'une eau excellente.

Banc de ſable.

Le 28 on mouilla ſur le banc. On envoya auſſi-tôt les canots à terre pour chercher une place propre à faire du bois & de l'eau. Mais Mr Byron obſervant que la mer briſoit par lames ſur les ro-

Lames énormes.

chers qui bordent le rivage, ordonna à tous ceux qui devoient monter les canots de se pourvoir d'un corset de liege, dont il avoit fait provision en Europe. A l'aide de ces corsets, qui non-seulement donnent de l'aisance au nageur, mais l'empêchent encore de se briser contre les rochers, la descente se fit avec facilité, & les équipages firent une bonne provision d'eau & de bois. (a)

BYRON. 1765. Utilité des corsets de Liege.

Le 29 on découvrit, à un mille & demi au nord du vaisseau, à une distance presque égale des pointes Nord & Sud de l'Isle, une place beaucoup plus commode pour l'aiguade, en ce que la lame n'y brisoit point avec la même force sur le rivage. On parvint à faire dans ce jour dix tonneaux d'eau à cette nouvelle aiguade; & dans l'après-midi Mr Byron envoya un canot pour reprendre le canonier & le matelot qui avoient passés

Découverte d'une aiguade.

(a) Dans la description des Isles de la mer au Sud, on parlera des dangers que les Réquins firent courir aux matelots de M. Byron.

BYRON. 1765.

la nuit à terre, mais la lame étoit encore si grosse, que le matelot qui ne savoit pas nager, craignit de s'exposer au danger & le canonier demeura avec lui.

Il leur envoya un autre canot pour les informer que d'après les apparences du temps, il étoit à craindre qu'il n'y eut dans la nuit quelque coup de vent qui chassât le vaisseau loin du banc, & qu'on seroit dans la nécessité de les abandonner dans cette Isle. A ce dernier message, le canonier se mit à la nage & parvint au canot; mais le matelot, quoiqu'il eut un corset de Liege, dit qu'il se noyeroit infailliblement, s'il tentoit d'y arriver; & préférant une mort naturelle, il se détermina à rester dans l'Isle : il fit des adieux tendres à ses camarades, & leur souhaita toute sorte de bonheur. Cependant un des Quartiers-Maîtres, au moment où le canot alloit s'en retourner, prit avec lui le bout d'une corde, se jetta à travers les vagues, & nagea jusqu'au rivage où le pauvre matelot déploroit sa destinée. Le Quartier-Maître com-

Matelot qui reste dans l'Isle de peur de se noyer.

BYRON. 1765.

Maniere dont on s'en tire.

ença par lui remontrer les trif-
s conféquences d'une fi étrange
:folution ; & en lui parlant, il lui
ıffa adroitement autour du corps
bout de fa corde, à laquelle
avoit fait un nœud coulant &
ia en même-temps à fes com-
ıgnons de tirer la corde dont ils
noient l'autre bout ; ce qui fut
:écuté : le matelot fut ainfi ra-
ené à travers les vagues juf-
ı'au canot ; il avoit avalé une fi
ande quantité d'eau qu'en le re-
ant, il paroiffoit être fans vie :
ı le fufpendit par les pieds, il
prit bientôt fes fens, & le jour
ivant, il fut parfaitement ré-
ɔli.

Le 30, le *Dauphin* & la *Tamar*
ꝛerent l'ancre. (a) Mr Byron
ıercha inutilement pendant 8
urs, la terre de *Davis* que les
:ographes placent fur le paral-
'e de 27d. 30'. & environ à cent
ues à l'Oueft de *Copiapo* au
ıili ; » au bout de huit jours de

(a) Dans la defcription générale des
es de la mer du Sud, on rapportera ce
e dit M. Byron de *Mafafuero*.

BYRON 1765.

» recherches, dit-il, je ne vis nulle » apparence de découvrir cette Isle » à la latitude marquée sur les » cartes, (a) me trouvant à celle » de 26d. 46'. S. & par 94d. » 45'. de longitude Ouest, & com- » me notre navigation devoit en- „ core être longue, je me déter- „ minai à faire prendre du Nord- „ Ouest à notre route, jusqu'à ce „ que j'eusse rencontré les vents » alisés pour gouverner ensuite » à l'Ouest, & chercher les Isles » Salomon, s'il est vrai qu'elles exis- » tent, ou faire de nouvelles décou- » vertes.

Le Journal du 1er. Mai au 7 Juin, c'est-à-dire, pendant 37 jours, ne contient que quelques détails sur les oiseaux & les lames énormes, que virent le *Dauphin* & la *Tamar* : ces deux vaisseaux parcoururent dans cet intervalle 50 degrés de longitude sans

(a) On verra plus bas ce que pense de cette terre, le Capitaine Carteret qui fit la même recherche inutilement. M. Cook a retrouvé dans son second voyage l'Isle de *Paques*, qu'il croit être la terre de *Davis.*

écouvrir terre : quoique M. Byron ait fait peu de bordées à droite & à gauche, il est probable cependant qu'il n'a manqué aucune terre un peu considérable : car il a marché entre les routes de Bougainville, & celles de Lemaire & Schouten, & à peu de distance l'une de l'autre : seulement au 88 degrés de longitude occidentale, il y a un espace de 10 degrés en latitude, où il peut se trouver quelques Isles assez étendues. La premiere découverte de terre que fit M. Byron dans la mer du Sud, eut lieu le 7 Juin par 14d. 5′ de latitude, & 144d. 58′ de longitude occidentale (a), il apperçut d'abord à environ deux lieues, une petite Isle basse, & bien-tôt après une seconde à trois ou quatre lieues. Il gouverna sur la petite dont l'aspect, à mesure qu'il en approchoit, offroit une riante perspective; tout au tour regnoit une plage d'un beau sable blanc : l'intérieur est planté de grands ar-

BYRON. 1765.

Premiere découverte d M. Byron.

Aspect de cette terre.

(a) C'étoient les Isles de Disappointement.

BYRON. 1765.

bres, qui en étendant leurs branches touffues, portent au loin leurs ombres, & forment, sans arbrisseaux, les bosquets les plus délicieux qu'on puisse imaginer. Cette Isle paroissoit avoir près de cinq lieues de circonférence; d'une pointe à l'autre s'étendoit une barre, sur laquelle la mer écumoit avec fureur; & de grosses lames qui battoient toute la côte, en défendoient l'accès de toute part. On s'apperçut bien-tôt que l'Isle étoit habitée, plusieurs Indiens parurent sur la grève, armés de piques de seize pieds au moins de longueur; ils allumerent plusieurs feux, que les Anglois prirent pour des signaux, car l'instant après on vit briller des feux sur l'autre Isle qui étoit au vent, ce qui confirma qu'elle avoit aussi des habitans.

Vue des Insulaires.

M. Byron envoya un canot armé, sous les ordres d'un Officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la désagréable nouvelle, qu'il avoit fait le tour de l'Isle, sans avoir trouvé de fond à une encablure du

vage, qui étoit bordé d'un rocher de corail très-escarpé. Le scorbut faisoit alors parmi les équipages le plus cruel ravage; il y avoit plusieurs matelots sur les cadres; ces pauvres malheureux qui s'étoient traînés sur les gaillards, regardoient cette terre fertile, dont la nature du lieu leur défendoit l'entrée, avec des yeux où se peignoit la douleur; ils voyoient des cocotiers en abondance chargés de fruits, dont le lait est peut-être le plus puissant antiscorbutique qu'il y ait au monde: ils supposoient avec raison qu'il devoit y avoir des limons, des bananes, & d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques; & pour comble de désagrément, ils voyoient les écailles des tortues éparses sur le rivage.

BYRON. 1765.

Ravage du scorbut.

Informé de la profondeur des eaux, M. Byron ne put s'empêcher de faire le tour de l'Isle, quoiqu'il conçût l'impossibilité de se procurer aucun des fruits qu'elle produisoit. Tandis qu'il en prolongeoit les côtes, les naturels accoururent sur la plage en pous-

BYRON. 1765.

Mouvemens des Insulaires.

ſant des cris & en danſant; ſouvent ils s'approchoient du rivage, agitoient leurs longues piques d'un air menaçant, ſe jettoient enſuite à la renverſe, & demeuroient quelques inſtans étendus ſans mouvement, & comme s'ils euſſent été morts; ce qui ſignifioit ſans doute qu'ils tueroient ceux qui tenteroient de deſcendre. Il remarqua en cotoyant le rivage que les Indiens avoient planté deux piques dans le ſable, au haut deſquelles ils avoient attaché un morceau d'étoffe qui flottoit au gré du vent, & devant lequel pluſieurs d'entre eux ſe proſternoient à chaque inſtant, comme s'ils euſſent invoqué le ſecours de quelqu'être inviſible, pour les défendre contre *lui*. Durant cette navigation autour de l'Iſle, il avoit renvoyé ſes bateaux pour ſonder une ſeconde fois le long du rivage; mais lorſqu'ils voulurent s'en approcher, les ſauvages jetterent des cris effroyables, maniant leurs lances avec fureur, & montrant avec des démonſtrations de menaces, de groſſes pierres qu'ils ra-

Menaces des naturels.

maſſoient ſur la rive ; les Anglois ne leur répondirent que par des ſignes d'amitié & de bienveillance, leur jetterent du pain & pluſieurs bagatelles propres à leur plaire, mais aucun d'eux ne daigna y toucher : ils retirerent à la hâte quelques piroques qui étoient ſur le bord de la mer, & les porterent dans le bois ; ils s'avancerent enſuite dans l'eau, & paroiſſoient épier l'occaſion de pouvoir ſaiſir le canot pour le tirer ſur le rivage ; les matelots qui ſe doutoient de leurs deſſeins, & qui craignoient d'en être maſſacrés s'ils tomboient dans leurs mains, brûloient d'impatience de les prévenir en faiſant feu ſur eux ; mais l'Officier qui les commandoit, ne devant point commettre d'hoſtilités, les en empêcha. Ce n'eſt pas que M. Byron ne ſe crut en droit d'obtenir par la force des rafraichiſſemens, qui lui devenoient d'une néceſſité indiſpenſable pour lui conſerver la vie, s'il eut pu mettre à l'ancre, & que les ſauvages ſe fuſſent obſtinés à lui en refuſer ; mais rien n'auroit pu juſ-

BYRON.
1765.

BYRON. 1765.

tifier l'inhumanité de leur ôter la vie, pour venger de pareilles injures sans qu'il lui en revint le plus leger avantage.

On ne trouve point de mouillage sur cette premiere terre.

Les bateaux ayant rapportés une seconde fois à M. Byron, qu'on ne découvroit aucun mouillage autour de cette Isle, il se détermina à aller visiter l'autre, ce qui l'occupa le reste du jour & la nuit suivante.

Découverte de plusieurs autres Isles.

Le 8 à 6 heures du matin, il s'étoit approché du côté occidental de la seconde Isle, à la distance de trois quarts de mille; mais il ne trouva point de fond avec une ligne de 140 brasses: il apperçut alors plusieurs autres Isles, ou pour mieux dire plusieurs péninsules, dont la plupart ne sont liées entre elles que par des langues de terre très-étroites, & si basses qu'elles sont presque au niveau de la surface de la mer, qui brise dessus avec violence. Il envoya de chaque vaisseau un canot armé, sous la conduite d'un Officier, pour sonder & tacher de découvrir au vent des Isles, un endroit propre au débarquement.

ment. En approchant de ces terres, la premiere chose qu'on distinguoit c'étoit les cocotiers, qui élevent leurs rameaux épais, & chargés de fruits au-dessus des autres arbres.

BYRON. 1765. Multitude de cocotiers.

Aussi-tôt que les Indiens virent partir les canots, ils accoururent en foule sur le rivage, armés de lances & de massues; ils les suivirent pendant qu'ils sondoient le long de la côte, & leur faisoient des gestes menaçans pour les empêcher d'aborder.

Les Insulaires accourent sur le rivage, & font de menaces.

M. Byron fit tirer par-dessus leurs têtes une piece de huit livres de balles, ils prirent précipitamment la fuite, & se cacherent dans les bois. A dix heures les bateaux étoient de retour, mais ils n'avoient point trouvé de fond à la plus grande proximité du rivage, sur lequel la mer brisoit avec un bruit horrible.

Le milieu de ce grouppe d'Isles, git par le 14d 10′ de latitude Septentrional, & 144d. 51′ de longitude Ouest : la déclinaison de l'aimant y fut de 47d. 3′ Est.

Gissement des Isles de Disappointement.

En quittant ces Isles, M. By-

BYRON, 1765.

ron cingla à l'Oueſt ; l'impoſſibilité de pouvoir en tirer aucun eſpece de rafraichiſſement pour ſes malades, dont la ſituation devenoit à chaque heure plus déplorable, lui fit donner à ces Iſles le nom de *Diſappointement.*

---

§ VIII.

Découverte des Iſles du Roi George. Deſcription de ces Iſles, &c.

LE lendemain, M. Byron découvrit une autre terre à l'Oueſt-Sud-Oueſt, & à la diſtance de 6 ou 7 lieues. Le 10 il en étoit approché. Elle eſt longue & baſſe ; le rivage eſt une belle plage de ſable blanc, bordée d'un rocher de corail.

La contrée couverte de cocotiers & d'autres arbres, préſente un coup d'œil agréable. On en prolongea la côte du Nord-Eſt, à la diſtance d'un demi-mille du rivage : dès que les Indiens apperçurent les vaiſſeaux, ils allumerent de grands feux, ſans doute pour

Allarme des Inſulaires.

répandre l'allarme parmi les habitans les plus éloignés, & coururent au rivage armés de la même maniere que les sauvages des Isles de *Disappointement*. BYRON. 1765.

Bien-tôt quelques centaines d'Indiens rangés en bon ordre, s'avancerent dans l'eau jusqu'à la ceinture. L'un d'eux portoit une longue perche, au haut de laquelle étoit attachée une piece de natte en guise de drapeau : ils firent des cris affreux & continuels, & le moment d'après plusieurs grandes pirogues descendirent le lac pour se joindre à eux. Menaces des Insulaires.

M. Byron avoit envoyé deux bateaux armés, commandés chacun par un Officier, pour reconnoître les sondes, & la place la plus favorable à l'encrage. Ils trouverent la côte par-tout bordée d'un rocher escarpé, à l'exception de l'ouverture qui découvroit l'islot, & dont la largeur étoit à peine de la longueur d'un navire. M. Byron mit en travers vis-à-vis de cette entrée. *Nos bateaux qui étoient en avant, dit M. Byron, faisoient aux Indiens tous les signes possibles*

BYRON. 1765.

d'amitié, fur quoi quelques pirogues doublerent l'Iflot pour s'en approcher : nous crûmes d'abord que c'étoit avec de bonnes intentions, & qu'il s'établiroit entre eux & nous un commerce d'amitié ; mais nous fûmes bien-tôt convaincus que les Indiens n'avoient d'autre deffein que d'échouer nos bateaux fur le rivage. Dans le même temps plufieurs Indiens s'élancerent des rochers dans la mer, & nagerent vers les canots ; l'un d'eux fauta dans le bateau de la Tamar, *où en un clin d'œil il fe faifit de la vefte d'un matelot, fe rejetta à la nage entre deux eaux, & ne reparurent que près du rivage, où il rejoignit fes compagnons : un autre mit la main fur la corne du chapeau d'un Quartier-Maître, mais ne fachant comment s'en emparer ; il le tira à lui au lieu de le lever, ce qui donna le temps au Quartier-Maître d'empêcher qu'on ne le lui enlevat ; fans cela il auroit fans doute difparu avec la même promptitude que la vefte. Nous fouffrîmes ces infultes avec patience, & les Infulaires triomphoient dans leur impunité.*

Ils veulent s'oppofer au débarquement des Anglois.

Violence de quelques-uns des naturels.

Ne trouvant point de mouillage en cet endroit, M. Byron continua de prolonger la côte pour gagner la pointe la plus occidentale de l'Isle. Lorsqu'il eut amené cette pointe, il vit une autre Isle qui lui restoit au Sud-Ouest quart Ouest, à environ quatre lieues; alors il avoit déja dépassé de près d'une lieue l'Isle, où il avoit laissé les Insulaires; mais ils n'étoient pas satisfaits de s'être tirés tranquillement d'avec lui : il apperçut deux doubles pirogues très-grandes, qui venoient à la voile sur lui. Dans chacune de ces pirogues, étoient trente Indiens, tous armés à la maniere du pays. Les canots de M. Byron se trouvoient assez loin sous le vent du vaisseau, & les pirogues passant entre le vaisseau & le rivage, paroissoient très-empressés d'aller les attaquer. Il fit signal à ses canots de leur donner la chasse; & à l'instant ils coururent sur les pirogues : les Indiens les voyant venir à leur rencontre prirent l'épouvante; ils amenerent à l'instant leur voile, & ramerent vers

BYRON. 1765.

M. Byron longe la côte.

Quelques pirogues poursuivent les vaisseaux.

Les Indiens chassés à leur tour par les canots de M. Byron.

BYRON. 1765.

la terre avec une vîteſſe ſurprenante. Arrivés près du rivage, ils paſſerent à travers la houle qui y briſoit avec force, & auſſi-tôt échouerent leurs pirogues. Les bateaux les ſuivirent, & les Inſulaires craignant une invaſion ſur leur côte, ſe préſenterent armés de pierres & de bâtons pour empêcher la deſcente; cette réſiſtance força les Anglois à faire feu ſur eux. Ils en tuerent deux ou trois; l'un d'eux qui avoit reçu trois balles à travers le corps, eut encore le courage de lever une groſſe pierre, & mourut en la lançant ſur ſes ennemis. Cet homme vint tomber tout près des bateaux; les ſauvages n'eurent pas la hardieſſe de l'enlever, & emportant avec eux les autres morts, ils ſe retirerent ſur l'iſlot où étoient leurs compagnons. Les bateaux revinrent avec deux pirogues qu'ils avoient pris aſſez injuſtement: l'une avoit trente-deux pieds de longueur, l'autre un peu moins; mais toutes les deux étoient d'une conſtruction très-curieuſe; elle leur avoit coûté des ſoins infinis.

Leurs préparatifs pour empêcher la deſcente des Anglois.

Deux ou trois naturels tués.

Priſe de deux pirogues.

M. Byron regagna l'après-midi, le poste qu'il avoit déja eu ; & renvoya ses bateaux, pour prendre encore une fois les sondes autour de l'Islot, mais ils revinrent confirmer que le mouillage y étoit impratiquable. Pendant l'absence des bateaux, on observa un grand nombre d'Insulaires sur la pointe voisine de l'endroit, où on les avoit laissé le matin ; ils paroissoient empressés à enlever plusieurs pirogues qui étoient sur le bord de la mer : craignant qu'ils ne fussent tentés de renouveller un combat, qui ne pouvoit que leur être funeste, M. Byron fit tirer un coup de canon, dont les balles passant par-dessus leur têtes, produisirent l'effet qu'il en attendoit, tous en un moment disparurent.

BYRON. 1765.

Difficultés du débarquement.

Frayeur des Insulaires.

Les bateaux parvinrent encore à descendre à terre avant le coucher du soleil ; ils ramasserent quelques noix de cocos ; mais ils n'apperçurent pas un seul habitant. Dans la nuit de violentes raffales, accompagnées d'une très-forte pluie, obligerent M. Byron

Les bateaux descendent à terre.

BYRON. 1765.

de louvoyer jusqu'à sept heures du matin, il revint se mettre en travers vis-à-vis l'islot. Ses bateaux partirent de nouveau pour procurer des rafraichissemens à l'équipage. Il fit mettre dans les bateaux tous ceux qui, attaqués du scorbut, n'étoient cependant pas assez malades pour garder leur hamac. Il descendit aussi à terre où il passa la journée. Il vit plusieurs maisons que les Insulaires avoient entiérement abandonnées; il n'y trouva que des chiens qui ne cesserent d'aboyer tant qu'il fut à terre.

Autres bateaux envoyés à terre.

On y envoye les scorbutiques.

En visitant les cabanes des Indiens, les Anglois trouverent la manivelle d'un gouvernail; cette piece déja rongée de vers, avoit visiblement appartenu à une chaloupe Hollandoise; ils trouverent aussi un morceau de fer battu, un autre de cuivre, & quelques petits outils de fer, qu'autrefois les habitans de cette contrée avoient eu sans doute des Hollandois, à qui étoit la chaloupe.

Métaux travaillé, que les Anglois trouvent à terre.

Les Hollandois ont abordé sur cette Isle.

Il seroit difficile de savoir si

les Indiens parvinrent à se défaire des Hollandois, ou si leur vaisseau vint se briser sur leur côte; mais on a lieu de croire que leur vaisseau ne retourna jamais en Europe, puisqu'il n'y a point de relation de son voyage, ni d'aucune découverte qu'il ait faite. BYRON. 1765.

Si ce vaisseau fit voile de cette Isle, on ne devineroit pas trop pourquoi il y avoit laissé le gouvernail de sa chalouppe; & si l'équipage fut mit en pieces par les Indiens, il doit y avoir dans cette Isle des restes plus considérables de ses ferremens, auxquels les sauvages attachent un très-grand prix; mais on n'eut pas le temps de faire de plus grandes recherches. M. Byron emporta avec lui le fer battu, le cuivre & les outils de fer; il leur en laissa un exactement de la forme d'une hache de charpentier, & dont la lame étoit une coquille d'huitre perliere; il est possible qu'il ait été fait à l'imitation d'une hache; car parmi les outils qu'il a pris dans cet endroit, il y en avoit un qui paroissoit être le reste de

BYRON. 1765.

cet instrument, quoiqu'il fût presque entiérement usé.

Tombeaux

A une très-petite distance des maisons des Insulaires, il y avoit des bâtimens d'une autre espece, & assez ressemblans à des tombeaux ; ce qui fit croire à M. Byron qu'ils avoient une grande vénération pour les morts.

Les scorbutiques guéris par les rafraichissemens de cette Isle.

Les bateaux firent plusieurs voyages de terre pour en rapporter des noix de cocos, & des plantes antiscorbutiques, dont l'Isle est couverte, & bien-tôt il n'y eut plus de malades sur le *Dauphin* & la *Tamar*.

Les Insulaires se cachent.

De toute cette journée, on ne vit point paroître les insulaires qui se tinrent cachés ; on n'apperçut même aucune fumée dans l'Isle ; ils craignoient sans doute qu'elle ne découvrît le lieu de leur retraite. Le soir les Anglois retournerent à bord.

Position de cette Isle.

Cette partie de l'Isle est située par les 14d. 29'. de latitude sept. & 148d.50'.de longitude Ouest. De retour à bord, Mr Byron s'écarta un peu de la côte, se proposant de faire voile le lendemain pour

reconnoître l'autre Isle qu'il avoit vue à l'Ouest de celle où il s'étoit arrêté, & qui est à soixante-neuf lieues des Isles de *Disapointement*, dans la direction de l'Ouest un demi-rumb au Sud.

BYRON. 1765.

Aspect d'une autre Isle.

Le lendemain 12, Mr Byron courut sur cette Isle, qui se présentoit à-peu-près comme celle qu'il venoit de quitter, il y vit de même un grand lac dans l'intérieur.

Mouvemens des Insulaires sur la côte.

Dès que le vaisseau fut apperçu des Insulaires, ils accoururent en foule sur le rivage; ils étoient armés comme ceux des autres Isles, & ils le suivirent pendant plusieurs lieues, tandis qu'il prolongeoit la côte. Comme la chaleur de ce climat est très-grande, ils paroissoient souffrir d'une course si longue; car quelquefois ils se plongeoient dans la mer, ou se jettoient tout étendus dans le sable qu'arrosent les lames qui se brisent sur le rivage, & ils recommençoient ensuite à courir.

Les bâtimens à rames s'approchent du rivage.

Cependant les bâtimens à rames sondoient le long de la côte comme à l'ordinaire; Mr Byron

BYRON. 1765.

avoit expreſſément défendu aux Officiers qui les commandoient de faire aucune violence aux naturels, à moins qu'ils n'y fuſſent forcés pour leur propre défenſe, il leur avoit recommandé au contraire d'employer tous les moyens imaginables pour gagner leur amitié & leur bienveillance.

Converſation par ſigne avec les Inſulaires.

Les bâtimens à rames s'approcherent du rivage d'auſſi près que les lames purent le leur permettre, & firent ſigne aux Inſulaires qu'ils avoient beſoin d'eau. Les Indiens les comprirent d'abord & leur firent entendre de s'avancer plus loin le long du rivage, les canots continuerent de prolonger la côte, juſqu'à ce qu'ils arriverent à la vue d'un village conſtruit comme celui que le Capitaine Byron avoit vu dans la derniere Isle. Les Inſulaires les ſuivirent en cet endroit, & furent joints par pluſieurs autres. Les bateaux rangerent le rivage d'auſſi près qu'il fut poſſible, & le Capitaine ſe tint prêt à leur envoyer des ſecours, & à les ſoutenir de ſon artillerie. Il vit alors un vieil-

lard descendre du village vers le bord de la mer. Il étoit suivi d'un jeune homme ; sa taille étoit haute & il paroissoit nerveux, une barbe blanche, qui lui descendoit jusqu'à la ceinture, lui donnoit un air vénérable. Il sembloit avoir l'autorité d'un Chef ou d'un Roi. Les indiens à un signe qu'il fit, se retirerent à une petite distance, & il s'avança sur le bord du rivage. D'une main il tenoit un rameau verd, & de l'autre il pressoit sa barbe contre son sein. Dans cette attitude, il fit un long discours ; sa prononciation cadencée pouvoit faire croire qu'il chantoit ; & cette espece de chant n'avoit rien de désagréable. „ Nous ne regrettions pas moins, dit Mr „ Byron de ne pas l'entendre que „ de n'en pouvoir point être entendu nous-mêmes. Cependant „ pour lui donner des marques „ de bienveillance, nous lui jettâmes quelques présens de peu „ de valeur, lorsqu'il parloit encore : mais il n'y toucha point, „ & il ne voulut pas permettre „ aux siens de les ramasser avant

BYRON. 1765.

Cérémonies que fait un vieillard.

Il prononce un discours cadencé.

BYRON. 1765.

„ qu'il eut achevé fa harangue. Alors il s'avança dans la „ mer, jetta à nos gens fon rameau verd, & prit enfuite les „ préfens qu'on lui avoit fait. Tou„ tes les apparences nous faifant „ bien augurer de ce peuple, nous „ leur fîmes figne de mettre bas „ les armes, & la plupart d'en„ tre eux les quitterent fur le „ champ. „ Un des Officiers de poupe, encouragé par ce témoignage d'amitié, fauta du canot & nagea à travers les lames jufqu'au rivage. Les Indiens l'entourerent auffi-tôt, & commencerent à examiner fes habits avec beaucoup de curiofité : Ils parurent furtout admirer fa vefte. L'Officier de poupe eut la générofité de l'ôter & d'en faire un don à fes nouveaux amis; mais cette complaifance produifit un mauvais effet.

Un Officier de poupe va trouver les Infulaires.

Il n'eut pas plutôt donné fa vefte qu'un Infulaire lui dénoua fa cravate, la lui arracha & prit la fuite. Cet Officier fentant qu'ils ne lui laifferoient rien fur le corps; fe retira comme il put & regagna fon canot à la nage. Cependant

Traitement qu'on lui a fait.

on étoit toujours en bonne intelligence avec eux. Plusieurs nagerent jusqu'aux bateaux ; quelques-uns apporterent des fruits & d'autres de l'eau douce dans des coquilles de cocos. Mais le principal objet de ceux qui montoient les canots étoit d'obtenir des perles de ces Insulaires ; & pour mieux le leur faire comprendre, ils leur montroient des écailles d'huitre perliere qu'ils avoient ramassées sur la plage de l'isle où ils étoient descendus : tous leurs efforts furent infructueux ; jamais ils ne parvinrent à se faire entendre. Ils auroient eu peut-être plus de succès, s'il leur avoit été possible de relacher quelque temps parmi eux ; mais malheureusement la côte ne fournissoit aucun mouillage pour les vaisseaux.

BYRON. 1765.

Les Insulaires portent des provisions aux Anglois.

Les Anglois ne peuvent pas en obtenir de perles.

Mr Byron donna à toutes ces Isles, dont il venoit de faire la découverte, le nom d'Isles du *Roi George* (a) Cette derniere se trouve par ces 14d. 41'. de latitude

Gissement de cette Isle.

(a) On en trouvera la description, dans la description de la mer du Sud.

BYRON. 1765. Sud, & 149d. 15'. de longitude Oueſt.

---

§ IX.

Navigation depuis les Iſles du Roi George, *aux Iſles* Saypan, Tinian & Agnigan. *Découverte de pluſieurs Iſles.*

LE *Dauphin* & la *Tamar* quitterent le 13 Juin les Isles du *Roi George;* ces deux vaiſſeaux ſe trouvoient alors dans la partie ſeptentrionale du milieu des Isles qu'on a appellées enſuite Isles de la *ſociété*, & en allant un peu plus au Sud. Mr Byron auroit découvert un grand nombre de celles qui ont été reconnues par les navigateurs qui ont fait depuis lui le tour du monde. Il s'apperçut très-bien qu'il y avoit des terres étendues dans ces parages; mais l'état de ſes équipages ne lui permit pas de beaucoup s'arrêter.

Iſles du Prince de Galles. Il pourſuivit ſa route à l'Oueſt & apperçut une terre au Sud-Sud-Oueſt; il courut deſſus & trouva

que c'étoit une Isle étroite, dont la verdure qui en annonçoit la fertilité en rendoit l'aspect très-agréable, mais une houle brisée sur cette côte avec un bruit horrible, le fond en est très-mauvais à une certaine distance, & se trouve semé d'écueils qui s'étendent à près de trois lieues au large. Cette Isle, très-peuplée, autant que le coup d'œil a permis d'en juger en la prolongeant, n'a guere moins de vingt lieues de longueur. On lui donna le nom d'Isle du *Prince de Galles.* Elle est par les 15d. de latitude Sud, & 151d. 53'. de longitude Ouest. Sa distance des Isles du *Roi George*, est d'environ quarante-huit lieues dans la direction du Sud 80d. Ouest.

BYRON. 1765. Nature de la côte. Aspect

Gissement de cette Isle

De la pointe occidentale de cette Isle, Mr Byron dirigea sa route au Nord 82d. Ouest. „Le vent, „ dit-il, passa à l'Est ; & les lames „ du Sud, qui avoient rendu no„ tre navigation si pénible avant „ d'arriver à la hauteur des Isles „ de *Direction*, & qui depuis ce „ temps-là avoient cessé, commen„ cerent à reparoître. Mais au mo-

BYRON. 1765.

„ ment de les perdre, & quelques „ jours auparavant, nous vîmes de „ grandes compagnies d'oiseaux.

„ J'observai journellement qu'a- „ vant le coucher du soleil, ces „ oiseaux dirigeoient leur vol vers „ le Sud. J'en conjecturai qu'il de- „ voit y avoir quelque grande terre „ de ce côté; je ne pus m'empê- „ cher de croire que, si les vents „ m'eussent favorisé, je l'aurois „ rencontré; & si nos équipages „ eussent joui d'une meilleure san- „ té, j'aurois volontiers couru à „ l'Ouest, pour tenter cette décou- „ verte. La population de toutes „ ces Isles basses, que nous avions „ vues, sembloit supposer l'exis- „ tence d'un continent qui ne de- „ voit pas en être éloigné; & sans „ cette supposition, il seroit diffi- „ cile de rendre compte de la ma- „ niere dont cette longue chaîne „ d'Isles s'est peuplée, mais le mau- „ vais état des équipages étoit un „ obstacle insurmontable à cette „ navigation.

Remarques de M. Byron sur les Isles basses.

Le Commodore Byron ne se trompe pas, il avoit effectivement à sa gauche les Isles si nombreu-

ſes & ſi ſerrées que Mr Cook a reconnues enſuite & qu'il a appellées Isles de la ſociété. BYRON. 1765.

Mais il parle d'après les fauſſes joies qu'on avoit encore en 1765, ſur l'exiſtence d'un continent qu'il ſuppoſe dans ces parages. D'après les deux voyages de M. Cook, il eſt démontré qu'il n'y en a point.

Le 17, Mr Byron vit divers oiſeaux voltiger autour du vaiſſeau; & il crut qu'il étoit dans le voiſinage de quelqu'autre Isle. Il continua ſa route, mais avec précaution; les Isles dans cette partie de l'océan, rendent la navigation très-périlleuſe: comme ce ne ſont la plupart que des terres baſſes, un vaiſſeau peut ſe trouver deſſus avant d'en avoir connoiſſance.

Dangers de la navigation de cette partie de l'Océan.

Cependant il n'apperçut rien le 18, 19 & 20, pendant lequel temps il ſuivit la même route, quoique les oiſeaux fuſſent toujours en grand nombre autour de ſes vaiſſeaux. Il étoit parvenu à 12d. 33'. de latitude Sud & 167d. 47'. de longitude Oueſt, & il étoit éloi-

BYRON. 1765.

gné de 313 lieues de l'Isle du *Prince de Galles.*

Découverte des Isles du danger.

Le 21, il découvrit à une lieue, une chaîne de brisans qui s'allongeoient dans le Sud-Sud-Ouest, & une heure après il découvrit une terre à huit lieues, elle se montroit sous l'apparence de trois Isles, dont les côtes bordées de rochers laissoient voir différentes coupures d'une pointe à l'autre distance d'environ trois lieues; il regne un récif sur lequel la mer brise & s'éleve à une hauteur effrayante. On tourna la pointe septentrionale & on vit la côte du Nord-Ouest, & celle de l'Ouest défendues par d'innombrables écueils qu'il eut été dangereux de vouloir ranger d'un peu près, ces Isles parurent plus fertiles, plus riches que celles qu'on venoit de visiter; & elles n'étoient pas moins peuplées, à ne juger par les habitations qu'on appercevoit en grouppe le long du rivage, une grande pirogue se montra à quelque distance des côtes; mais Mr Byron fut forcé d'abandonner cette belle contrée, sans pouvoir en prendre

Aspect de ces Isles.

Nature de la côte & aspect du pays.

une plus exacte connoissance, à cause des brisans qui s'étendant au large dans toutes les directions, exposoient à beaucoup plus de risques que la descente ne pouvoit promettre d'avantages. Il crut d'abord que c'étoit une partie des Isles Salomon (a) & espéra en reconnoître quelques autres d'un plus facile accès.

La chaîne de rochers qu'il découvrit approchant de ces Isles, se trouve par les 10d. 15' de latitude australe & 169d. 28' de longitude occidentale ; elle est au Nord 76d. 48' Ouest de l'Isle du *Prince de Galles*, & à la distance de 352 lieues. Les Isles sont à l'Ouest-Nord-Ouest de ce récif, dans un éloignement de neuf lieues. Il les nomma les *Isles du danger*, & s'en éloigna dans la direction.

(a) Nous parlerons ailleurs des Isles *Salomon*, & nous dirons qu'il paroît que ce sont les terres de la *Nouvelle-Islande*, & de la *Nouvelle-Bretagne*, fort éloignées de ce parage. Depuis que les Espagnols en ont rapporté de l'or, elles ont excités les desirs des Navigateurs, & M. Byron souhaitoit beaucoup de les retrouver.

BYRON. 1765.

du Nord-Oueſt un quart Oueſt. La vue de cette chaîne de briſans lui fit donner de fréquentes allarmes pendant la nuit, & il en avertit ſes Officiers qui la paſſerent ſur le pont à obſerver. Cette précaution étoit d'autant plus néceſſaire qu'il eut ſans relâche de violens coups de vents accompagnés de pluie.

Mr Byron, preſſé par les beſoins de ſes équipages de revenir en Europe, prenoit tous les moyens qui dépendoient de lui pour y arriver le plutôt poſſible : c'eſt dans ce parage qu'il commença à s'élever au Nord des routes de

La route de M. Byron plus élevée que celle des autres Navigateurs.

Mendana & de *Quiros*, & il acheva le tour du monde, dans une latitude plus élevée qu'aucun autre navigateur : traverſant cette nouvelle partie de la mer du Sud, il ne découvrit que deux Isles ; il rechercha celles de *Salomon* ſans pouvoir les retrouver. (a)

Découverte de l'Iſle du Duc d'Yorck.

La navigation juſqu'au 27 n'eut rien de remarquable ; il apperçut

(a) Voyez ce qu'on a dit plus haut ſur ces Iſles.

ors une autre Isle dans le Sud-ud-Oueſt, diſtance de ſept à uit lieues. „ Nous courûmes deſ-„ ſus, dit Mr Byron, à meſure „ que nous en approchâmes, nous „ vîmes ſes côtes s'abaiſſer juſ-„ qu'au niveau de la ſurface de „ la mer; la verdure & les coco-„ tiers qui y croiſſent en abondan-„ ce, en rendent l'aſpect très-agréa-„ ble; un grand Lac en baigne l'in-„ térieur; en cela elle reſſemble à „ l'Isle du *Roi George*: cette Iſle a „ près de trente milles de circon-„ férence. Ses bords ſont maré-„ cageux, & la mer briſe d'une „ maniere terrible ſur tout le riva-„ ge. Nous en prolongeâmes les „ côtes; & arrivés au vent de l'Is-„ le, je fis mettre nos canots de-„ hors pour reconnoître les ſon-„ des, & trouver un mouillage, „ n'ayant point trouvé de fond, „ je les renvoyai avec ordre de deſ-„ cendre à terre, s'il étoit poſſi-„ ble, afin de nous procurer quel-„ ques rafraichiſſemens pour les „ malades. Ils aborderent avec „ beaucoup de peine, & rappor-„ terent près de deux cens noix de

BYRON. 1765.

Aſpect du pays.

BYRON. 1765.

„de cocos, qui, dans notre situa-
„tion, nous parurent d'un prix inestimable. Ceux qui montoient les canots rapporterent qu'ils n'avoient rien vu dans l'Isle qui pût faire croire qu'elle eût jamais été habitée. Ils y trouverent des milliers d'oiseaux de mer. Ils étoient si peu ombrageux qu'ils se laissoient tuer sur leurs nids, qu'ils construisent aux hauts des arbres; mais on n'apperçut aucun quadrupede. Je fus tenté de croire, que cette Isle étoit la même que celle qu'on désigne dans le *Neptune François* sous le nom de *Maluita*, placée à près d'un degré à l'Est de la grande Isle *Sainte-Elisabeth*, la principale des Isles *Salomon*; mais ayant été depuis convaincu du contraire, je l'ai nommée l'Isle du *Duc d'Yorck*. Je pense que cette Isle n'avoit pas encore été reconnue. La position que les cartes françoises donnent aux Isles *Salomon* n'est fondée sur aucune autorité; *Quiros* est le seul qui prétende les avoir découvertes; & je doute que les détails qu'il en

„en a laissé puissent servir à les „faire reconnoître par d'autres na- „vigateurs. „ (a) BYRON. 1765.

Le 2 Juillet, Mr Byron apperçut une Isle à environ six lieues au Nord; il courut dessus jusqu'au soir, & fit louvoyer à petites bordées pendant la nuit. Aux premiers rayons du jour cette Isle lui présenta un coup d'œil charmant; elle est basse & unie, couverte d'arbres, entre lesquels les cocotiers se font remarquer aisément, mais des lames qu'on voyoit se briser avec violence & un rivage marécageux paroissoient comme destinés à en défendre l'accès, & diminuoient le plaisir que causoit la perspective délicieuse de cette Isle. Mr Byron examina la côte du Sud-Ouest, qui court dans une étendue d'environ quatre lieues. Dès qu'il en fut à portée, il ne tarda pas à s'appercevoir que la population y étoit très-nombreuse.

Découverte de l'Isle Byron.

Aspect de cette Isle.

Il découvrit d'abord un millier d'Insulaires assemblés sur la plage;

Multitude d'Insulaires.

(a) On dira plus bas que M. Carteret, après avoir fait inutilement les mêmes recherches, a adopté le même sentiment.

BYRON. 1765.

& bientôt plus de soixante pirogues ou espece de pros mirent en mer, & ramerent vers ses vaisseaux. Il se disposa à les recevoir, & en un moment ils se rangerent autour de lui. Leurs pirogues, d'une construction très-bien entendue, étoient si propres qu'elles paroissoient être neuves. Chacune d'elles contenoit au moins trois personnes & six au plus.

Les Indiens arrivent à bord.

Ces Indiens l'ayant considéré pendant quelques instans, l'un d'eux sauta dans l'eau, nagea vers le vaisseau & y grimpa comme un chat. Dès qu'il fut monté sur le plat bord, il s'y assit en faisant de violens éclats de rire; il parcourut ensuite tout le vaisseau, s'efforçant de dérober tout ce qui se trouvoit sous sa main; mais ce fut sans succès, parce qu'étant nud, il lui étoit impossible de rien cacher. Les matelots lui mirent une veste & des culottes, ce qui le divertit beaucoup; il avoit tous les gestes & toutes les manieres d'un singe nouvellement dressé. On lui donna du pain, qu'il mangea avec une sorte de voracité; & après

Ce qu'y fait un des Insulaires.

avoir fait nombre de tours plus grotesques les uns que les autres, il s'élança du vaisseau par dessus bord, avec sa veste & ses longues culottes, & regagna sa pirogue. Il ne fut pas plutôt de retour, que plusieurs autres à son imitation nagerent vers le vaisseau, monterent jusqu'aux sabords, par où s'étant insinués, ils se saisirent de tout ce qui leur tomba sous la main, & se replongeant incontinent dans la mer, nagerent à une très-grande distance, quoique quelques-uns d'eux, ayant les mains pleines les tinssent hors de l'eau pour ne pas mouiller ce qu'ils emportoient. Un autre Insulaire qui paroissoit jouir de quelque considération, avoit pour ceinture un cordon garni de dents humaines : c'étoient vraisemblablement les trophées de ses exploits guerriers; car il ne l'auroit pas échangé contre tout ce qu'on auroit pu lui offrir; quelques-uns de ces Insulaires étoient sans armes.

BYRON. 1765.

Vols que commettent les naturels.

Un d'eux porte une ceinture de dents humaines.

Cette Isle à laquelle les Officiers voulurent donner le nom de leur Commandant, est située par 1d. 18′.

BYRON. 1765.

de latitude Sud & 173d. 46'. de longitude Oueſt (a).

Chaleurs exceſſives. Maladie des équipages.

Après le départ des vaiſſeaux de l'Isle *Byron*, la diſſenterie & le ſcorbut, ſuite des chaleurs exceſſives & du calme peſant qui regnoient ſur ces mers, affligerent les équipages d'une maniere cruelle. La proviſion des noix de cocos, excellent remede contre le ſcorbut, étoit conſommée. On ſoupiroit après des vents frais pour arriver aux *Iſles des larrons*, dont on n'étoit pas éloigné. Mr Byron obſerve que le thermomêtre montoit ſouvent à 88d. & deſcendoit rarement au deſſous de 81, auſſi regarde-t-il cette navigation comme la plus brûlante qu'on ait fait.

Depuis la ſortie de la mer du Sud, M. Byron fit route ſur des parages déja connus; mais les détails de ſa navigation ſont encore aſſez intéreſſans pour qu'on les ſuive rapidement.

Du 28 au 30, un grand nombre d'oiſeaux voloient autour des vaiſſeaux, & bien-tôt en effet, on

(a) On en parlera ailleurs dans la deſcription générale de la mer du Sud.

vit terre à l'Oüest un demi quart Rhumb au Nord. On reconnut que c'étoit les Isles de *Tinian*, de *Saypan* & *d'Aiguigan* (a) BYRON. 1765.

Le 31 à midi, les deux vaisseaux jetterent l'ancre à la pointe Sud-Oueſt de *Tinian*.

Relâche à Tinian.

M. Byron deſcendit à terre, pour marquer l'endroit où il conviendroit de placer les tentes pour les malades, qui étoient en grand nombre, car il n'y avoit pas un ſeul matelot qui n'eût reſſentit les atteintes du ſcorbut, & pluſieurs en étoient à la derniere extrémité. On trouva pluſieurs cabanes que les Eſpagnols & les Indiens avoient quittées l'année précédente ; aucun d'eux n'y étoit encore venu de cette année, & il n'étoit pas probable qu'ils y arrivaſſent de quelques mois ; on y avoit le ſoleil juſqu'au zenith, & la ſaiſon des pluies étoit commencée.

Ravage du ſcorbut.

Après avoir marqué la place où

(a) Ces trois Iſles ſont éloignées l'une de l'autre de deux & trois lieues, *Saypan* eſt la plus grande, & *Aiguigan* dont les terres ſont élevées, & d'une forme ronde, eſt la plus petite.

BYRON. 1765.

l'on devoit dresser les tentes, M. Byron entreprit avec six ou sept de ses Officiers, de pénétrer dans les bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perspectives enchanteresses, & ces prairies dont la verdure n'est interrompue que par l'émail des fleurs, & qu'animent de nombreux troupeaux qui y paissent en liberté : il étoit impatient de jouir de la vue de cette délicieuse contrée, dont on trouve une description si intéressante dans le voyage du Lord Anson. Cependant l'objet le plus important étoit de se procurer du bétail qui lui devenoit de premiere nécessité; mais le bois étoit si épais, si embarrassé de brossailles, qu'il ne voyoit pas à deux toises devant lui, & que pour ne pas se perdre dans une forêt presque impraticable, il étoit obligé d'appeller ses Officiers le uns après les autres. L'excessive chaleur l'avoit fait partir en chemise, sans autres vêtemens, que ses longues culottes & ses souliers qui en un moment furent en lambeaux. Il parvint néanmoins avec des peines infinies à traverser ces bois ;

Excursion dans le pays.

Epaisseur des forêts.

mais à sa grande surprise, la contrée s'offrit à ses regards sous un aspect bien différent du tableau qu'on lui en avoit fait d'après Anson. Les plaines étoient entiérement couvertes de roseaux & de buissons, qui s'élevoient en plusieurs endroits plus haut que lui, & par-tout au moins jusqu'à la ceinture : ses jambes continuellement embarrassées dans ces especes de ronces, étoient toutes déchirées. Durant cette marche, il étoit couvert de mouches de la tête aux pieds, s'il vouloit parler il étoit sûr d'en avoir la bouche pleine, & plusieurs lui entroient jusques dans la gorge. Après avoir marché ainsi l'espace de trois ou quatre milles, il apperçut un taureau qu'il tira; & un peu avant la nuit, il revint à l'endroit de son débarquement aussi mouillé que s'il se fut plongé dans l'eau, & si harrassé qu'il pouvoit à peine se soutenir. Il envoya aussi-tôt quelques hommes pour rapporter le taureau qu'on avoit tué.

BYRON. 1765. Difficulté de les traverser.

Il trouve le pays bien différent du tableau qu'en avoit fait Anson.

Multitude de mouches.

L'équipage pendant son absence s'étoit occupé à dresser des ten-

BYRON. 1765.

tes & à transporter les malades à terre.

Malades établis à terre.

Le lendemain 1er. Août, fut employé à dresser de nouvelles tentes, à descendre sur le rivage les pieces à l'eau, & à nettoyer le puits destiné à l'aiguade. M. Byron pensoit que ce puits étoit le même, où le *Centurion* commandé par le Lord Anson fit son eau; c'étoit sans contredit le plus mauvais qu'il eut encore trouvé depuis qu'il étoit en mer : l'eau en étoit saumâtre & toute pleine de vers.

Mauvais mouillage.

Il n'y avoit qu'un fond de sable, dans la rade qui couvre de grosses masses de corail ; & comme l'ancre n'a point de tenue sur le sable, on étoit exposé continuellement au danger de voir ses cables coupés par des coraux durs & tranchans. (a) Contre cet accident, M. Byron fit garnir les cables, & y attacher de distance en distance des tonneaux vuides

(a) Le Cap Wallis ayant relâché aussi à *Tinian*, on joindra les autres observations de M. Byron à celle de ce dernier Navigateur.

BYRON. 1765.

pour les faire flotter, & empêcher leur frottement sur les coraux : ensuite il résolut de ne plus mouiller que sur une ancre ; ces deux expédiens lui réussirent.

M. Byron envoya du monde pour reconnoître les retraites du bétail : on parvint à en découvrir quelques-unes, mais à une grande distance de son quartier ; & les animaux étoient si ombrageux qu'il étoit difficile d'en approcher d'assez près pour les tirer : quelques détachemens envoyés pour en tuer, lorsqu'on fut leurs retraites, furent quelquefois vingt-quatre heures à les poursuivre avant de pouvoir les atteindre ; & lorsqu'un de ces animaux avoit été traîné l'espace de sept à huit milles à travers les bois, & les plaines hérissées de bruyeres, il étoit tout couvert de mouches, exhaloit une odeur fétide & n'étoit plus bon à rien ; ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que les Anglois exténués par ces pénibles courses étoient bien-tôt attaqués de fievres, dont ils avoient peine à guérir.

Chasse aux taureaux.

BYRON 1765.

On parvenoit avec moins de peine à se procurer de la volaille : les bois de cette Isle sont peuplés d'une si grande quantité d'oiseaux de toutes especes : on pouvoit toujours en tirer aisément; mais la chair en étoit généralement d'un mauvais goût, & la chaleur étoit telle qu'une heure après qu'on les avoit tués ce n'étoit plus que de la pourriture.

Multitude d'oiseaux.

Chaleur excessive.

L'Isle de Tinian abonde en cochons sauvages : » ils sont si féroces & si gros, dit M. Byron, » qu'ils pesent communément 200 » livres, qu'on peut les tirer sans » beauconp de difficulté ; leur chair » nous fut d'un grand secours ».

Tandis qu'on s'occupoit des moyens de s'en procurer par la chasse ou par les pieges, un des contre-maîtres découvrit un endroit très-agréable du côté du Nord-Ouest de l'Isle qui étoit fort fréquenté par le bétail, & d'où l'on pouvoit l'amener par mer. M. Byron y envoya aussi-tôt un détachement avec une tente, pour y rester plus commodément. Chaque jour les bateaux rapportoient

au vaisseau tout ce qu'on avoit tué ; mais quelquefois la mer brisoit avec tant de furie sur le rivage qu'il étoit impossible d'aborder, & le canot de la *Tamar* perdit trois hommes qui tenterent de franchir la lame.

BYRON. 1765.

Reconnoissance de Saypan.

Tandis qu'on étoit en rade la *Tamar* alla reconnoître l'Isle de *Saypan*, qui est plus considérable que celle de *Tinian* par son étendue ; l'élévation de ses terres, montre aussi sous un aspect plus agréable. La *Tamar* mouilla au vent de cette Isle à la distance d'un mille du rivage ; quelques personnes de l'équipage descendirent sur une très-belle plage sabloneuse, qui s'étend l'espace de six ou sept milles ; ils se promenerent alors dans le bois, où ils remarquerent plusieurs arbres qui seroient très-propres à faire des mats de navire. Ils virent beaucoup de cochons sauvages & de guanaques, mais aucune trace d'autre bétail, ni aucun oiseau. Ils ne trouverent près de la plage aucune source d'eau, mais ils apperçurent un grand étang dans le milieu des terres, dont ils n'ap-

Incursion dans l'Isle de Saypan.

Byron. 1765.

procherent pas. De grands tas d'écailles d'huitres perlieres, amoncelées sur le bord du rivage, & plusieurs autres vestiges leur firent juger, qu'il n'y avoit pas long-temps qu'on étoit venu dans l'Isle : *il peut se faire*, dit M. Byron, *que les Espagnols s'y rendent à de certaines saisons de l'année, pour y faire la pêche des perles.* M. Byron a vu aussi plusieurs de ces piliers de figures piramidales, qui portent sur une base quarrée, & dont parle Lord Anson.

Huites perlieres.

Les Espagnols y vont de temps en temps.

Le 30 Septembre, les malades étant rétablis, & M. Byron ayant pris toutes les provisions que l'Isle fournit, le *Dauphin* & la *Tamar* partirent de *Tinian*, après y avoir relâché 9 semaines. Entr'autres rafraichissemens qu'emporterent les équipages, il faut compter deux mille noix de cocos.

§ X.

Traverſée de Tinian *à* Pulo Timoan, *& de* Pulo Timoan *à* Batavia.

DU premier au 22 Octobre, le Journal de M. Byron ne rapporte que quelques obſervations ſur les oiſeaux qu'il vit en mer, & ſur l'aiguille aimantée : il n'apperçut aucune terre pendant cet interval, & le 22, il ſe trouva à ſix lieues de l'Isle de *Grafton*, la plus Septentrionale des Isles *Bashen.* Ayant réſolu d'abord de toucher à ces Isles, il courut ſur celle qu'il appercevoit, mais comme la traverſée depuis ces Isles au détroit de *Banca*, eſt très-périlleuſe, & qu'un beau ciel & un vent frais lui permettoient de forcer de voiles, il crut qu'il étoit plus prudent de pourſuivre ſa route, & il remit le Cap à l'Oueſt. D'après ſon obſervation, l'Iſle de *Grafton* git par 21d. 71′ de latitude Sud, & 118d. 14′ de longitude Oueſt.

Giſſement de l'Iſle Grafton.

BYRON. 1765.

Le 5 Novembre, il se trouva devant l'Isle de *Timoan*; M. Byron espérant y trouver des rafraichissemens, d'après ce que dit Dampierre, y mouilla.

M. Byron mouilla à Timoan.

Les Officiers allerent à terre le lendemain pour voir ce qu'on en pourroit tirer, » les habitans, qui » sont des Malais, nous parurent » un peuple insolent, dit M. Byron. Dès qu'ils nous virent approcher du rivage, ils accoururent en grand nombre sur le bord » de la mer, ayant un grand couteau d'une main, de l'autre une » pique armée d'une pointe de fer, » & un brit, espece de poignard » à la ceinture : nous débarquâmes » malgré ces apparences menaçantes, & aussi-tôt nous commençâmes nos emplettes. Mais tout » ce qu'il fut possible de se procurer, se réduisit à une douzaine de volailles, une chevre & » un chevreau. Nous offrîmes en » échange des couteaux, des haches, & d'autres instrumens de » cette espece ; mais ils les refuserent d'un air méprisant, & » demanderent des roupies. N'en

Observations sur les habitans.

» n'ayant pas, nous étions embar- » raffés de payer, nous leur offri- » mes des mouchoirs, & par grace » ils daignerent accepter les meil- » leurs.

BYRON. 1765.

Mœurs & caractere des habitans.

Ces peuples font d'une ftature au-deffous de la médiocre, mais parfaitement bien pris dans leur taille. Leur teint eft de couleur bronzée & prefque noire, M. Byron vit parmi eux un vieillard qui à quelque différence près étoit vêtu comme un Perfan; mais les autres étoient nuds, à la réferve d'un mouchoir qu'ils portoient autour de leur tête en maniere de turban, & de quelques morceaux d'étoffe dont ils fe ceignent les reins, & qu'ils attachent avec une agraffe d'argent. Il ne parut aucune femme; & probablement ils ne les laiffent pas voir aux étrangers. Leurs maifons bâties en bois de bambou, font propres & réguliérement conftruites; elles s'élevent fur des poteaux, huit pieds environ au-deffous du fol. Leur canots font auffi très-bien faits. Il en vit quelques-uns affez confidérables, & dont ils fe fer-

Maifons.

Canots.

BYRON. 1765.

vent probablement pour aller commercer à *Malacca*; mais quand il fut à terre le pays lui parut très-agréable & couvert d'arbres.

Productions de l'Isle.

L'Isle est montueuse, elle produit en abondance le choux palmite & le cocotier; mais les habitans ne jugerent pas à propos d'en vendre aux Anglois. M. Byron apperçut quelques rivieres : un séjour de trente-six heures ne lui laissa pas le temps de visiter cette contrée vraisemblablement fertile.

Abondance de poissons.

Malgré l'agitation violente & continuelle des vagues dans la baie, où M. Byron étoit à l'ancre, ses équipages réussirent à faire une pêche abondante : ils jetterent la seine avec le plus grand succès; mais il étoit facile de s'appercevoir que cela donnoit de l'ombrage aux Insulaires, qui regardent comme une de leurs propriétés, les poissons qui sont sur leurs côtes. Deux belles rivieres viennent se jetter dans la baie;

Eau excellente.

l'eau en est parfaite, & M. Byron l'a trouva si supérieure à celle qu'il avoit à bord, qu'il en rem-

plit autant de pieces qu'on put en charger sur le canot, qui y retourna deux fois. Tandis qu'il étoit à l'ancre, quelques Insulaires lui apporterent un animal qui avoit le corps d'un lievre & les jambes d'un daim; un des Bas-Officiers qui l'acheta auroit voulu pouvoir le conserver vivant; mais il fut impossible de lui procurer l'espece de nourriture qui lui étoit propre; il fallut donc le tuer; la chair en étoit d'un très-bon goût. Le temps fut à l'orage durant le relâche des Anglois devant cette Isle; les éclairs & la pluie, accompagnés des plus violens coups de tonnerre, continuerent presque sans interruption.

BYRON. 1765.

Quadrupede particulier.

Observations

Le *Dauphin* & la *Tamar* appareillerent le 7 de Timoan. Le 10 ils apperçurent l'Isle de *Lingen*, & le 11 d'autres petites Isles qu'ils prirent pour les Isles *Domines*, & le 12 *Pulo-Tote*. Le 13 *Pulo-Taya*, le 15 *Sumatra*, enfin le 27 ils entrerent dans la rade de *Batavia*. Quoique les Espagnols & les Hollandois nous aient fait connoître ces parages, on trouvera cepen-

Isle de Lingen.

Pulo-Tote.

Pulo-Taya.

Relâche à Batavia.

BYRON. 1765.

dant dans le Journal de M. Byron, des remarques utiles aux Navigateurs.

Le lendemain qui étoit le 28 Novembre, suivant les Journaux du *Dauphin* & de la *Tamar*, & le 29 de la vraie date de l'Europe, sur laquelle ces deux vaisseaux avoient perdu un jour en faisant le tour du monde, M. Byron alla mouiller plus près de la Ville. » La » compagnie Hollandoise, dit-il, » entretient toujours à Batavia un » vaisseau Amiral. Le Comman-» dant de cette patache, qui parmi » ses compatriotes est un person-» nage de conséquence, jugea à » propos d'envoyer son canot à » mon bord; le conducteur aussi » mal vêtu qu'il avoit mauvaise mi-» ne, me demanda qui nous étions, » d'où nous venions, quelle étoit » notre destination, & me fit plu-» sieurs autres questions non moins » impertinentes; il se disposa en » même temps à écrire mes ré-» ponses; mais je lui épargnai cette » peine : il fut prié de quitter sur » le champ mon bord, & de re-» tourner dans son canot, ce qu'il » fit sans répliquer.

Questions qu'on propose aux vaisseaux étrangers.

A son arrivée à *Batavia*, M. Byron n'avoit pas un seul malade dans les deux équipages; mais sachant que l'air y est plus mal-sain qu'en aucun endroit des Indes, dans la saison des pluies qui étoit prochaine, & que l'arrack y est très-commun, il résolut d'en partir aussi-tôt qu'il seroit prêt à remettre en mer (a). BYRON. 1765.

§ XI.

Arrivée au Cap de Bonne-Espérance, *retour en Angleterre.*

M. Byron appareilla le 10 Décembre, après avoir embarqué des rafraichissemens, & une provision de ris & d'arrack pour le reste du voyage. Le 14 il mouilla près de l'Isle du *Prince* dans le détroit de la *Sonde*; il y relâcha 5 jours, & pendant cet intervalle les équi- Relache à l'Isle du Prince.

(a) M. Carteret, M. Wallis, M. de Bougainville & M. Cook, ayant aussi relâché à Batavia, nous joindrons les remarques de M. Byron à celles de ces Navigateurs.

BYRON. 1765.

pagès ne vêcurent que de tortues que les habitans de l'Isle leur vendoient à bon marché.

Une fievre putride attaque les équipages.

A peine eut-il mis à la voile, qu'une fievre putride se développa avec fureur dans les deux équipages; trois matelots en moururent, & plusieurs autres furent si malades qu'on les jugeoit sans espérance. Cependant M. Byron n'avoit pas perdu un seul homme à *Batavia*; ce qui fut regardé, malgré la briéveté du relâche comme un exemple extraordinaire de bonheur. Il ne fut pas quinze jours en mer que tous ses malades se rétablirent parfaitement.

Le *Dauphin* & la *Tamar* continuerent à faire voile près de quarante-huit jours, sans qu'il leur arriva rien de remarquable. Seulement dans cet intervalle ils perdirent un de leurs meilleurs canoniers. Il se laissa tomber du bord, & on ne put le sauver.

Le 10 Février ils eurent la vue de la côte d'Afrique, à sept lieues par 34d. 15′ de latitude Sud & 21d. 45′ de longitude Ouest.

M. Byron porta sur la terre,

& lorsqu'il en fut à deux lieues il vit une épaisse fumée qui s'élevoit d'une plage sabloneuse ; imaginant que cette fumée étoit produite par les Hottentots, il fut surpris qu'ils choisissent pour leur résidence, cette partie de la côte qui ne paroît composée que de dunes, où l'on n'apperçoit ni arbrisseau ni verdure, & sur laquelle la mer brise avec une violence qui doit y rendre la pêche impraticable.

BYRON. 1765.

Fumée sur une côte déserte d'Afrique.

Le 13, le *Dauphin* & la *Tamar* entrerent dans la baie *de la Table*, tous les huniers, tous les ris pris.

M. Byron mouille dans la baie de la Table.

Les vents étant grands frais & par grains violents, les Hollandois dirent à M. Byron, qu'aucun de leurs vaisseaux n'auroit osé entrer dans la baie avec un vent si désavantageux, & qu'ils l'avoient vu avec surprise entrer & manœuvrer avec plus de facilité & de promptitude qu'on ne le fait d'ordinaire par le vent le plus favorable.

Hardiesse de sa manœuvre.

» Dinant un jour chez le Gouver» neur de la Compagnie Hollan» doise, j'eus occasion, dit M. By» ron, de parler de la fumée que » j'avois vue sur une plage sablo-

BYRON. 1765.

» neuse, en un endroit de la côte » où tout annonçoit la stérilité de » la terre, & j'ajoutai que cela » m'avoit étonné, il me dit qu'il » n'y avoit pas long-temps qu'un » autre vaisseau, qui s'étoit appro- » ché de cette partie de la côte » avoit vu comme moi cette gran- » de fumée, quoique cette terre » qu'on supposoit être une Isle fut » inhabitée, il m'apprit à ce sujet » qu'il y avoit près de deux ans, » que deux vaisseaux Hollandois » de la Compagnie des Indes, » avoient fait voile de *Batavia* pour » le Cap, & que jamais on n'en » avoit eu de nouvelles; il soup- » çonnoit que l'un de ces deux » vaisseaux, ou même tous les » deux, avoient fait naufrage sur » cet endroit de la côte, & que » les fumées qu'on avoit apperçues » venoient de ces malheureux qui » s'y étoient perdus; & il ajouta » qu'on avoit déja envoyé plusieurs » fois des bateaux pour éclaircir » ces conjectures, mais que la mer » brisoit sur la côte avec tant de » furie, qu'ils avoient été forcés » de revenir sans oser y descendre.

Hollandois abandonnés sur une côte déserte.

« Je fut touché du récit d'une si « triste aventure, & je regrettai « de n'en avoir pas été informé « auparavant; car j'aurois fait tous « mes efforts pour trouver ces in- « fortunés, & les tirer d'un lieu « où ils doivent probablement pé- « rir de misere.

BYRON. 1765.

M. Byron partit le 7 Mars de Batavia, après un relâche de trois semaines; le 16 il eut la vue de *Sainte-Hélene*, quelques jours après faisant voile par un très-beau temps & un vent frais, à une distance considérable de la terre, le *Dauphin* reçut une sécousse aussi rude que s'il eut donné sur un banc: la violence de ce mouvement allarma tout l'équipage & chacun courut sur le pont; la mer étoit teinte de sang dans une très-grande étendue; ce qui dissipa leurs craintes. Il en conclut qu'ils avoient touché sur une baleine ou sur un grampus, & que vraisemblablement le vaisseau n'en avoit reçu aucun dommage; ce qui étoit vrai. Dans ce même temps, M. Byron perdit le second maître charpentier, jeune homme industrieux &

Le vaisseau touche sur une baleine.

BYRON. 1765.

actif; il avoit presque toujours été dans un état de langueur depuis le départ de *Batavia*.

La *Tamar* avoit jusqu'alors suivi le *Dauphin*, mais trois pieces de la ferrure de son gouvernail étant rompue, M. Byron fut obligé de dire au Capitaine Cumming, qui la commandoit alors, de faire voile pour *Antigoa*, & d'y réparer son gouvernail avec une nouvelle garniture de gonds & de rosettes qu'il avoit de rechange ; car celle de la *Tamar* étant en fer, on ne s'étoit pas attendu qu'elle durât autant que celle du *Dauphin*, qui étoit de cuivre ainsi que son doublage.

Le *Dauphin* continua sa route : le 7 Mai il eut connoissance des *Sorlingues* : neuf semaines après son départ du Cap de *Bonne-Espérance*, & un voyage de 22 mois & quelques jours, le 9 il rentra en Angleterre.

DERNIERS

DERNIERS VOYAGES DANS LES MERS DU SUD.

LIVRE SECOND.

Voyage fait autour du Monde en 1766, 1767, 1768 & 1769, sur le Swallow, *par le Capitaine Carteret.*

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

LE ſuccès du voyage du Commodore Byron, exciterent de plus en plus le zele du Roi d'Angleterre, pour les progrès de la navigation & de la géographie; le Parlement qui accordoit les ſubſides néceſſaires à ces expéditions, ſécondoit les vues du Monarque

INTRODUCTION.

avec une extrême générofité ; & ce qui eft bien remarquable ; on ne trouve prefque aucun intervalle entre les expéditions qu'a ordonnées la Grande-Bretagne, dans ces derniers temps.

Le Commodore fut de retour en Angleterre, au mois de Mai 1766 ; & au mois d'Août fuivant, le *Dauphin* fut expédié de nouveau, fous le commandement du Capitaine Wallis, avec le *Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, avec les mêmes inftructions générales pour faire des découvertes dans l'hémifphere Méridional. Le *Dauphin* fut équipé comme la premiere fois. Le *Swallow* étoit un *Sloup* monté de quatorze canons, & ayant pour équipage quatre-vingt dix matelots, avec un Lieutenant & vingt-deux Bas-Officiers. Les préparatifs de ces différentes expéditions fe faifoient d'une maniere très-fecrete : les Gouvernemens ne divulguent pas ces fortes de projets ; parce qu'en temps de guerre les Nations ennemies pourroient profiter de ces connoiffances, & attaquer les vaif-

INTRODUCTION.

ſeaux envoyés dans les parages lointains, pour y faire des découvertes. » Le *Swallow*, dit M. Carteret, étoit un vieux vaiſſeau de » trente ans de ſervice, & je ne » le croyois pas en état de faire » un long voyage; il étoit legérement doublé à la quille, laquelle » n'étoit pas même garnie de clous, » qui puſſent ſuppléer au défaut » d'un doublage plus capable de » le défendre des vers. On me fit » entendre que je devois accompagner le *Dauphin* dans ſon expédition; mais la différence de » grandeur & d'équipement de ces » deux bâtimens, me donna lieu » de penſer qu'ils n'avoient pas la » même deſtination. Le *Dauphin* » avoit un doublage de cuivre, & » étoit approviſionné de tout ce qui » eſt néceſſaire à une navigation » longue & dangereuſe; le *Swallow*, au contraire, étoit mal » pourvu des choſes les plus eſſentielles. Je me hazardai cependant à demander une forge, du » fer, un petit eſquif & pluſieurs » autres choſes que je ſavois par » expérience devoir être très-im-

INTRODUCTION.

» portantes, si l'on prétendoit que » j'entreprisse un second voyage autour du globe; on me répondit » que le vaisseau & son équipement étoient très-propres pour » l'usage qu'on en vouloit faire, » & l'on ne m'accorda rien de ce » que je desirois. Cette réponse me » confirma dans l'opinion où j'étois, que si le *Dauphin* s'embarquoit pour faire le tour du monde, on ne m'enverroit pas plus » loin que les Isles *Falkland*, où » je serois remplacé par le *Sason*, » excellente frégate qui étoit comme le Dauphin, doublée de cuivre, & amplement chargée de » provisions. Comme je manquois » de fil de carret, article absolument nécessaire dans tous les » voyages, je tâchai de m'en procurer à Plimouth, mais on me » dit qu'on en avoit mis à bord du » *Dauphin* une quantité suffisante » pour les deux vaisseaux.

Le *Dauphin* & le *Swallow*, marcherent ensemble jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la vue de la mer du Sud, à l'entrée Occidentale du détroit de *Magellan*, & de-là ils

revinrent en Angleterre par des routes différentes, quoique le Capitaine Carteret soit rentré dans les ports de la Grande-Bretagne, plus tard que M. Wallis, on sera cependant l'Histoire de son voyage avant celle de ce dernier (a), son Journal se trouve dans la collection d'Hawkesworth, dont on a parlé plus haut. INTRODUCTION.

Au sortir du détroit de *Magellan*, le *Dauphin* cingla plus au Sud, & le *Swallow* plus au Nord. La géographie doit au Capitaine Carteret, la découverte des Isles *Osnabrug*, *Glocester*, de la *Reine Charlotte*, de *Carteret*, de *Gowe*, de Sir *Charles Hardy*, de *Winchelser*, & du détroit entre la *Nouvelle-Bretagne* & la *Nouvelle-Islande* (b), enfin des Isles de l'Amirauté. Ce Navigateur intelligent & éclairé, a d'ailleurs achevé son expédition autour du monde, avec

(a) Il se trouve dans la collection d'Hawkesworth, avant celui du Capitaine Wallis, parce que sa route a moins de rapport à celle des Navigateurs.

(b) La découverte de ce détroit lui a fait un honneur infini.

INTRODUCTION.

une attention & des foins remarquables. Il a couru de très-grands dangers, & dès les commencemens de l'expédition, il a montré un dévouement héroïque. La troisieme année de son voyage dans le temps où il étoit le plus épuisé, il fut attaqué par un pirate; ce respectable marin a depuis été tué en Amérique, dans la guerre contre les Insurgens.

De tous les Navigateurs qui ont abordé sur des contrées nouvelles dans ces derniers temps, M. Carteret, est celui qui paroît avoir tué le plus de monde; mais on ne doit point le lui reprocher, son équipage étoit d'autant plus disposé à tirer sur les Naturels des différens pays, qu'il se trouvoit par-tout dans le besoin à la veille de périr faute de rafraichissemens, ou faute de ne pouvoir réparer le vaisseau (a).

(a) Dans l'introduction du voyage de Byron.

Ce voyage renferme 9 cartes ou planches.

1°. Une du côté Nord-Ouest de *Mazafuero*.

CARTERET. 1766.

§ I.

Traversée de Plimouth *à l'Isle de* Madere, *& de cette Isle à l'extrémité du détroit de* Magellan.

M. Carteret fit voile de *Plimouth*, avec le *Dauphin* & la Flute le *Prince-Fréderic*. Le 22 Août 1766; l'équipage ayant reçu la veille deux mois de paye : il n'est pas besoin de suivre sa route jusqu'au moment où il fut séparé des deux autres bâtimens, à l'extrémité du détroit de *Magellan*, du

2°. Carte & vue des Isles *Pit-Cairn*.
3°. Isles de la *Reine-Charlotte*.
4°. Côte Septentrionale de la plus grande des Isles de la *Reine-Charlotte*. Baie *Swallow* & hâvre Byron.
5°. *Nouvelle-Islande*. Vue de l'Isle Saint-Jean & de 6 autres Isles.
6°. Carte des découvertes du Capitaine Carteret, dans la *Nouvelle-Bretagne*.
7°. Trois vues des *Isles de l'Amirauté* & de quelques autres.
8°. Banc de sable dangereux de *Joseph-Freewil*, extrémité Méridionale de *Minduna*.
9°. Baie de *Bonthain*.

CARTERET. 1766.

côté de la mer du Sud; on la retrouvera dans la relation du Capitaine Wallis. Voici seulement quelques particularités qu'il est bon de conserver.

Pendant la relâche à *Madere*, M. Carteret ne connoissant pas encore le lieu de sa destination, écrivit au Capitaine Wallis, qu'il manquoit de fil de carret, & l'informa de la réponse qui lui avoit été faite lorsqu'il en avoit demandé au Commissaire Ordonnateur de *Plimouth* : M. Wallis lui en envoya cinq cens livres, mais cette quantité ne suffisant pas aux besoins du *Swallow*, M. Carteret fut forcé bien-tôt après de mettre en pieces quelques-uns de ses cables pour sauver ses agrets.

Le Lieutenant de M. Carteret l'avertit le 3 dès le grand matin, que neuf des meilleurs matelots s'étoient échappés du vaisseau pendant la nuit, & avoient gagné la côte à la nage, entiérement nuds, & n'emportant rien que leur argent, qu'ils avoient enveloppé dans un mouchoir attaché autour de leurs reins. Il ajouta que les

Neuf matelots s'en fuient à Madere.

déserteurs ne s'étoient pas quittés jusqu'à ce qu'ils fussent près de la houle qui brise avec violence sur le rivage, & qu'alors un d'eux effrayé du bruit des vagues en étoit revenu en nageant près du vaisseau où il avoit été pris à bord; mais que les autres avoient eu le courage de se hasarder au milieu des flots. Comme la perte de ces hommes auroit eu pour M. Carteret des suites funestes, il écrivit sur le champ au Consul, pour le prier de l'aider à les récouvrer ; il n'avoit pas encore fini sa lettre, lorsqu'il lui fit dire, qu'au grand étonnement des naturels du pays, on venoit de les trouver nuds sur le rivage, qu'on les avoit mis en prison, & qu'on n'attendoit que ses ordres pour les renvoyer. M. Carteret dépêcha un bateau, & dès qu'il apprit qu'ils étoient arrivés, il alla sur le pont. » Je fus charmé, dit-il, de voir le répentir sur leurs visages, & je fus intérieurement porté à ne pas leur infliger une punition, à laquelle ils sembloient disposés à se soumettre de bon cœur, pour ex-

CARTERET. 1766.

Dangers qu'ils coururent.

CARTERET. 1766.

» pier leur faute. Je leur demandai ce qui avoit pu les porter à » s'enfuir du vaisseau, & quitter » le service de leur patrie, au risque d'être dévorés par les goulus, ou déchirés en pieces par la » houle qui battoit sur la côte. Ils » répondirent que quoiqu'ils eussent couru tant de dangers en » nageant vers la greve, ils n'avoient jamais eu intention de déserter le vaisseau, qu'ils étoient » résolus de ne pas quitter tant qu'il » pourroit naviguer, mais que sachant bien qu'ils entreprenoient » un long voyage, dont personne n'étoit assuré de revenir, ils » avoient jugé qu'il seroit un peu » dur de n'avoir pas une occasion » de dépenser leur argent, & s'étoient déterminés à boire encore » une bouteille d'eau de vie & revenir ensuite à bord, où ils espéroient arriver avant qu'on s'apperçut de leur départ. Je voulois leur pardonner & je n'examinai pas trop sévérement leur » apologie, que le reste de l'équipage qui les entouroit paroissoit » beaucoup approuver. Je leur fis

Motifs de cette désertion

» observer qu'après avoir bu une » bouteille d'eau de vie, ils au- » roient été peu en état de traver- » ser la houle à la nage, & je leur » dis qu'espérant que désormais ils » n'exposeroient leurs vies que dans » des occasions plus importantes, » & que je n'aurois point à me » plaindre de leur conduite, je ne » leur infligeois d'autre châtiment » que la honte & le regret dont » je les voyois pénétrés. Je pensai » qu'ils avoient besoin de repos, » je les avertis de remettre leurs » habits & de se coucher. J'ajou- » tai que si pendant notre voyage » j'avois besoin de bons nageurs, » je connoissois avec plaisir à qui » je pourrois m'adresser. Ayant » ainsi dissipé la crainte de ces bra- » ves matelots, je fus très-satisfait » de remarquer le murmure de » contentement qui se fit entendre » alors au milieu de l'équipage. » Ma clémence fut bien payée par » la suite; au milieu des peines & » des dangers de notre voyage, » ces déserteurs nous rendirent » toutes sortes de services avec un » zele & une ardeur qui leur fait

CARTERET 1766.

Pardon qu'on leur accorde.

CARTERET. 1766.

» honneur, & qui servît d'exemple
» aux autres.

M. Carteret ne reçoit ses instructions que par delà Madere.

Le Capitaine Carteret ne reçut que le 12 après être parti de *Madere*, une copie de ses instructions du Capitaine Wallis, qui lui apprit alors l'objet du voyage, & qui nomma le port *Famine* dans le détroit de *Magellan*, pour rendez-vous en cas de séparation.

» J'étois convaincu, dit M. Carteret, que l'on m'envoyoit à une » expédition que le *Swallow* & » son équipement n'étoit pas en » état d'accomplir; mais je résolus » à tout événement de faire mon » devoir, le mieux qu'il me feroit » possible.

Combien le Swallow marchoit mal.

On entrant dans le détroit, on ordonna au *Swallow* de marcher en avant du *Dauphin* & de la Flûte, afin de les piloter au milieu des bas fonds; mais le bâtiment manœuvroit si mal qu'il étoit très-rarement possible de le virer sans le secours d'un bateau qui le touât; cependant après bien des travaux & bien des dangers, ils mirent à l'ancre dans le port *Famine*, le 26 Décembre. On démonta alors le

Mouillage au port Famine.

gouvernail pour y ajouter une piece de bois; M. Carteret espéroit qu'en le rendant plus large, le vaisseau s'en trouveroit mieux ; cette opération ne répondit pas à son attente. CARTERET, 1767.

» Le 17 Février, avant de quit» ter la baie d'Islande, j'exposai, » dit M. Carteret, au Capitaine » Wallis, dans une lettre, la situa» tion de mon vaisseau, & je le » priai d'examiner ce qu'il étoit » plus à propos de faire pour le » service de Sa Majesté; s'il vou» loit le renvoyer, ou s'il devoit » continuer le voyage. Il me ré» pondit que puisque les Lords de » l'Amirauté l'avoient destiné à une » expédition, dont je connoissois » bien l'objet, il ne croyoit pas » être le maître de changer sa des» tination.

M. Carteret expose à M. Wallis le mauvais état de Swallow.

Le *Dauphin* & le *Swallow*, continuerent donc à naviguer ensemble dans le détroit pendant quelque temps, & comme M. Carteret l'avoit déja passé une fois, on lui dit de se tenir en avant & de servir de guide, & on lui donna la liberté de mettre à l'ancre ou

CARTERET. 1767.

à la voile lorſqu'il le jugeroit convenable. S'appercevant que le *Swallow* étoit très-mauvais voilier, qu'il retardoit beaucoup le *Dauphin*, & que probablement il lui feroit manquer la ſaiſon de gagner la mer du Sud, ce qui avoit renverſé le projet du voyage; il propoſa au Capitaine Wallis de laiſſer le *Swallow* dans quelque anſe ou baie; de monter ſes bateaux pour l'accompagner & l'aider juſqu'à ce qu'il eut traverſé le détroit. Il lui remontra que par-là il acheveroit ſon paſſage, ſuivant toute apparence, beaucoup plutôt, que ſi le *Swallow* lui faiſoit perdre du temps. Afin de lui faire agréer ce plan, il lui fit remarquer qu'il pourroit completter ſes proviſions de bouche & de marine, & ſon équipage avec ce qui étoit dans ſon vaiſſeau, & le renvoyer en Angleterre avec ceux de ſes gens, que la maladie rendoit incapables de le ſuivre. Il ajouta qu'en s'en retournant dans la Grande-Bretagne, il examineroit la côte Orientale des Patagons, ou qu'il entreprendroit de

M. Carteret demande à retourner en Angleterre.

faire toutes les autres découvertes que le Commodore voudroit indiquer. » Enfin je lui dis, continue » M. Carteret, que s'il croyoit » avoir besoin, pour faire réussir le » voyage, des connoissances que » j'avois acquises dans les mers du » Sud, j'étois prêt d'aller avec lui » à bord du *Dauphin*, & d'aban» donner le commandement du » *Swallow*, à son premier Lieu» tenant, dont je remplirois la pla« ce, ou de faire le voyage moi » seul avec le *Dauphin*, s'il vou» loit ramener en Europe le *Swal» low*; « mais le Capitaine Wallis répondit de nouveau à ces remontrances généreuses & sages, que d'après les ordres qu'il avoit reçu, les deux vaisseaux devoient continuer leur route sans se séparer.

CARTERET. 1767.

Le *Swallow* étoit alors en si mauvais état qu'en portant toutes ses voiles, il ne pouvoit pas faire autant de chemin que le *Dauphin* avec ses huniers à un seul ris.

Ces détails rehaussent la gloire de M. Carteret, qui avec un si mauvais vaisseau est venu à bout d'achever le tour du monde, &

CARTERET. 1767.

qui n'a pas craint de s'arrêter dans des parages inconnus, pour découvrir de nouvelles terres.

Le Swallow féparé du Dauphin.

Le 10 Avril, le *Dauphin*, forçant de voiles pour fortir du détroit par un vent favorable, le *Swallow* fe perdit entiérement de vue, & n'eut plus d'efpoir de le revoir qu'en Angleterre, parce qu'on n'avoit point concerté de plan d'opération, ni nommé de rendez-vous ultérieur après la fortie du détroit. Cette féparation étoit d'autant plus fâcheufe pour le Capitaine Carteret, que le Swallow n'avoit à bord aucun des objets de commerce, qu'on porte ordinairement dans les parages de la mer du Sud, & qui font néceffaires pour obtenir des rafraichiffemens des Naturels. Il n'en réfolut pas moins de continuer le voyage, & fes gens lui montrerent un courage bien propre à le raffurer, & à le dédommager de la perte qu'il venoit de faire.

Son vaiffeau mal approvifionné.

Danger que court le Swallow à l'extrémité du détroit.

Le jour de féparation, il étoit en travers du Cap *Pillar*, bientôt le vent, la brume & la pluie le mirent en danger, cependant

il avoit envoyé un bateau à la recherche de la baie Tuefday, (mardi), que Narborough place à 4 lieues du détroit; on ne trouva ni celle-là ni aucune autre où le vaiffeau put être à l'abri.

CARTERET. 1767.

Le 12, M. Carteret renvoya encore le maître du navire pour chercher un mouillage fur la côte du Sud. Le danger continuoit; fur le foir le maître revint à bord, il avoit trouvé une petite baie dans laquelle on jetta l'ancre une heure après.

Il mouille aux environs du Cap Pillar.

Cette baie eft fituée à environ trois lieues Eft quart Sud-Eft du Cap *Pillar.* C'eft la premiere plage qui ait quelqu'apparence de baie en dedans de ce Cap, qui gît au Sud quart Sud-Eft, à environ quatre lieues de l'Ifle que Sir Jean Narborough a appellé *Wert-Minfter-Hall*, à caufe de la reffemblance qu'elle a de loin avec ce bâtiment. La pointe Occidentale de cette baie, qui eft coupée perpendiculairement comme la muraille d'une maifon, eft facile à reconnoître.

Defcription de la baie.

Il y a trois Ifles à deux enca-

CARTERET. 1767.

blures en dedans de son entrée, & en dedans de ces Isles on trouve un très-bon havre, avec un mouillage par 25 & 30 brasses de fond de vase molle ; la terre est par-tout élevée autour de la baie & du havre. Un courant d'une direction réguliere & continuelle vers la côte, fit présumer à M. Carteret qu'il y avoit quelqu'autre communication avec la mer au Sud du Cap *Désiré*. Le maître du *Swallow*, qui s'étoit avancé à quatre milles dans un bateau, prétendoit qu'il n'étoit pas éloigné de quatre milles de l'Océan Occidental.

Description de la terre.

Le débarquement est bon partout ; on peut y faire facilement du bois & de l'eau, & il y a des moules & des oies sauvages en abondance.

Commodité de cette baie.

De la côte Septentrionale, de l'extrémité Ouest du détroit de *Magellan*, qui est située à-peu-près au 52d. & demi de latitude Sud, jusqu'au 48d., la terre, c'est-à-dire, la côte Ouest du pays des Patagons, est entiérement composée d'Isles coupées par la mer,

parmi lesquelles se trouvent celles que Sharp appelle, Isles du *Duc d'Yorck*. M. Carteret les a placés à une distance considérable de la côte, mais s'il y avoit plusieurs Isles dans cette situation, il est impossible que le *Dauphin*, la *Tamar* ou le *Swallow* ne les eussent pas vues, puisque ces bâtimens ont navigué à-peu-près sur le méridien où on les suppose. Jusqu'à son arrivée dans cette latitude, M. Carteret eut un assez bon temps, & il ne rencontra que peu ou point de courans; mais lorsqu'il fut parvenu au Nord du 48d., il trouva un courant fort qui avoit sa direction vers le Septentrion, de sorte qu'il entroit probablement alors dans la grande baie qui a, dit-on, quatre-vingt-dix lieues de profondeur. Il y eut une grande houle du Nord-Ouest, & des vents qui souffloient en général du même rhumb; cependant il dérivoit chaque jour de douze ou quinze milles au Nord de son estime.

CARTERET. 1767.

Il recherche inutilement les Isles du Duc d'Yorck.

Observations utiles aux marins.

Le 15, sur les quatre heures du matin, après avoir surmonté

CARTERET. 1767.

beaucoup de difficultés & de périls, il gagna le travers du Cap *Pillar*, avec une brise légere du Sud-Est, & une grosse houle, entre cinq & six heures, il découvrit le Cap de *Scada*, & dans le même instant le vent sauta tout-à-coup au Sud, & Sud quart Sud-Ouest, & souffla si fort, que le vaisseau avoit peine à porter ses huniers risés. Ce changement subit du vent, & sa violence excessive rendirent la mer si prodigieusement grosse, que l'eau inondoit le tillac, & il couroit le plus grand risque de couler à fond. On vuida toutes les pieces à l'eau, & il allégea d'ailleurs le bâtiment entre les ponts. M. Carteret n'osa diminuer ses voiles, il avoit besoin de toutes celles qu'il pouvoit porter, pour doubler les Isles remplies de rochers, auxquelles Sir Jean Narborough a donné le nom d'Isles de *Direction*. Après qu'il fut dehors de ces Isles, & qu'il eut débouqué le détroit, les flots de la mer venoient plus réguliérement du Sud-Ouest; profitant bien-tôt après d'un vent

Dangers que court le vaisseau.

Isles de Direction.

Sortie du détroit.

soufflant du Sud-Sud-Ouest au Sud-Sud-Est à midi, il avoit gagné un assez grand espace au large, à environ neuf lieues du Cap *Victoire*, qui est sur la côte Septentrionale. Il dépassa ainsi l'entrée Occidentale du détroit de *Magellan*, qu'il regarde comme très-dangereuse. » Nous ne fûmes dé» livrés, dit M. Carteret, qu'au » moment où nous allions périr; » car immédiatement après le vent » sauta derechef au Sud-Ouest, » & s'il avoit continué de souffler » dans ce rhumb, notre perte étoit » inévitable.

§. II.

Traversée de la sortie du détroit de Magellan *à l'Isle de* Mazafuero.

M. Carteret prit son point de départ du Cap *Pillar*, dès qu'il eut débouqué le détroit, il gouverna au Nord, le long de la côte de *Chili*, dans le dessein de relâcher à *Mazafuero* ou à *Juan-Fernandès*, pour faire provision d'eau.

CARTERET. 1767.

Il étoit à environ cent lieues de l'embouchure du détroit au 48d. 39′ de latitude Sud, lorsque les vents devinrent contraires, les tempêtes fréquentes & la mer si grosse, que son bâtiment étoit souvent au-dessous de l'eau. Sa navigation fut ainsi tourmentée par des alternatives continuelles de coups de vents, de mauvais temps & de quelques instans de calme jusqu'au 8 Mai, qu'il jouit enfin du premier beau jour depuis sa sortie du détroit.

Tempête & grosse mer.

Le 9, M. Carteret découvrit l'Isle de *Mazafuero*, & le 10 celle de *Juan-Fernandès*. L'après-midi, il rangea de près la partie Orientale de cette derniere Isle, & après avoir fait le tour, à son extrémité Nord, il découvrit la baie de *Cumberland*.

Juan-Fernandès fortifié par les Espagnols.

Il ne savoit pas que les Espagnols eussent fortifié cette Isle, il fut très-surpris de voir un nombre considérable d'hommes aux environs du rivage, une maison & quatre pieces de canon au bord de l'eau, & dans l'intérieur du pays à trois cens verges de la

côte, un fort construit sur le penchant d'une montagne, & portant pavillon Espagnol.

CARTERET. 1767.

Les coups de vent qui soufflaient directement du côté de cette baie, l'empêcherent d'approcher de la baie de *Cumberland*, autant qu'il auroit voulu; comme il traversoit la baie à l'Ouest, un des bateaux partit de la côte & rama vers lui, mais il s'en alla dès qu'il apperçut que les coups de vent & les raffales retenoient le Capitaine Carteret à une distance considérable de terre. Il découvrit alors l'extrémité Ouest, de la baie sur la partie Orientale, de laquelle il y a au bord de la mer une maison qu'il prit pour un corps de garde, & deux pieces de canon montées sur leurs affuts, sans aucunes fortifications dans le voisinage. Comme il vit qu'il ne pouvoit faire en cet endroit les provisions d'eau, de bois & d'autres rafraichissemens dont son équipage avoit besoin, après les fatigues de son passage, le Capitaine Carteret se pressa de gagner *Mazafuero*. Il arriva le 12 Mai à la hau-

Aspect de l'Isle.

CARTERET. 1767.

teur de la partie Sud, la plus Orientale de cette Isle; mais le vent étant fort, & la mer grosse il n'osa pas en approcher de ce côté; il marcha vers celui d'Ouest, où il jetta l'ancre sur une plage excellente, propre à contenir une flotte entiere, qui dans l'été peut y mouiller très-avantageusement. Il envoya les bateaux pour chercher de l'eau, mais il leur fut impossible de débarquer; le rivage étant rempli de rochers, & la houle si forte que les nageurs ne pouvoient pas traverser les brisans. Cette impossibilité étoit d'autant plus sensible pour ses gens, qu'ils voyoient du vaisseau un beau courant d'eau douce, une grande quantité de bois, & beaucoup de chevres sur les collines.

Mouillage devant Mazafuero.

Difficulté du débarquement.

Le 13, les bateaux retournerent pour tenter le débarquement, mais ils revinrent sans avoir pu approcher de la côte à cause du vent. Le 15, le temps étant devenu plus calme, M. Carteret mouilla sur le côté Oriental de l'Isle, dans le même endroit où M. Byron avoit mouillé deux ans auparavant.

auparavant. Il feroit trop long de raconter les accidens de toute efpece qui affaillirent le *Swallow*, & fes gens, pendant qu'il demeura dans ces parages. M. Carteret avoit fait débarquer les futailles fur la côte & dreffer des tentes, tant pour hâter la provifion d'eau, que pour couper du bois. Les tentes furent inondées par des torrens, & les gens n'échapperent qu'avec des fatigues & des travaux inouis : partout les élémens fembloient conjurés contre lui ; les tempêtes fe fuccédoient avec la plus grande violence, & le vaiffeau jufqu'au 24 ne fut pas un inftant fans être expofé à des dangers fans ceffe renaiffans. Nous laifferons, M. Carteret faire lui-même le récit de deux événemens particuliers, qui ferviront à donner une idée de fa fituation.

CARTERET. 1767.

Accidens furvenus pendant la relâche.

Le 17, les torrens venoient de ruiner l'aiguade qu'il avoit établi, M. Gower fon Lieutenant, obfervant que la pluie avoit formé plufieurs courans d'eau, fur la partie de l'Ifle la plus voifine du vaiffeau, offrit d'y aller avec le ba-

CARTERET. 1767.

teau, & d'y remplir autant de futailles qu'il en pourroit ramener: » j'acceptai cette proposition avec » joie, dit M. Carteret; il s'étoit » à peine écoulé une heure, que » le temps devint nébuleux, un » brouillard épais & noir couvrit » l'Isle, de maniere qu'il cachoit » le sommet des collines, bientôt après nous eûmes un tonnerre & des éclairs effrayans: » comme cet orage annonçoit un » grand danger, je portai vers » l'Isle dans l'espérance de rencontrer le bateau. La nuit survint, & l'épaisseur du brouillard » la rendit extrêmement sombre; » le vent augmenta & la pluie » commença à tomber avec beaucoup de violence; je fis allumer » des feux & tirer des coups de canons, afin de donner des signaux » au bateau. Voyant qu'il ne revenoit point, je tombai dans l'inquiétude la plus accablante, je » n'avois que trop lieu de craindre » qu'il n'eût fait naufrage. Il n'est » pas possible d'exprimer la satisfaction que je ressentis, lorsqu'il » arriva sur les sept heures sain-

Dangers que court l'équipage d'un bateau.

» & sauf. Je m'appercevois depuis long-temps qu'une tempête s'apprêtoit à fondre sur nous, nous remontâmes le bateau à bord, avec toute la pomptitude possible. Cette tempête ne tarda pas à éclater, & elle auroit submergé tous ceux qui montoient le bateau s'il s'étoit trouvé en mer. CARTERET. 1767.

» Je demandai à M. Gower, comment il avoit tardé si long-temps à revenir au vaisseau, il me répondit, qu'après être arrivé près de l'endroit où il vouloit remplir les futailles, trois de ses hommes les avoient traînées à la nage à terre, mais que dans peu de momens la houle étoit montée si haut, & avoit brisé avec tant de furie sur la côte, qu'il leur avoit été impossible de revenir au bateau, que ne voulant pas les abandonner, parce qu'ils étoient entiérement nuds, il les avoit attendus, mais qu'intimidé par l'apparence de la tempête, & l'extrême obscurité de la nuit, il avoit été enfin obligé de revenir sans eux.

» La situation de ces pauvres

CARTERET. 1767.

» malheureux, continue M. Carteret, me fournissoit un nouveau » sujet d'inquiétude & de chagrin; » ils étoient nuds sur une Isle déserte, fort éloignés du lieu de l'aiguade, où leurs compagnons » auroient pu les accueillir, sans » alimens, sans abri au milieu de » la nuit, accablés par une pluie » violente & continuelle, accompagnée de tonnerre & d'éclairs » plus terribles que ceux qu'on » éprouve en Europe. « Cependant le 19 sur le soir, ils revinrent à bord, & firent à M. Carteret le récit de leurs aventures. Tant qu'il fut jour ils s'étoient flattés, ainsi que ceux qu'ils avoient laissés dans le bateau, de pouvoir se rejoindre, mais lorsque l'épaisseur de la nuit ne fut dissipée que par la lueur des éclairs, & que la tempête devint à chaque instant plus furieuse, ils penserent que leur réunion étoit impossible. Il étoit également au-dessus de leur forces, au milieu de la tempête & des tenebres, de gagner la tente de leurs compagnons; ils furent donc réduits à passer la nuit dans

Situation déplorable où se trouvent quelques matelots.

l'endroit, où ils étoient sans rien avoir pour les défendre de la pluie & du froid. Il trouverent une ressource pour se rechauffer & se mettre tour-à-tour à l'abri de la pluie, ce fut de se coucher l'un sur l'autre, & chacun à son tour occupoit le milieu. Dès l'aube du jour ils se mirent en marche du côté de la tente; en cotoyant le rivage : ils étoient souvent arrêtés par de hautes pointes de rochers, & forcés de s'écarter dans la mer à une distance considérable pour en faire le tour à la nage, sans quoi ils auroient été mis en pieces contre les rochers par la houle, encore étoient-ils exposés à être dévorés par les goulus.

CARTERET. 1767.

Enfin ils arriverent à la tente, d'où ils revinrent à bord après s'être un peu remis de tant de fatigues.

Les différens bateaux qu'on envoya sur la côte coururent beaucoup d'autres dangers; en voici un exemple choisi entre plusieurs. Le 23, une tempête fit chasser le Swallow sur ses ancres, tandis que les deux chaloupes montées par

Dangers de la côte.

CARTERET. 1767. un équipage nombreux étoient à terre. M. Carteret ne voulut pas d'abord appareiller de peur de les laisser, mais aussi l'ancre avoit entiérement perdu fond, & le vaisseau étoit dans une eau profonde; il fut obligé de virer le cable sur le cabestan, & il tira l'ancre avec beaucoup de peine. Les coups de vent qui venoient de terre étoient si violens, que n'osant pas hisser de voiles, il se laissa aller à mâts & à cordes; l'eau s'élevoit en tourbillons dans l'air, plus haut que la grande hune. Comme le vaisseau étoit chassé fort vite de la côte, & que la nuit approchoit, il commença à être en peine des bateaux, qui avoient à bord vingt-huit des meilleurs matelots, outre un Lieutenant; mais sur la brune il apperçut l'un d'eux qui s'avançoit avec vîtesse vers le vaisseau; c'étoit la chaloupe, qui en dépit des efforts des matelots qu'elle portoit, avoit été forcée sur ses grapins & chassée du rivage. On s'empressa de la reprendre à bord, mais malgré la diligence & les soins des gens du

vaisseau, on la trouva fort endommagée, lorsqu'on la remonta dans le bâtiment. Elle portoit dix hommes qui dirent que lorsqu'elle fut chassée de la côte, elle étoit chargée de quelques bois à brûler; mais qu'ils furent obligés pour l'alléger, de les jetter à la mer, ainsi que plusieurs autres choses. On n'appercevoit point le canot; & M. Cartcret avoit lieu de craindre, qu'il n'eût été également chassé de la côte, avec les tentes, les dix-huit hommes & le Lieutenant qu'il regarda comme perdus. Il savoit que si la nuit qui commençoit les surprenoit au milieu de cette tempête, ils périroient infailliblement : il étoit cependant possible que les hommes fussent à terre, & qu'ils conservassent leur vie, tandis que le canot feroit naufrage; c'est pour cela qu'il résolut de regagner la côte, le plutôt possible. A minuit, le temps fut calme; on pouvoit porter les basses voiles & les huniers, & le 24 à quatre heures du matin, le *Swallow* força de voiles, à dix heures il étoit très-près de la cô-

CARTERET. 1767.

Dix-neuf Anglois en danger de périr.

CARTERET 1767.

te ; M. Carteret fut très-mortifié de ne point appercevoir le canot, cependant il continua à porter du côté du rivage, jusqu'à midi, lorsqu'il le découvrit heureusement amarré à un grappin tout près de terre. Et il vit bien-tôt les 19 Anglois qui s'embarquoient, & sur les trois heures, ils arriverent sains & saufs; ils étoient si épuisés de fatigue qu'ils purent à peine gagner le côté du vaisseau. Le Lieutenant dit, qu'il avoit entrepris de s'en revenir le soir auparavant, mais que dès qu'il fut en mer, une raffale subite avoit tellement rempli d'eau le bateau, qu'il fut sur le point d'être submergé, que les matelots l'avoient heureusement vuidé en pompant, avec toute la diligence & l'activité imaginables; qu'il retourna alors à terre, quoique difficilement; & qu'après avoir laissé un nombre suffisant d'hommes à bord, pour avoir soin du bateau & le débarrasser de l'eau qui y entroit, il avoit débarqué sur la côte. Il ajouta qu'ayant passé la nuit dans un état d'inquiétude & de perplexité qu'il n'est pas pos-

sible d'exprimer, lui & ses camarades avoient cherché des yeux le vaisseau dès la pointe du jour, & que ne le voyant pas, ils conclurent qu'il avoit péri dans la tempête, qui surpassoit toutes celles qu'ils avoient éprouvées jusqu'alors. Ils ne tomberent pourtant pas dans l'indolence & l'affaissement du désespoir, ils se mirent à nettoyer ce terrein près du rivage, des ronces & des épines qui le couvroient, ils couperent plusieurs arbres dont ils firent des rouleaux pour les aider à tirer la chaloupe à terre, & la mettre en sûreté; comme ils n'espéroient pas de revoir jamais le vaisseau, ils prétendoient attendre jusqu'à l'été & tacher alors d'aborder à l'Isle de *Juan-Fernandès*.

CARTERET. 1767.

M. Carteret termine ainsi le tableau des maux qu'il a souffert aux environs de *Mazafuero*.

Maux que souffre M. Carteret.

» Depuis le 16, jour où la tempête nous fit chasser sur nos ancres au lieu du mouillage, nous avions essuyé une suite continuelle de périls, de fatigues & de malheurs. Le vaisseau avoit

CARTERET. 1767.

» beaucoup souffert & marchoit » très-mal ; le temps sombre & ora- » geux étoit accompagné de ton- » nerre, d'éclairs & de pluie, & » les bateaux que j'étois obligé, » même lorsque nous étions sous » voile, de tenir toujours occupés, » pour nous procurer de l'eau, » étoient dans un continuel danger » de faire naufrage, ils étoient as- » saillis de tous côtés par des vents » forts qui ne cessoient de souffler, » & par des rassales subites qui fon- » doient sur nous avec une telle » violence, qu'il est difficile de con- » cevoir ces accidens, ils étoient » d'autant plus cruels que je m'y » attendois moins ; j'avois éprou- » vé deux ans auparavant avec le » Commodore Byron, un temps » très-différent dans ces mêmes pa- » rages (a).

(a) La description de *Mazafuero*, se trouve dans la description générale des Isles de la mer du Sud.



CARTERET. 1767.

§. III.

Passage de Mazafuero *aux Isles de la* Reine-Charlotte. *Erreurs sur la terre de Davis corrigées. Découverte de quelques Isles qu'on suppose être celles de* Quiros.

APrès avoir quitté les parages de *Mazafuero*, M. Carteret fit route au Nord pour trouver les vents alisés Sud-Est. Parce que son vaisseau étant mauvais voilier, avoit besoin d'un vent fort pour marcher. Il courut au Nord plus loin qu'il ne l'avoit d'abord projetté, & trouvant qu'il n'étoit pas éloigné de la latitude qu'on assigne aux deux Isles appellées *Saint-Ambroise* & *Saint-Félix*, ou *Saint-Paul*, il crut rendre un service aux Navigateurs, en examinant si les vaisseaux pouvoient y rafraîchir; d'autant plus que les Espagnols ayant fortifié *Juan-Fernandès*, ces Isles pourroient être utiles à la Grande-Bretagne, si par la suite elle entroit en guerre avec

CARTERET. 1767.

l'Espagne. Cependant il les manqua, & il présume que c'est pour s'être trop avancé au Nord sur la foi des élémens de la navigation de Robertson qu'il croit fautifs.

Il cherche inutilement les Isles St. Ambroise & St. Félix.

Il se tint entre le 25d. 50', & le 25d. 30' de latitude, jusqu'à ce qu'il eut gagné cinq degrés à l'Ouest de son point de départ, cherchant les Isles qu'il avoit dessein d'examiner ; ne voyant point de terre alors, il cingla plus au Sud, & atteignit le 27d. 20' de latitude Sud ; il y resta jusqu'à ce qu'il fut arrivé entre le 17 & le 18d. à l'Ouest de son point de départ. Il eut dans ce parage de petites fraîcheurs, un fort courant au Nord, & d'autres raisons de conjecturer qu'il étoit près de cette terre de Davis qu'il recherchoit avec grand soin ; mais un bon vent s'élevant derechef, il gouverna Ouest quart Sud-Ouest, & arriva au 28d. demi de latitude Sud ; il en conclut que si cette terre ou quelque chose de semblable existoit, il l'auroit infailliblement rencontrée ; ou qu'au moins il l'auroit vue. Il se tint ensuite au 28d. de latitude Sud, 40d. à

Remarques sur la terre de Davis.

l'Ouest de son point de départ, & suivant son estime à 12d. Ouest de Londres. Le temps & le vent ne lui permirent pas de gagner une latitude Méridionale plus avancée ; mais il alla au Sud de la situation assignée à ce continent supposé, qu'on appelle dans toutes les cartes, terre de *Davis*.

CARTERET. 1767.

» En réfléchissant, dit M. Carteret, sur la description donnée » par Wafer, Chirurgien, à bord » du vaisseau, commandé par le » Capitaine Davis, je pense qu'il » est probable que ces deux Isles, » sont la terre que rencontra Davis dans sa route, au Sud des » Isles de *Galapagos*, & que la » terre placée dans toutes les cartes marines sous le nom de *Terre de Davis* n'existe point. Je n'ai » point changé de sentiment en » lisant ce qui est dit dans le voyage de Roggewin, fait en 1722, » d'une terre qu'on appelle *Isle de* » *Paques*, ce qui confirme la découverte de Davis, suivant quelques personnes qui imaginent que » c'est là même terre que ce Navigateur a appellée de son nom.

CARTERET. 1767.

M. Carteret essaye de prouver par la narration de Walter, combien on doit ajouter peu de foi au Journal tenu à bord du vaisseau de Davis; ses remarques sont très-justes, mais il n'en est pas moins vrai que l'Isle de *Paques* existe, & que c'est probablement la terre de Davis, M. Cook, dans son second voyage l'a retrouvée & reconnu, & déterminé ses parties, de maniere à lever tous les doutes: on en parlera dans la description des Isles de la mer du Sud; M. Carteret a passé à environ un degré & demi au Sud de cette terre.

Oiseaux goëmons.

Le 17 Juin par 28d. de latitude Sud, & 112d. de longitude Ouest, M. Carteret apperçut plusieurs oiseaux qui voloient en troupe & des goëmons, il en conjectura qu'il approchoit ou qu'il avoit passé près de quelque terre; (a) mais comme il avoit de longues lames qui venoient du Sud, il en conclut que toutes les terres qui sont

(a) Il n'étoit pas loin de l'*Isle de Paques*.

dans cette plage, ne peuvent être que de petites Isles couvertes de rochers. CARTERET. 1767.

C'étoit alors dans ces parages le milieu de l'hiver. Le *Swallow* avoit des vents forts, & une grosse mer qui l'obligeoient fréquemment de naviguer sous ses basses voiles: les vents étoient variables, & quoiqu'il fut près du tropique, le temps étoit sombre, bruneux & froid, accompagné souvent de tonnerre, d'éclairs, de pluie & de neige mêlées ensemble. Le soleil étoit dix heures au-dessus de l'horison, mais l'équipage passoit souvent plusieurs jours sans le voir; le brouillard étoit si épais, que lorsque cet astre étoit au-dessous de l'horison, les ténebres étoient effrayantes. L'obscurité du temps étoit tout-à-la-fois une circonstance désagréable & dangereuse, M. Carteret restoit quelquefois un temps assez long sans pouvoir faire une observation; cependant il étoit obligé de porter jour & nuit toutes ses voiles. Son vaisseau étoit si mauvais voilier & son voyage si long, que cette précaution devint nécessaire

Mauvais temps qu'essuie le Swallow.

Situation déplorable de ce vaisseau.

CARTERET. 1767.

pour ne pas mourir de faim, malheur qui auroit été autrement inévitable eu égard à la situation où il se trouvoit.

Découverte de l'Isle Pitcairn.

Le 2 Juillet il découvrit une terre, en s'en approchant le lendemain, elle lui parut être un grand rocher qui s'élevoit hors de la mer, elle n'avoit pas plus de cinq milles de circonférence, & sembloit inhabitée ; elle étoit cependant couverte d'arbres, & il apperçut un courant d'eau douce sur l'un des côtés. Il avoit envie d'y débarquer, mais la houle qui à cette saison brise sur la côte avec beaucoup de violence, rendit ce projet impraticable.

Aspect de cette terre.

Il fonda sur le côté Occidental de cette terre, à un peu moins d'un mille de la côte, il trouva 25 brasses fond de corail & de sable, & il est probable que dans un beau temps d'été l'abordage y seroit très-aisé. Il vit un grand nombre d'oiseaux de mer voltiger autour de lui, à un mille du rivage, & il lui parut qu'il y avoit du poisson dans cette partie de la mer.

Bonté de la côte.

Cette terre est située au 20d. 2'

de latitude Sud, & au 133d. 21' de longitude Ouest, à environ mille lieues à l'Ouest du continent de l'Amérique. Elle est si élevée qu'il l'a reconnut à plus de quinze lieues de distance. Quoique M. Carteret lui ait donné le nom d'Isle de *Pitcairn*, il paroît que cette terre n'étoit pas une nouvelle découverte, & que Quiros l'avoit déja apperçu en 1606.

CARTERET. 1767.

Elevation de l'Isle Pitcairn.

L'équipage avoit joui jusques-là d'une bonne santé, mais il commenca à être attaqué du scorbut. Pendant le séjour du *Swallow*, dans le détroit de *Magellan*, M. Carteret fit faire un petit abri couvert d'une toile peinte, qui servoit de tapis de pied dans sa chambre, il se procura par ce moyen sans beaucoup de peine & de travail, une assez grande quantité d'eau de pluie, pour que les matelots eussent toujours à discrétion de cette boisson importante. Cette espece de banne mettoit aussi à l'abri de l'inclémence du temps. Il pense que ces précautions le préserverent long-temps du scorbut, quoique peut-être ce bonheur

L'équipage attaqué du scorbut.

CARTERET. 1767.

soit dû en partie à l'esprit du vitriol, qu'on mêloit dans l'eau de pluie ainsi conservée; le Chirurgien en mettoit toujours une petite dose dans chaque tonneau lorsqu'on les remplissoit.

Isle d'Osnabrugh.

Le 11, M. Carteret vit une petite Isle basse & plate, qui sembloit presque de niveau avec le bord de la mer, & qui étoit couverte d'arbres verds. Elle est située au 22d. de latitude Sud, & au 141d. 34' de longitude Ouest, il lui donna le nom d'Isle de l'*Evêque-d'Osnabrugh*. Il faut compter cette Isle pour la premiere découverte du Capitaine Carteret.

Comme elle étoit directement au-dessus du vent il ne put l'atteindre : en général il est à regretter que l'état du *Swallow*, n'ait pas permis à M. Carteret de s'arrêter sur les terres qu'il rencontra, ou de demeurer long-temps sur des parages qui promettoient des découvertes : il se trouvoit alors à la hauteur & à l'extrémité méridionale des Isles de la *Société*, & s'il avoit pu cingler davantage au Nord, il auroit tombé le

premier au milieu de ce groupe d'Isles.

CARTERET. 1767.

Il rencontra le 12, deux autres Isles plus petites qui étoient aussi couvertes d'arbres verds, mais qui lui parurent inhabitees. Il étoit tout près de la plus méridionale; c'étoit une bande de terre en forme de demie lune, basse, plate & sabloneuse. De l'extrémité Sud de cette Isle, jusqu'à la distance d'environ un demi mille, il y a un recif sur lequel la mer brise avec beaucoup de fureur. Il ne trouva point de mouillage, mais le bateau débarqua. Cette Isle est un des aspects agréables, sans avoir ni végétaux, ni eau, ni commestible, il y avoit cependant plusieurs oiseaux si peu sauvages qu'ils se laissoient prendre à la main: l'autre Isle est éloignée de cinq ou six lieues, & ressemble à la premiere. M. Carteret leur donna le nom d'*Isles de Glocester*.

Isles du Duc de Glocester.

Aspect de ces terres.

Multitude d'oiseaux.

» Nous avançâmes, dit M. Carteret, au Sud de ces Isles, & les grandes lames que nous y eûmes, nous convainquirent qu'il

Remarques sur ces parages.

CARTERET. 1767.

» n'y avoit point de terre près de » nous dans cette direction. Le » vent étant à l'Est, je mis le Cap » au Sud une seconde fois, & le » soir du lendemain 13, comme » nous gouvernions à l'Ouest-Sud-» Ouest, nous observâmes que nous » perdions les longues lames ve-» nant du côté du Sud; mais nous » les retrouvâmes à sept heures » du jour suivant. Lorsque nous les » perdîmes, nous étions au 21d. 7' » de latitude Sud, & au 147d. 4' de » longitude Ouest, & quand nous » les retrouvâmes nous étions au » 21d. 43' de latitude Sud, & au » 149d. 48' de longitude Ouest; » de sorte que j'imagine qu'il y » avoit alors quelque terre au Sud, » qui n'étoit pas fort éloignée ».

M. Carteret ne se trompe pas, il y a effectivement au Sud, une Isle appellée *Ohéteora*, qui a été découverte ensuite par le Capitaine Cook, dans son premier voyage.

Le 22, il se trouva à 18d. de latitude Sud, & 161d. de longitude Ouest, c'est-à-dire, à environ 1800 lieues à l'Ouest du con-

tinent de l'Amérique, & dans toute cette route, il n'avoit rien vu qui indiquât une grande terre, & les routes des Navigateurs postérieurs qui ont croisé à différentes reprises sur cet espace, n'y en ont point trouvé.

CARTERET. 1767.

L'équipage du *Swallow*, commencoit à être très-malade du scorbut, qui avoit fait de grands progrès. M. Carteret voyant que tous ses efforts pour gagner une latitude méridionale plus avancée étoient inefficaces, & que les mauvais temps, le changement de vents, & par-dessus tout les défauts du vaisseau rendoient sa marche lente; il crut qu'il étoit absolument nécessaire de prendre la route, dans laquelle le bâtiment & l'équipage seroient plus en sûreté. Au lieu donc d'entreprendre de s'en revenir par le Sud-Est, projet qu'il auroit été presque impossible d'exécuter, eu égard à sa situation & à la saison de l'année, il porta au Nord afin de gagner les vents alisés. Il se tint toujours dans les parages, qui sur la foi des cartes devoient le conduire à

Changement de route.

Il cingle plus au Nord pour gagner les vents alisés.

CARTERET. 1767.

quelqu'Isle, où il pourroit se procurer les rafraîchissemens dont il avoit si grand besoin. Il avoit dessein, si le vaisseau pouvoit être réparé de poursuivre son voyage au Sud, au retour de la saison convenable pour faire de nouvelles découvertes dans cette partie du globe. Il projettoit enfin, s'il découvroit un continent & qu'il put y trouver une quantité suffisante de provisions, de se maintenir le long de la côte au Sud, jusqu'à ce que le soleil eut passé l'équateur, de gagner alors une latitude Sud, fort avancée, & de cingler à l'Ouest vers le Cap de *Bonne-Espérance*, ou de s'en revenir à l'Est, & enfin après avoir touché aux Isles *Falklands*, s'il étoit nécessaire de partir promptement de là pour aborder en Europe.

Projet de M. Carteret.

Rencontre des vents alisés.

M. Carteret trouva enfin le véritable vent alisé, quand il fut arrivé au 16d. de latitude méridionale. Il marcha Nord-Ouest & Nord, jusqu'au 3 Août, sans rencontrer de terres, quoiqu'il fût alors à 10d. 18' de latitude Sud,

& 177d. demi de longitude Eſt. A environ deux milles cent lieues de diſtance Oueſt du continent de l'Amérique, & à 5d. à l'Oueſt de la ſituation qui eſt aſſignée dans les cartes aux Iſles de *Salomon*, qu'il avoit eſpéré rencontrer. M. Carteret obſerve à cet égard, que M. Byron dans ſon dernier voyage, eſt allé au delà des limites ſeptentrionales de la partie de l'Océan, dans laquelle on prétend que ces Iſles ſont ſituées, que lui-même a pouſſé plus loin du côté du midi, ſans les rencontrer, il en conclut que ſi ces Iſles exiſtent, leur ſituation eſt mal déterminée dans toutes les cartes. Il obſerve encore que dès qu'il ſe trouva au delà du 14d. de latitude Sud, & de 163d. 46′ de longitude Oueſt, il eut le courant au Nord, quoique depuis le détroit de Magellan juſques-là, les courans euſſent eu une direction oppoſée. Il conjecture de cette obſervation, que le paſſage entre la *Nouvelle-Zélande* & la *Nouvelle-Hollande*, commence en cet endroit.

CARTERET, 1767.

Remarque ſur les Iſles Salomon.

Il y a effectivement à cet en-

CARTERET. 1767.

droit, un paſſage qui mene à la *Nouvelle-Zélande*, mais c'eſt entre le groupe d'Iſles appellés *Nouvelles-Hébrides*, & découvertes dans le ſecond voyage de Cook : lors de la navigation de M. Carteret, on ne connoiſſoit encore ni la *Nouvelle-Caledonie*, ni les *Nouvelles-Hébrides*, & ſa remarque eſt très-judicieuſe.

---

§. IV.

Découverte des Iſles de la Reine-Charlotte.

Situation déplorable de M. Carteret.

CEpendant il manquoit de tout, même de fil propre à racommoder les voiles : le ſcorbut faiſoit de grands progrès, & ceux de ſes gens qui n'étoient pas malades, étoient épuiſés de fatigues ; le vaiſſeau ſi long-temps battu par les tempêtes ne pouvoit plus manœuvrer ; le 10 Août, ſa ſituation devint encore plus malheureuſe & plus allarmante, le *Swallow* fit une voie d'eau dans les épaules, & il n'étoit pas poſſible de l'arrêter

ter pendant qu'il étoit en mer. Tel étoit l'état déplorable de M. Carteret, lorsque le 12 à la pointe du jour on découvrit terre. Cet événement inspira un transport subit d'espérance & de joie à tout l'équipage ; on trouva ensuite que la terre étoit un groupe d'Isles ; M. Carteret en compta sept, & il croit qu'il y en avoit un plus grand nombre. Il leur a donné le nom d'Isles de la *Reine-Charlotte*. Comme c'est ici que commence la principale découverte du voyage de M. Carteret, avant de la raconter en détail, il faut remarquer que le *Swallow* avoit parcouru toute la mer du Sud, c'est-à-dire, presque tout un hémisphere sans découvrir plus de deux ou trois Isles, ce qui est d'autant plus extraordinaire que la mer du Sud est jonchée de petites terres, & si M. Carteret les avoit évitées à dessein, il n'auroit gueres pu mieux réussir.

CARTERET. 1767.

Découverte des Isles de la Reine-Charlotte.

Il porta vers deux des Isles, qui étoient droit à son avant, lorsqu'il apperçut la premiere fois ces terres, & qui paroissoient join-

CARTERET. 1767.

tes ensemble. Le soir, il mit à l'ancre sur le côté Nord-Est, de la plus grande & de la plus élevée des deux, par 30 brasses bon fond, & environ trois encablures de la côte. Il vit bien-tôt après des Naturels du pays qui étoient noirs, à tête laineuse & entiérement nuds. Il dépêcha sur le champ le maître avec le bateau pour chercher une aiguade & leur parler; mais ils disparurent avant qu'il pût aborder sur le rivage. Le maître lui dit, à son retour qu'il y avoit un beau courant d'eau douce vis-à-vis le vaisseau & tout près de la côte, mais que tout le pays dans le canton étant une forêt impénétrable jusqu'au bord de l'eau, il seroit difficile & même dangereux d'en puiser, si les Insulaires vouloient faire quelques résistances: il ajouta qu'il n'y avoit point de végétaux commestibles pour rafraichir les malades, & qu'il n'avoit point vu d'habitations dans tout ce qu'il avoit parcouru de l'Isle qui lui avoit paru sauvage, abandonnée & montagneuse.

Vûe des Naturels.

Débarquement sur une des Isles.

Après avoir réfléchi sur ce rap-

port, & voyant qu'il feroit fatiguant & incommode d'y faire de l'eau, à cause d'une houle qui avoit sa direction autour de la baie, sans parler des dangers qu'on avoit à redouter des Naturels du pays, s'ils formoient quelque embuscade dans les bois; M. Carteret résolut de chercher si on ne pourroit pas trouver une aiguade plus convenable.

CARTERET, 1767.

Le lendemain 13, dès qu'il fut jour, il envoya le maître avec quinze hommes dans le canot bien armé & bien approvisionné, pour examiner la côte à l'Ouest, & tâcher de découvrir un endroit où il pût plus aisément faire de l'eau & du bois, & se procurer quelques rafraichissemens pour les malades, & mettre le vaisseau à la bande, afin de visiter la voie d'eau. Il donna au maître quelques grains de verre, des rubans, & d'autres quincailleries qu'il avoit par hazard à bord, afin qu'il pût au moyen de ces présens, gagner la bienveillance des Insulaires, s'il en rencontroit. Il lui ordonna cependant de ne point s'exposer, &

Reconnoissance de la côte.

Précaution que prend M. Carteret.

CARTERET. 1767.

ſur-tout de revenir ſur le champ au vaiſſeau, s'il voyoit approcher un certain nombre de pirogues qui le menaçaſſent d'hoſtilités; il lui preſcrivit auſſi, s'il trouvoit en mer ou ſur la côte de petites troupes d'Indiens, de les traiter avec toutes les bontés poſſibles, il chargea le maître de ne jamais quitter le bateau lui-même pour aucune raiſon, & de ne pas envoyer plus de deux hommes à terre, pendant que le reſte ſe tiendroit tout prêt pour la défenſe. Il lui recommanda dans les termes les plus forts de s'occuper uniquement de l'objet de ſon voyage, parce qu'il étoit de la derniere importance pour lui, de découvrir un endroit convenable pour réparer ce bâtiment; enfin il le conjura de revenir le plus promptement qu'il lui feroit poſſible : on verra tout à l'heure que ces ſoins de M. Carteret ne prévinrent pas un combat qui coûta la vie à un grand nombre d'Indiens & d'Anglois.

Peu de temps après qu'il eut dépêché le canot, pour cette expédition, il envoya à terre avec

la chaloupe dix hommes bien armés, & avant huit heures elle lui rapporta une tonne d'eau. Il l'a renvoya fur les neuf heures, mais voyant quelques Naturels du pays s'avancer vers l'endroit de la côte où fes gens débarquoient, il leur fit fignal de revenir; il ne favoit pas contre combien d'Infulaires ils feroient expofés, & il n'avoit point de bateau pour aller à leur fecours s'ils venoient à être attaqués.

CARTERET. 1767.

Dès que ces hommes furent rentrés à bord, il vit trois des Naturels du pays s'affeoir fous les arbres en travers du vaiffeau. Cependant comme ils demeuroient dans la même pofture, il fit mettre en mer les deux bateaux à la fois, & envoya fon Lieutenant dans la chaloupe avec quelques grains de verre, des rubans, &c. pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, & par leur entremife avec le refte des habitans. Les trois Infulaires cependant quitterent leur place, & s'avancerent le long du rivage avant que la chaloupe put aborder à terre. Les arbres les cacherent bien-tôt au

Entrevue avec les Infulaires.

CARTERET. 1767.

Lieutenant & aux matelots qui voguoient vers la côte ; mais M. Carteret eut toujours les yeux fixés ſur eux, & vit qu'ils rencontrerent trois autres Inſulaires. Après avoir converſés entre eux pendant quelque temps, les trois premiers s'en allerent, & ceux qui étoient venus à leur rencontre, marcherent à grand pas du côté de la chaloupe. Il donna alors le ſignal à ſon Lieutenant de ſe tenir ſur ſes gardes ; celui-ci apperçut les Indiens, & comme il remarqua qu'il n'y en avoit que trois, il fit approcher la chaloupe du rivage, & leur fit des ſignes d'amitié ; il leur montra comme préſens les verroteries & les rubans, que le Capitaine lui avoit donnés, tandis que l'équipage avoit grand ſoin en même temps de cacher ſes armes. Les Indiens ſans faire attention à ce qu'on leur offroit, s'avancerent hardiment à la portée du trait, & en décocherent alors une grande quantité, qui heureuſement paſſerent au-deſſus de la chaloupe ſans faire aucun mal. Ils ſe préparoient à faire une ſecon-

Combat avec les Inſulaires de l'Iſle d'Egmont.

de décharge, mais tout-à-coup ils s'enfuirent dans le bois ; on tira quelques coups de fusil sur eux, mais on n'en blessa aucun : peu de temps après cet événement, le canot vint au côté du vaisseau, & la premiere personne que le Capitaine Carteret apperçut, fut le maître qui avoit trois coups de flêches dans le corps. Il ne falloit pas d'autres preuves pour le convaincre, qu'il avoit transgressé les ordres qu'il avoit reçus. Voulant se justifier, il prétendit qu'ayant vu à quatorze ou quinze milles à l'Ouest de l'endroit, où étoit le vaisseau des maisons d'Indiens, & seulement cinq ou six habitans, il avoit sondé quelques baies, & qu'après avoir amarré son bateau à un grapin, il avoit débarqué avec quatre hommes armés de fusils & de pistolets : que les Insulaires effrayés s'enfuirent, mais revinrent bien-tôt ; qu'alors il leur avoit donné des quaincailleries & d'autres bagatelles qui parurent leur faire beaucoup de plaisir : qu'il leur demanda par signes des noix de cocos, qu'ils lui apporte-

CARTERET. 1767.

rent avec de grandes démonstrations d'amitié, & d'hospitalité, ainsi qu'un poisson grillé, & des ignames bouillies, qu'il marcha alors avec sa petite troupe vers les maisons qui n'étoient pas éloignées de plus de quinze ou vingt verges du bord de l'eau; & qu'il vit bien-tôt après un grand nombre de pirogues, venant autour de la pointe Ouest de la baie; que ce spectacle lui ayant inspiré de la crainte, il quitta la maison où il avoit été reçu, & s'en retourna promptement avec ses compagnons vers le bateau; mais qu'avant de pouvoir arriver à bord, les Insulaires avoient commencé à l'attaquer de leurs pirogues, & du rivage tout-à-la-fois. Il ajouta qu'ils étoient au nombre de trois ou quatre cens, qu'ils avoient pour armes des arcs de six pieds cinq pouces de long, & des flèches de quatre pieds, quatre pouces qu'ils décochoient par pelotons, avec autant d'ordre que nos troupes d'Europe les mieux disciplinées; qu'obligé de se défendre, lui & ses gens avoient fait feu au mi-

lieu des Indiens pour gagner le bateau, & qu'ils en avoient tué & blessé plusieurs; que les Insulaires loin d'être découragés, continuerent à s'avancer en décochant toujours leurs flèches par pelotons, de façon que leur bordée étoit perpétuelle; que le grapin étant engagé dans le rochers, il n'avoit pu demarrer le bateau que fort lentement, & que pendant cet intervalle, lui & la moitié de l'équipage avoient été blessés dangereusement; qu'enfin ils avoient coupé la corde, & s'étoient enfuis sous leurs misaines, faisant feu avec leurs gros mousquetons chargés chacun de huit ou dix balles de pistolets; que les Indiens les avoient poursuivis avec leurs arcs, & que quelques-uns s'étoient mis pour cela dans l'eau jusqu'à la poitrine; que quand ils se furent débarrassés de ceux-ci, les pirogues les poursuivirent avec beaucoup de courage & de vigueur jusqu'à ce qu'une d'elles fût coulée à fond, ainsi que les hommes qu'elle avoit à bord, que le reste étant fort diminué par le feu

CARTERET. 1767.

de la mousquetrie, les Naturels s'en retournerent enfin à terre.

CARTERET. 1767.

Le maître mourut quelques temps après avec trois des meilleurs matelots, des blessures qu'ils avoient reçues. Quelque coupable qu'il fut par sa propre confession, il sembla au Capitaine Carteret que le témoignage de ceux qui lui survécurent, le rendoit encore plus criminel. Ils lui assurerent que les Insulaires avoient donné au maître les plus grandes marques de confiance & d'amitié, jusqu'à ce qu'au sortir d'un repas qu'il venoit de recevoir d'eux, il leur fit une injustice criante, en ordonnant à ses gens d'abattre un cocotier. Il insista sur l'exécution de son ordre, malgré l'extrême déplaisir que les Insulaires exprimerent à cette occasion.

Les Anglois aggresseurs.

Dès que l'arbre fut à bas, ils s'en allerent tous, excepté un qui sembloit être une personne d'autorité. Un Officier de poupe qui étoit du détachement, observa qu'ils se rassembloient en corps entre les arbres; il en avertit sur le champ le maître, & lui dit,

que probablement ils méditoient une attaque. Le maître sur cet avis, au lieu de retourner au bateau comme son Capitaine le lui avoit prescrit, tira un de ses pistolets; l'Indien qui jusqu'alors avoit resté avec eux, les quitta brusquement, & alla joindre ses compagnons dans le bois. Même après ceci, le maître par un entêtement qu'on ne peut pas expliquer, continua à perdre son temps à terre, & il n'entreprit pas de regagner le bateau avant que l'attaque fut commencée.

Le maître du *Swallow* avoit payé de sa vie son entêtement & sa violence, mais il avoit excité la colere des Naturels, & cette mésintelligence entre les Anglois & les Insulaires, amena de nouveaux malheurs.

Le 14, le bâtiment fut mis à la bande autant qu'il étoit possible, & la voie d'eau fut, sinon arrêtée, au moins considérablement diminuée.

Le 15 Août, le vent étant beau, le Capitaine Carteret disposa sa bordée, de maniere qu'elle portoit

CARTERET. 1767.

fur le lieu de l'aiguade, & protégeoit les bateaux qui iroient y puifer. Comme il avoit raifon de croire que les Naturels du pays apperçus parmi les arbres le foir de la veille n'étoient pas fort éloignés, il fit tirer deux coups de canon dans les bois, avant d'envoyer fes gens à terre, dans le bateau; pour faire de l'eau. Le Lieutenant partit auffi dans le canot bien armé & bien équipé; il lui ordonna ainfi qu'aux hommes qu'il conduifoit, de fe tenir à bord & tout près du rivage; afin de défendre le bateau, tandis qu'il prendroit fa charge. Il lui enjoignit en même-temps de tirer des coups de carabine dans le bois, fur les flancs de l'endroit où fes gens feroient occupés à remplir les futailles. Ces ordres furent exécutés ponctuellement, le rivage étoit efcarpé, de forte que les bateaux purent fe tenir près des travailleurs. Le Lieutenant fit du canot dans les bois, trois ou quatre décharges de moufqueterie, avant que les matelots allaffent à terre, & aucun des Naturels du pays ne pa-

Précaution que prend M. Carteret pour faire de l'eau.

roissant, ils débarquerent & se mirent à l'ouvrage. Malgré toutes ces précautions, un quart d'heure après leur débarquement, ils furent assaillis d'une volée de flèches, dont l'une blessa dangereusement à la poitrine un des matelots qui faisoit de l'eau, & une autre s'enfonça dans un tonneau, sur lequel M. Pitcairn étoit assis. Le Lieutenant à bord du canot, fit faire sur le champ plusieurs décharges de petites armes dans la partie du bois, d'où les flèches avoient été tirées. Le Capitaine Carteret rappella les bateaux, afin de pouvoir chasser plus efficacement les Indiens de leurs embuscades, à coups de canons chargés à mitraille. Dès que ses bateaux & ses gens furent à bord, il continua à faire feu, & vit bien-tôt environ deux cens Insulaires sortir des bois, & s'enfuir le long du rivage en grande précipitation. Il jugea alors que la côte étoit entiérement balayée; mais peu de temps après, il en apperçut un grand nombre, qui se rassembloient sur la pointe la

CARTERET, 1767.

Les Anglois attaqués par les Insulaires.

CARTERET. 1767.

plus Occidentale de la baie, où ils se croyoient probablement hors de sa portée. Pour les convaincre du contraire, il fit tirer un coup de canon à boulet. Le boulet effleurant la surface de l'eau, se releva & tomba au milieu d'eux, bien-tôt ils se dispersèrent avec beaucoup de tumulte & de confusion, & l'on n'en vit plus aucun. On fit ensuite de l'eau sans être inquiété de nouveau ; mais tandis que les bateaux étoient à terre, M. Carteret eut la précaution de faire tirer du vaisseau dans les côtés du bois, & le canot, qui se tint près du rivage comme auparavant, faisoit en même-temps par pelotons, une décharge continuelle de mousqueterie. Comme il n'apperçut point de Naturels du pays pendant tout ce feu, il avoit cru qu'ils n'osoient pas s'avancer sur les bords du bois ; mais ses gens lui dirent qu'ils avoient entendu en plusieurs endroits, des gémissemens & des cris semblables à ceux des mourans.

Il est difficile de deviner combien il y eut d'Indiens tués dans

ces différentes escarmouches; mais on peut imaginer le ravage que dût faire les bordées entieres d'un vaisseau, au milieu d'une foule de peuples qui se tenoient en présence, & pour ainsi dire, à l'embouchure des canons.

CARTERET. 1767.

M. Carteret dangereusement malade, voyant son Lieutenant dans le même état, le maître de son vaisseau mourant, ses gens épuisés de maladies & de fatigues, son vaisseau dépourvu de marchandises propres à lui concilier l'amitié des Insulaires, jugea qu'il ne pouvoit se procurer en cet endroit, les rafraichissemens dont il avoit besoin; en conséquence il partit le 17 de devant cette Isle, à laquelle il donna le nom d'*Egmont*. Il étoit forcé de prendre ce parti, car excepté son Lieutenant, le maître, & lui, il n'y avoit personne qui fut en état de reconduire le vaisseau en Angleterre. Le maître étoit aux portes du tombeau, & il étoit incertain, si le Capitaine & le Lieutenant pourroient recouvrer la santé. Cette Isle certainement est la même, à

M. Carteret quitte l'Isle d'Egmont sans prendre de rafraichissemens.

CARTERET. 1767. laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Santa-Cruz*, ainsi qu'on le voit par la description qu'en ont faite leurs écrivains. M. Carteret appella baie *Swallow*, l'endroit où il mouilla; il y a environ sept milles à l'Est, depuis la pointe la plus orientale de cette baie, qu'il nomma *Pointe-Swallow*, jusqu'à la pointe Nord-Est, de l'Isle, qu'il appella *Cap-Byron*, & depuis la pointe la plus occidentale de cette baie, qui a été nommée la *Pointe-Hanway*, jusqu'à ce même Cap, il y a de distance dix ou onze milles. Entre la *Pointe-Swallow* & la *Pointe-Hanway* au fond de la baie, il y a une troisieme pointe qui ne s'avance pas si loin que les deux premieres, & un peu à l'Ouest de cette pointe, on trouve un excellent mouillage; mais il faut prendre des précautions pour mettre à l'ancre, parce qu'il y a peu de fond.

Remarques nautiques.

Description des Caps, baies, &c. de l'isle d'Egmont.

En dehors de la *Pointe-Hanway* est un récif, sur lequel la mer brise à une très-grande hauteur; une Isle qui a l'apparence d'un volcan, se voit au-dessus des brisans.

Après avoir dépassé la *Pointe-Hanway*, il vit un petit village situé sur le rivage, & environné de cocotiers. Il est placé dans une baie, entre la *Pointe-Hanway*, & une autre pointe à laquelle il donna le nom de Pointe-How. *La Pointe-Hanway*, est éloignée de la *Pointe-How* d'environ quatre à cinq milles. Près de la côte, la sonde donne 30 brasses; mais en traversant la baie, à la distance d'environ deux milles; il n'y avoit point de fond, après avoir passé la *Pointe-How*, il découvrit une autre baie ou havre qui paroissoit être un lagon profond; il l'appella *Havre-de-Carlisle*. Vis-à-vis l'entrée du *Havre-de-Carlisle* & au Nord de la côte, il trouva une petite Isle, qui a été appellée *Isle-de-Portland*. Sur le côté occidental de cette Isle, on trouve un récif qui s'avance dans la mer; l'entrée du havre est sur le côté oriental, & elle se prolonge en dedans & en dehors Est-Nord, Est & Ouest-Sud-Ouest: elle a environ deux encablures de largeur, & à-peu-près 8 brasses d'eau.

CARTERET. 1767.

CARTERET. 1767. M. Carteret croit que le havre y est bon, mais un vaisseau seroit obligé de se faire touer pour y entrer ou pour en sortir ; & d'ailleurs il courroit risque d'être attaqué par les Naturels du pays, qui sont hardis jusqu'à la témérité, & qui combattent avec une opiniâtreté peu commune chez des sauvages sans discipline. Quand le vaisseau fut à un mille de la côte, il n'avoit point de fond à 50 brasses. A quatre ou cinq milles à l'Ouest de l'Isle de Portland, on rencontre un beau havre petit & rond, assez vaste pour contenir trois vaisseaux ; on l'appella le *Havre-de-Byron.* Le bateau y entra & trouva deux courans, l'un d'eau douce & l'autre d'eau salée ; le courant d'eau salée fit conjecturer, qu'il communique avec le havre de Carlisle. En avançant à environ trois lieues du havre, on apperçut la baie où le canot avoit été attaqué par les Indiens, & on lui donna pour cela le nom de *Baie-de-Sang*, (Bloody-Bay.) il y a un petit ruisseau d'eau douce dans cette baie, & on y vit plu-

ſieurs maiſons réguliérement conſtruites. Au bord de l'eau on en trouve une beaucoup plus longue que toutes les autres, bâtie & couverte de chaume ; elle parut être une eſpece de maiſon d'aſſemblée. C'eſt dans celle-ci que le maître & ſes compagnons furent reçus, tandis qu'ils étoient à terre ; ils dirent que les deux côtés & le plancher étoient couverts d'une belle natte, & qu'on y avoit ſuſpendu un grand nombre de flêches en paquets, pour ſervir au beſoin. Ils ajouterent qu'il y avoit dans cet endroit pluſieurs jardins ou vergers enclos de murs, & plantés de cocotiers, de bananiers, de planes, d'ignames & d'autres végétaux ; on apperçut du vaiſſeau un grand nombre de cocotiers parmi les maiſons du village. Environ à trois milles à l'Oueſt de ce village, on en découvrit un autre fort étendu, vis-à-vis duquel, près du bord de l'eau, il y avoit un parapet de pierre d'à-peu-près quatre pieds ſix pouces de hauteur, conſtruit non en ligne droite, mais à angles comme nos

CARTERET. 1767.

fortifications. Les armes de ces peuples & leur courage dans les combats, qui eſt en grande partie l'effet de l'habitude, donnent beaucoup de raiſon de ſuppoſer qu'ils ont entr'eux des guerres fréquentes. En avançant l'Oueſt de cet endroit, on trouva à deux ou trois milles de diſtance, une petite anſe formant une eſpece de baie, dans laquelle une riviere a ſon embouchure. On examina de la grande hune cette riviere, il parut qu'elle couloit bien avant dans le pays, & qu'elle eſt navigable, au moins à ſon embouchure, pour de petits bâtimens; on l'appella riviere de *Granville.* Il y a à l'Oueſt une pointe, à laquelle on donna le nom de *Pointe-Ferrers.* Depuis cette pointe la terre forme une grande baie, & il y a dans les environs une Ville fort étendue; les habitans ſembloient y fourmiller, comme les abeilles dans une ruche. Lorſque le vaiſſeau paſſa en ſon travers, il en ſortit une multitude incroyable d'Indiens, tenant dans leurs mains quelque choſe qui reſſembloit à

un paquet d'herbes vertes, dont ils paroiſſoient ſe frapper les uns les autres, danſant en même-temps ou courant en cercle. Environ à ſept milles à l'Oueſt de la *Pointe-Ferrers*, on en rencontra une autre qui fut appellée *Pointe-Carteret*, & de laquelle un récif qu'on apperçoit au-deſſus de l'eau, ſe prolonge à la diſtance d'un encablure. On vit ſur cette pointe une grande pirogue, avec un abri ou pavillon conſtruit au milieu; & un peu à l'Oueſt un autre grand village défendu, & probablement environné d'un parapet de pierres comme celui dont on vient de parler. Quand le vaiſſeau paſſa, les habitans accoururent auſſi en foule ſur le rivage, & exécuterent la même eſpece de danſe en rond. Peu de temps après ils lancerent en mer pluſieurs pirogues, & dirigerent leur route vers les Anglois, ſur quoi, M. Carteret mit en panne, afin qu'ils euſſent le temps de s'approcher. Il eſpéroit pouvoir les engager à venir à bord; mais lorſqu'ils furent aſſez près du vaiſſeau pour l'appercevoir plus diſtincte-

CARTERET. 1767.
ment, ils cesserent de ramer, & le contemplerent sans paroître disposés à avancer davantage ; c'est pourquoi, M. Carteret fit de la voile & les laissa derriere lui. A environ un demi mille de la *Pointe-Carteret*, il eut 60 brasses, fond de sable & de corail. Depuis cette pointe, la terre porte Ouest-Sud-Ouest, & Sud-Ouest ; elle forme un lagon profond, à l'embouchure duquel est située une Isle qui a deux entrées, & qui fut appellée *Isle-de-Trevanion*. Cette entrée a environ deux milles de largeur, & s'il y a un mouillage dans le lagon, c'est sûrement un bon havre pour les vaisseaux. Après avoir traversé la premiere entrée, & lorsque le vaisseau fut à la hauteur de la partie Nord-Ouest de l'Isle, à laquelle on donna le nom de Cap *Trevanion*, on vit un grand bouillonnement d'eau, & en conséquence on dépêcha le bateau pour sonder. Il n'y avoit pourtant point de fond par 50 brasses ; la rencontre des marées étoit la seule cause du bouillonnement. En cinglant autour de ce Cap, M. Carteret trou-

Isle-de-Trevanion.

va que la terre portoit au Sud; il continua à longer la côte, jusqu'à ce qu'il découvrît l'entrée occidentale du lagon entre l'Isle de *Trevanion* & celle *d'Egmont.* Ces deux Isles sembloient former en cet endroit une Ville continue, dont les habitans étoient innombrables. Le bateau alla examiner cette entrée ou passage, & il rapporta que le fond étoit de corail & de rocher, avec des sondes très-irrégulieres. Dès que les Naturels du pays virent le bateau quitter le vaisseau, ils envoyerent plusieurs pirogues armées pour l'attaquer : quand la premiere fut à portée, elle décocha ses flêches sur les gens du bateau, qui se tenant sur leurs gardes, tirerent une volée de coups de fusils qui tuerent un des Indiens, & en blesserent un autre. Le Capitaine Carteret tira en même-temps un gros canon chargé à mitrailles; alors toutes les pirogues prirent la fuite avec une grande précipitation, excepté celle qui avoit commencé l'attaque, & qui fut saisie avec l'Insulaire blessé, par le bateau qui

CARTERET. 1767.

Autre combat avec les Naturels.

CARTERET. 1767.

les amena au vaisseau. M. Carteret fit sur le champ prendre l'Indien à bord, & ordonna au Chirurgien d'examiner ses blessures.

Indien tué.

Il parut qu'une balle lui avoit percé la tête, & qu'une seconde lui avoit cassé le bras; le Chirurgien pensant que la blessure de la tête étoit mortelle, on le fit remettre dans sa pirogue, & malgré son état il rama vers la côte.

C'étoit un jeune homme qui avoit la tête laineuse comme celle des negres, & une petite barbe; il avoit des traits fort réguliers, & il n'étoit pas aussi noir que les habitans de Guinée. Il étoit d'une taille moyenne & entiérement nud, ainsi que tous les autres Naturels du pays qu'on avoit vu sur cette Isle. Sa pirogue très-petite & grossiérement travaillée, n'étoit rien autre que la partie d'un tronc d'arbre creusé; elle avoit pourtant un balancier.

M. Carteret toujours malade & obligé de garder le lit, abandonna avec bien du regret l'espoir d'obtenir des rafraichissemens dans cet endroit; d'autant plus que ses gens lui

lui dirent avoir vu, lorsqu'il faisoit voile le long de la côte, des cochons, des volailles en grande abondance, des cocotiers, des bananiers, des planes, & beaucoup d'autres végétaux, qui lui auroient bien-tôt rendu, ainsi qu'à ses gens, la santé & la vigueur qu'ils avoient perdues, par les fatigues & les peines d'un long voyage; mais il ne pouvoit plus s'attendre à établir amicablement un commerce avec les Naturels du pays, & il n'étoit pas en état de se procurer par la force, ce dont il avoit besoin. Il étoit dangereusement malade; la plus grande partie de son équipage, comme on l'a déja observé, étoit infirme, & le reste découragé par les contretemps & les travaux. Quand même ses gens auroient été bien portans & de bonne volonté, il n'avoit point d'Officiers pour les conduire ni les diriger dans une pareille entreprise, ni pour commander le service à bord du vaisseau. Les obstacles qui l'empêcherent de prendre des rafraîchissemens dans cette Isle, furent cause aussi qu'il n'examina

CARTERET. 1767.

Rafraîchissemens qu'on pourroit prendre dans cette Isle.

La plus grande partie de l'équipage malade.

CARTERET. 1767.

pas les autres Isles situées dans les environs. Ses forces diminuoient à chaque instant. Il étoit incapable de poursuivre le voyage au Sud; & courant risque de manquer la mousson, il n'avoit point de temps à perdre; il ordonna donc de gouverner au Nord, dans l'espoir de relâcher & de se rafraîchir dans le pays que Dampierre a appellé *Nouvelle-Bretagne.* Il donna le nom d'Isles de la *Reine-Charlotte*, à tout le groupe de ces Isles, tant de celles qu'il vit que des autres qu'il n'apperçut pas distinctement; & il donna en outre des noms particuliers à plusieurs d'entre elles, à mesure qu'il en approchoit.

M. Carteret quitte ces Isles sans examiner tout le groupe.

Gissement des Isles des environs.

Lorsqu'il découvrit la terre pour la premiere fois, il en apperçut deux qui lui restoient en face; il nomma la plus méridionale, Isle du *Lord-How*, & Isle *d'Egmont* l'autre dont on a déja fait mention. Les côtés de ces deux Isles, qui sont exactement sur la même ligne, à-peu-près au Nord quart Nord-Ouest, & Sud quart Sud-Est, s'étendent à environ 11 lieues, en y comprenant le passage qui

Isle du Lord How.

a quatre milles de large; elles forment un coup d'œil agréable, & paroiffent toutes deux être fertiles, & couvertes de grands arbres d'une très-belle verdure. L'Ifle du *Lord-How*, quoique plus plate & plus unie que l'autre, eft cependant une terre élevée. A environ 13 lieues du Cap *Byron*, où va la pointe orientale de l'Ifle d'*Egmont*, à l'Oueft Nord-Oueft demi quart Nord du compas, il y a une Ifle d'une hauteur prodigieufe & d'une figure conique. Son fommet à la forme d'un entonnoir, dont les Anglois virent fortir de la fumée, mais point de flammes; c'eft sûrement un volcan, & M. Carteret l'appella pour cela Ifle du *Volcan*. Il donna le nom d'Ifle de *Keppel*, à une longue Ifle plate qui lui reftoit au Nord-Oueft, lorfquil avoit en face les Ifles d'*How* & d'*Egmont*. Et il appella Ifle du *Lord-Edgcomb*, la plus grande des deux autres qui gifent au Sud-Eft, & Ifle d'*Ourry* la plus petite.

CARTERET. 1767.

Ifle de Volcan.

Ifle de Keppel.

Ifle du Lord-Edgcomb.

Ifle d'Ourry.

CARTERET. 1767.

§. V.

*Départ de l'Isle d'*Egmont, *& traversée à la* Nouvelle-Bretagne, *rencontre de plusieurs autres Isles.*

M. Carteret partit de l'Isle d'*Egmont*, le 18 Août, par un vent alisé, frais, soufflant de l'Est. Il dirigea à l'Ouest-Nord-Ouest, dans l'espérance de trouver encore d'autres Isles, avant d'arriver à la côte de la Nouvelle-Bretagne.

Découverte de l'Isle Gower.

Le 20, il vit une petite Isle basse & plate, il lui donna le nom de *Gower*; on n'y trouva point de mouillage; il se procura quelques noix de cocos en échange de clous & d'autres bagatelles; les habitans lui promirent par signes d'en apporter le lendemain une plus grande quantité, mais un courant ayant fait dériver le vaisseau fort loin au Sud, le lendemain 21, il découvrit deux autres Isles, situées à environ deux milles Est & Ouest, l'une de l'autre. Celle de l'Est, qui parut la plus petite, reçut le nom

de *Simpson*; l'autre plus élévée & de belle apparence le nom de *Carteret*, il porta sur l'Isle de *Gower*; elle a à-peu-près deux lieues & demie de long sur le côté occidental, qui est garni de baies, elle est par-tout couverte d'arbres, dont la plus part sont des cocotiers. CARTERET. 1767. Isle Simpson. Isle Carteret.

On y trouva un nombre considérable d'Indiens avec deux bateaux ou pirogues, qui, à ce que supposa M. Carteret, appartenoient à l'Isle *Carteret*, & qui n'y étoient venus que pour pêcher. Il envoya le bateau à terre; les Naturels du pays tenterent de massacrer ses gens; les hostilités ayant ainsi commencé, on se saisit de leurs pirogues, dans lesquelles il y avoit environ cent cocos. On vit quelques tortues près du rivage; mais on n'eut pas le bonheur d'en attraper aucune. La pirogue qu'il avoit prise étoit assez grande pour porter huit ou dix hommes; elle étoit construite avec art, de planches très-bien jointes, & ornée de coquillages & de figures grossiérement peintes: les coutures étoient revêtues d'une substance assez res- Hostilités réciproques. Pirogues des Naturels.

CARTERET. 1767. semblante à notre mastic noir, mais ayant plus de consistance.

Armes. Les Insulaires avoient pour armes des arcs, des flèches & des piques; les pointes des piques & des flèches étoient de sillex. M. Carteret conjectura par quelques signes qu'ils firent en montrant ses fusils, qu'ils n'ignoroient pas entiérement l'usage des armes à feu. Il lui parut que c'étoit la même race d'hommes qu'il avoit vu à l'Isle d'*Egmont*, & comme ceux-ci ils étoient entiérement nuds. Leurs pirogues sont d'une structure différente, & beaucoup plus grandes; les cocos qu'il y acheta, ainsi qu'à l'Isle d'*Egmont*, furent d'un très-grand secours à ses malades.

Race des Insulaires.

Un des soldats se noie. Le 22, M. Carteret perdit un de ses soldats de marine, qui tomba du tillac dans la mer, & qui malgré la promptitude des secours ne put être sauvé.

Le 24, il rencontra neuf Isles; il pense que ce sont les Isles appellées *Ohang-Java*, & qui furent découvertes par Tasman; car leur situation approche beaucoup de celle qui leur est assignée dans

les cartes Françoises corrigées en 1756, pour les vaisseaux du Roi. (a) Il croit que les autres Isles de *Carteret*, de *Gower* & de *Simpson*, n'ont été apperçues par aucun Navigateur européen avant lui. Il y a sûrement dans cette partie de l'Océan, beaucoup de terres qui ne sont pas encore connues. CARTERET. 1767.

Il rencontra le même jour sur le soir, une autre Isle fort grande, plate, verdoyante & d'un coup d'œil agréable; il n'apperçut point d'habitans, mais le grand nombre de feux qu'il y vit la nuit, lui fit juger qu'elle étoit bien peuplée; cette Isle est située au 4d. 50′ de latitude S., quinze lieues à l'Ouest de la plus septentrionale des neuf Isles; on lui donna le nom d'Isle de *Sir Charles Hardy*.

Le 25, M. Carteret découvrit une autre Isle, grande & haute, qu'il appella Isle de *Winchelsea*, elle est située à environ dix lieues au Sud quart Sud-Est, de l'Isle de *Sir Charles Hardy*. Isle de winchelsea.

(a) Voyez-en la description, dans la description générale de la mer du Sud.

CARTERET. 1767.

Le 26, il vit une grande Isle au Nord, qu'il crut être celle qui fut découverte & nommée par Schouten, Isle de *Saint-Jean*; il apperçut bien-tôt après une haute terre, qu'il reconnut dans la suite pour la *Nouvelle-Bretagne*.

Le 27, il mouilla dans une baie près d'une petite Isle, située à environ trois lieues du Cap *Saint-Georges*, & qu'il a appellé Isle *Wallis*.

Isle Wallis.

M. Carteret trouva que ce Cap git à-peu-près par 5d. de latitude, & suivant estime par 152d. 19' de longitude Est, c'est-à-dire, à environ 2500 lieues, directement à l'Ouest du continent de l'Amérique, & 1d. & demi plus à l'Est qu'il n'est placé dans la carte Françoise, dont on a parlé plus haut.

Le bateau fut envoyé pour pêcher & pour faire provision de cocos; il en rapporta cent cinquante, la pêche avoit été sans succès, on tenta aussi inutilement de prendre des tortues.

Comme les bateaux avoient trouvé plusieurs bons havres dans le voisinage, il fallut lever l'an-

cre, mais toutes les forces réunies de l'équipage n'en purent venir à bout, tant les matalots étoient foibles. CARTERET. 1767.

Après diverses tentatives, & divers moyens imaginés pour faciliter le travail, on ne put parvenir à la lever que le lendemain matin.

Relâche à la Nouvelle-Bretagne.

M. Carteret fit alors voile vers une petite anse, éloignée d'environ trois ou quatre milles, à laquelle il donna le nom d'*Anse-Angloise*, il y mit à l'ancre & commença à faire du bois & de l'eau, qu'il y trouva en grande abondance, il envoya aussi le bateau chaque jour pêcher à la seine, mais quoiqu'il y eut une grande quantité de poissons, on n'en prit que très-peu : M Carteret attribue ce mauvais succès, à ce que l'eau étoit claire & le rivage rempli de rochers, & peut-être aussi à ce que ses gens n'étoient pas assez habiles dans cet art. On ne laissa pas de continuer la pêche jour & nuit; on eut recours à l'hameçon, mais pas un seul poisson ne voulut y mordre. On vit un petit nombre

Pêche.

Tortues.

de tortues, on n'en prit aucune. » Nous étions condamnés, dit » M. Carteret, au supplice de Tentale, voyant continuellement des » objets que notre appétit desiroit » avec ardeur, & toujours malheureux quand nous tâchions de » les saisir «.

CARTERET. 1767.

Rafraichissemens.

On ramassa cependant à la marée basse, un petit nombre d'huitres de rochers, & de très-gros pétoncles, & on se procura à terre quelques cocos & l'espece de chou, qui croît au haut de l'arbre qui les produit; ce chou est blanc & frisé, d'une substance remplie de suc; lorsqu'on le mange crud, il a une saveur ressemblante à celle de la chataigne, & quand il est bouilli, il est supérieur au meilleur panais. On fut obligé de couper autant d'arbres qu'on emporta de ces choux; on détruisit avec beaucoup de regret, tant de fruits qui sont peut-être les meilleurs antiscorbutiques du monde, mais la nécessité n'a point de loi. Les végétaux frais, & sur-tout le lait, ou plutôt l'eau de cocos rendirent très-promptement la santé aux mala-

des. Ils se trouverent aussi fort bien, de manger le fruit d'un grand arbre, qui ressemble à une prune, & en particulier à celle qu'on appelle dans les Isles d'Amérique, *prune de la Jamaïque.* Ses gens lui donnerent le même nom, elle a un goût aigrelet & agréable; mais elle n'a que peu de chair, probablement faute de culture.

Fruit particulier.

On profita du peu de séjour qu'on fit en cet endroit, pour faire au vaisseau les réparations les plus urgentes.

Prise de possession du pays.

Le 7 Septembre, M. Carteret prit possession de tout le pays, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, il fit clouer à un arbre une planche couverte de plomb, sur laquelle étoient gravées les armes des trois Royaumes, le nom du vaisseau, celui du Commandant, celui de l'Anse, & le jour de l'arrivée & du départ. Le bateau qui avoit été envoyé pour visiter la côte, revint sur ces entrefaites chargé de cocos, qu'il avoit recueilli dans un petit havre à l'Ouest-Nord-Ouest, éloigné de quatre

CARTERET. 1767.

lieues du mouillage. L'Officier du bateau avoit remarqué que les arbres étoient marqués, & qu'il y avoit tout près des huttes en grand nombre, M. Carteret jugea qu'il feroit imprudent d'y envoyer fes gens, s'ils n'étoient foutenus : en conféquence il fit voile de l'Anfe Angloife, & alla placer fon vaiffeau en travers du bois, où avoient été cueillis les noix de cocos, il en fit une grande provifion ; enfuite la faifon & l'état du vaiffeau, le preffant de gagner Batavia, il quitta le 9 Septembre à la pointe du jour, le meilleur mouillage qu'il eut rencontré depuis le détroit de *Magellan* : tous fes gens étoient parfaitement rétablis, & lui-même étoit abfolument hors de danger.

Rétabliffement des malades.

» Le plus petit délai devenoit » dangereux, dit M. Carteret, car » il y avoit lieu de croire, que » pour conferver une partie de no- » tre équipage, il falloit gagner » *Batavia*, pendant que la mouf- » fon continuoit à fouffler de l'Eft : » il eft vrai qu'elle devoit encore » durer affez, pour que tout au- » tre vaiffeau que le mien, eût pu

» faire trois fois ce trajet ; mais je » ſavois que ce temps étoit à peine ſuffiſant pour le Swallow, qui » ſe trouvoit en très-mauvais état, » ſi nous avions été obligés d'attendre ici une autre ſaiſon, il » eut probablement été impoſſible » de faire naviguer ce bâtiment, » d'autant plus qu'il n'avoit qu'un » ſimple doublage, & que ſa quille » n'étant pas garnie de clous, elle » auroit été entiérement rongée des » vers. D'ailleurs nos proviſions » ſe feroient épuiſées long-temps » avant cette époque «.

CARTERET, 1767.

Il donna au havre, qu'il venoit de quitter, le nom de havre de *Carteret*. Il git à environ quatre lieues à l'Oueſt-Nord-Oueſt, de l'*Anſe-Angloiſe*, & il eſt formé par deux Isles, & par la côte de la *Nouvelle-Irlande*, il appella Isle des *Noix-de-Cocos*, la plus grande qui eſt ſituée au Nord-Oueſt; & Isle de *Leigh*, l'autre qui git au Sud-Eſt. Il y a un bas fond entre ces deux Isles, & entre chacune d'elles, ſe trouve une entrée dans le havre; l'entrée Sud-Eſt, ou ſur le vent eſt formée par l'Isle de

Isle des Noix-de-Cocos.

Isle de Leigh.

Remarques nautiques.

CARTERET. 1767.

Leigh, & on y trouve un rocher qui paroît au-dessus de l'eau, & auquel on donna le nom de rocher de Booby. Le passage est entre le rocher & l'Isle; le rocher n'est pas dangereux, parce que l'eau est très-profonde tout autour. L'entrée Nord-Ouest ou sous le vent, est formée par l'Isle des *Cocos;* c'est la meilleure des deux; on y a un bon mouillage, au lieu que l'eau est trop profonde dans l'autre. M. Carteret entra dans le havre par le premier passage, & il en sortit par le second. À l'extrémité Sud-Est du havre, il y a une grande anse qui est à l'abri de tous les vents, & propre à recevoir un vaisseau. L'anse semble servir d'embouchure à une riviere, mais M. Carteret ne put s'en assurer. On rencontre dans la partie Nord-Ouest du havre une autre anse, que les bateaux visiterent, & d'où ils rapporterent une très-bonne eau. On peut aussi y conduire un vaisseau, & elle est très-convenable pour y faire de l'eau & du bois. On y mouilleroit de 5 à 30 brasses, & par-tout

sur un fond de vase molle. Le havre porte à-peu-près au Sud-Est, quart Sud & Nord-Ouest quart Nord, il a environ trois milles de long, & quatre encablures de large. Le *Swallow* mit à l'ancre par 30 brasses près de l'entrée Nord-Ouest, & en travers des arbres qui sont sur l'Isle des *Noix-de-Cocos*.

CARTERET. 1767.

---

§. VI.

Découverte d'un détroit qui partage en deux Isles la Nouvelle-Bretagne.

JUsqu'ici, M. Carteret avoit cru que toutes ces terres faisoient partie de la *Nouvelle-Bretagne*, & il ne pensoit point au service important qu'il alloit rendre à la navigation & à la géographie.

A peine eut-il fait quatre lieues depuis son départ du havre de *Carteret*, qu'il rencontra un vent contraire au dessein qu'il avoit de doubler le Cap *Sainte-Marie*. Un fort courant le portoit en même temps

CARTERET 1767.

au Nord-Oueſt, dans une baie profonde, ou golfe que Dampierre appelle baie *Saint-George*, & qui eſt ſituée entre le Cap *Saint-George* & le Cap *Orford*. Comme il étoit impoſſible de faire le tour de la terre contre le vent & le courant, & de ſuivre la route de Dampierre, il fut obligé de tenter un paſſage à l'Oueſt par le golfe, & le courant lui fit eſpérer qu'il y réuſſiroit. Quand il eut gagné environ cinq milles au Sud-Oueſt de l'Isle de *Cocos*, il gouverna au Nord-Oueſt & au Nord-Nord-Oueſt, ſuivant la direction de la terre, & il eut bien-tôt lieu de croire que ce qui a été appellé baie Saint-George, & qu'on a regardé comme formé par deux pointes de la même Isle, étoit véritablement un canal entre deux Isles. L'événement juſtifia cette conjecture.

Il reconnut avant la nuit, que ce canal étoit partagé par une Isle aſſez grande, qu'il appella Isle du *Duc-d'Yorck*, & par quelques Isles plus petites répandues autour de celle-ci. Il laiſſa à cette terre

Iſle du Duc-d'Yorck.

son ancien nom de *Nouvelle-Bretagne*. Sur son côté le plus méridional, ou sur celui de la plus grande des deux Isles, qui sont séparées par le canal ou détroit, on trouve quelques terres élevées, & trois montagnes remarquables qui gisent l'une près de l'autre, & qu'il appella *la Mere & les Filles*. La Mere est au milieu, & la plus grande des trois ; il vit par derriere une grosse colonne de fumée, de sorte que l'une de ces montagnes est probablement un volcan. On les apperçoit aisément dans un temps clair, à vingt lieues de distance ; & ceux qui ne les connoissent pas les prendroient pour des Isles. Elles paroissent fort larges, & la *Mere* porte à-peu-près à l'Ouest de l'Isle du *Duc-d'Yorck*. A l'Est de ces montagnes, il y a une espece de Cap qu'il appella Cap *Pallisser*, & un autre à l'Ouest qu'il nomma, Cap *Stepheus*. Le Cap *Stepheus* est la partie la plus septentrionale de la *Nouvelle-Bretagne*. Au Nord de ce Cap est une Isle, à laquelle il donna le nom d'Isle de *Man*. Le Cap *Pallisser* &

CARTERET. 1767.

Aspect & reconnoissance de la côte de la Nouvelle-Bretagne.

CARTERET. 1767.

le Cap *Stepheus*, courent à-peu-près au Nord-Oueſt & au Sud-Eſt, l'une de l'autre. Entre les deux il y a une baie. L'Iſle du *Duc-d'Yorck*, eſt ſituée entre les deux pointes appellées Cap *Palliſer* & Cap *Stepheus* : comme il n'étoit pas sûr de tenter dans l'obſcurité l'un ou l'autre des deux paſſages que cette Iſle forme dans le détroit, il mit à la cape pendant la nuit, & eut toujours la ſonde à la main ; mais il n'y avoit point de fond pour 140 braſſes. Le détroit y compris les deux paſſages à environ quinze lieues de largeur. La terre du *Duc-d'Yorck* eſt unie & d'un aſpect agréable ; l'intérieure eſt couvert de grands bois ; les habitations des Naturels du pays, aſſez voiſines l'une de l'autre, ſont rangées près des bords de l'eau, parmi des bocages de cocotiers, de façon que le tout forme un coup d'œil des plus beaux & des plus pittoreſques qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Il apperçut pluſieurs de leurs pirogues qui ſont très-bien faites, & le matin du 10, quand il mit à la voile, quelques-

Navigation dans le détroit.

Beauté du pays.

Pirogues.

uns s'avancerent vers le vaisseau, mais comme il avoit alors un vent frais, il ne put pas s'arrêter pour les attendre. CARTERET. 1767.

En gouvernant ensuite au Nord-Ouest quart Ouest toute la nuit, il trouva le 11, à la pointe du jour, qu'il avoit perdu de vue l'Isle la plus méridionale, ou la *Nouvelle-Bretagne*; & après s'être assuré que la baie supposée est un détroit, il l'appella canal de *Saint George*, & donna à l'Isle septentrionale le nom de *Nova-Hibernia*, ou *Nouvelle Irlande*. Le temps étant brumeux, avec un vent fort & des raffales subites, il continua à porter le long de la côte de la *Nouvelle Irlande*, à la distance d'environ six lieues, jusqu'à ce qu'il fut en travers de son extrémité occidentale, & changeant alors de direction, il gouverna Ouest-Nord-Ouest.

Canal Saint-George.

Nouvelle-Irlande.

M. Carteret remarqua clairement, qu'il étoit poussé le long de la côte, par un fort courant à l'Ouest. A midi, il trouva par les observations qu'il avoit dérivé beaucoup au Nord du Lock; mais

CARTERET. 1767.

comme il étoit impossible que le courant eut sa direction exactement au Nord, puisque c'eût été précisément contre la terre, il fut obligé pour corriger son estime de ne pas supposer moins de vingt-quatre milles. Ce qui est à-peu-près l'étendue du gissement de la terre, le long de la côte, la variation de l'éguille étoit à ce temps d'environ une demi pointe à l'Est. Il découvrit sur le soir une belle Isle, grande, & qui forme un détroit ou passage entre elle & la *Nouvelle Irlande*. Le lendemain il l'a reconnut mieux, & il vit qu'elle est plus grande que celle du *Duc d'Yorck*, & il lui sembla qu'il y avoit quelques baies & havres très-bons sur la côte. On trouve sur sa partie septentrionale un pic remarquable, en forme de pain de sucre, & il y en a un autre exactement semblable & opposé à celui-ci, sur la côte de la *Nouvelle Irlande*. Pendant le temps qu'il fut à la hauteur de cette Isle, il entendit la nuit un bruit continuel, semblable au son d'un tambour. Le temps étant calme, lorsqu'il

passa à travers le détroit, dix pirogues portant environ cent cinquante hommes, partirent de la côte de la *Nouvelle Irlande*, & s'avancerent vers le vaisseau. Elles s'approcherent assez pour qu'il pût leur donner quelques quaincailleries qu'il leur tendit au bout d'un grand baton, mais aucun des Indiens ne voulut se hasarder à monter à bord. Ils sembloient préférer le fer à toutes les autres choses qu'on leur donnoit; quoique ce fer, si l'on en excepte les cloux ne fut pas travaillé, car comme il l'a observé plus haut, il n'avoit point avec lui d'ouvrages de coutelleries.

CARTERET. 1767.

Entrevue avec les Insulaires de la Nouvelle Irlande.

Dès que les Indiens eurent quitté le *Swallow*, M. Carteret gouverna à-peu-près à l'Ouest, & bientôt il découvrit une pointe de terre, qu'il reconnut par la suite pour l'extrémité Sud-Ouest de la Nouvelle Irlande, & à laquelle il donna le nom de Cap *Byron*. A l'Ouest du Cap *Byron*, il y a une Isle, grande & belle, qu'il appella *Nouvelle Hanovre* : entre cette Isle & la Nouvelle Irlande, on trouve

Suite de la reconnoissance de la Nouvelle Irlande.

Nouvelle Hanovre.

CARTERET. 1767.

un détroit ou passage qui tourne au Nord-Est, il y a dans ce passage plusieurs petites Isles, & sur l'une d'elles un pic remarquable, il donna à cette Isle le nom d'Isle de *Byron*, & il appella le passage ou détroit, détroit de *Byron*. La terre de la Nouvelle Hanovre est élevée; elle est couverte d'arbres, parmi lesquels on distingue plusieurs plantations; le tout forme un beau coup d'œil. M. Carteret nomme promontoire de la Reine Charlotte la pointe Sud-Ouest de l'Isle qui est un mondrain élevé. On reconnoit cette pointe, & la terre dans les environs par un grand nombre de petites collines : une nuit sombre & des raffales violentes, accompagnées de beaucoup de pluie, ayant surpris M. Carteret, il n'a pas pu les voir assez distinctement pour décrire leur apparence.

Il continua de suivre sa route à l'Ouest pendant toute la nuit, le matin du 13 où il n'appercevoit presque plus la *NouvelleHanovre*, il vit à l'Ouest à huit lieues de distance six ou sept petites Isles, auxquelles il donna le nom du Duc

de *Portland.* Il s'apperçut à la grosseur de la mer qu'il avoit dépassé toutes les terres, d'où il conclut qu'il est plus court & plus sûr de passer par le canal *Saint George*, en venant de l'Est & de l'Oüest, que de tourner autour des terres qui sont au Nord, d'autant plus qu'avec des rubans, des miroirs, des instrumens de fer & d'autres bagatelles, on peut se procurer aisément des rafraîchissemens de toute espece, des Indiens qui habitent les deux côtes du canal, & les Isles adjacentes.

CARTERET. 1767. Isle de Portland.

La route du canal Saint George préférable aux autres.

---

§. VII.

Traversée du Canal Saint George *à l'Isle de* Mindanao : *rencontre de plusieurs Isles.*

LE lendemain du débouquement du détroit, M. Carteret découvrit une terre, qu'il reconnut en l'approchant pour une Isle considérable, au Nord-Est, de laquelle il y en avoit une autre, qui ne paroissoit qu'un grand rocher au-

Découverte des Isles de l'Amirauté.

CARTERET 1767.

dessus de l'eau. Au Sud de la premiere, il apperçut plusieurs Isles, il fit gouverner pendant la nuit de leur côté. Le matin il en étoit très-près. Un nombre considérable de pirogues s'avancerent & ramerent vers le vaisseau; une d'entre elles qui portoient sept hommes, s'en approcha à la portée de la voix, elle fit beaucoup de signes que M. Carteret ne pouvoit pas entendre parfaitement; mais il les répéta le mieux qu'il fut possible, pour faire comprendre aux Insulaires, qu'il avoit pour eux les mêmes dispositions qu'ils avoient à son égard, afin de mieux gagner leur bienveillance & de les engager à venir à bord, on leur tendit quelques bagatelles; sur quoi ils s'approcherent plus près du vaisseau, & on se flattoit qu'ils alloient y monter; mais dès qu'ils furent à sa portée; ils lancerent avec force leurs javelines sur l'endroit du tillac où il y avoit le plus de monde, le Capitaine crut qu'il valoit mieux prévenir que d'avoir à répousser une attaque générale, qui auroit été d'autant plus meurtriere,

Entrevue avec les Insulaires.

Les Anglois attaqués par les Naturels.

triere, que le nombre des combattans feroit plus grand; ne doutant plus que les Insulaires ne fussent ses ennemis, il fit tirer quelques coups de fusils & un pierrier. Cette décharge ayant tué ou blessé quelques-uns d'entre eux, ils se retirerent & joignirent les autres pirogues, qui étoient au nombre de douze à quatorze. Il mit à la cape pour attendre la fin de cette attaque, & il eut la satisfaction de voir qu'après avoir long-temps consulté ensemble, ils reprirent le chemin de la côte. Afin de les intimider encore davantage & d'empêcher plus efficacement leur retour, il fit tirer une piece de six chargée à boulet, dont le coup tomba dans l'eau au-delà des pirogues. Cet expédient parut avoir un bon effet; car non-seulement ils ramerent avec plus de promptitude, mais ils dresserent une voile pour arriver plutôt au rivage. Cependant plusieurs nouvelles pirogues se détacherent bien-tôt d'une autre partie de l'Isle, & s'avancerent vers lui : elles s'arrêterent à la même

CARTERET. 1767.

Arrivée d'autres pirogues.

CARTERET. 1767.

distance que les premieres, & une d'elles vint aussi en avant de la même maniere. Il fit aux Indiens qui montoient ce bâtiment tous les signes d'amitié qu'il put imaginer; il leur montra toutes les choses qu'il avoit, & qu'il crut devoir leur faire plaisir; il leur ouvrit les bras pour les engager à monter à bord; mais toutes ces démonstrations furent inutiles, dès qu'ils furent à la portée du vaisseau, ils lancerent une grêle de dards & de javelines, qui ne firent néanmoins aucun mal. Il répondit à leur attaque par quelques coups de fusils; un d'entre eux ayant été tué, le reste sauta précipitamment dans la mer, & dès qu'ils furent arrivés à la nage auprès des autres qui les attendirent à quelque distance, ils s'en retournerent tous au lieu d'où ils venoient. Lorsque M. Carteret apperçut que la pirogue étoit abandonnée, il détacha son bateau qui l'amena à bord. Elle avoit cinquante pieds de long, quoique ce fut une des plus petites qui eut été envoyée contre lui. Elle étoit

Nouveau combat.

Prise d'une pirogue.

groſſiérement travaillée d'un ſeul arbre, mais elle avoit un balancier. Il y trouva ſix beaux poiſſons, une tortue, quelques ignames, une no.x de cocos, & un ſac rempli d'une petite eſpece de pommes ou de prunes, d'un goût douceâtre & d'une ſubſtance farineuſe. Ce fruit étoit un peu applati, & il étoit entiérement différent de ceux qu'il avoit vu auparavant, & des autres qu'il a rencontré dans la ſuite. On pouvoit le manger crud, mais il étoit beaucoup meilleur bouilli ou roti dans les cendres. Il y trouva auſſi deux grands pots de terre, qui avoient une forme aſſez reſſemblante à celle d'une cruche, avec une large bouche, ma's ſans anſes, & une quantité conſidérable de nattes, qui ſervent à ce peuple de voiles & de bannes, en les étendant ſur des baguettes courbées, à la façon de nos charriots couverts. Par ce que contenoit ce bâtiment, il jugea qu'il avoit été employé à la pêche; il remarqua que les Indiens avoient du feu à bord, & un pot deſſus, dans lequel ils faiſoient

CARTERET. 1767.

Fruit particulier qu'on y trouve.

Pots de terre.

CARTERET. 1767.

cuire leurs alimens. Lorſqu'il eut ſatisfait ſa curioſité en examinant cette pirogue, il la fit mettre en pieces pour en faire du bois à brûler.

Position de ces Isles.

Après avoir quitté ce peuple féroce & ennemi, il continua ſa route le long des autres Isles, qui ſont au nombre de vingt ou trente, & d'une étendue conſidérable; il les appella Isles de l'*Amirauté* (a). Il jugea que le milieu de la plus grande, eſt ſitué à trente-cinq lieues de diſtance à l'Oueſt demi Nord, du promontoire de la *Reine Charlotte* dans la *Nouvelle Hanovre*. Sur le côté méridional de cette Isle, il y en a une petite qui s'éleve en forme de cone, & qui ſe termine en un pic fort haut. Ce pic git au 2d. 27′ de latitude Sud, à cinq degrés & demi à l'Oueſt du Cap *Saint George* dans la Nouvelle Irlande. En rangeant la côte méridionale de la grande Isle, il trouva qu'elle a dix-huit lieues de long dans la direction

(a) On trouve dans le Journal de M. Carteret, différentes vues des Isles de l'*Amirauté*.

de l'Eſt & de l'Oueſt; il ne ſait pas juſqu'où elle s'étend au Nord; mais d'après ſon apparence il a des raiſons de ſuppoſer qu'elle ſe prolonge à une diſtance très-conſidérable. CARTERET. 1767.

Le 19, il découvrit deux petites Iſles. L'une d'elles ne fut apperçue que du haut du mat du grand perroquet, & il l'appella l'Iſle de *Durour*. Elle eſt ſituée à-peu-près à 1d. 14′ ou 16′ de latitude Sud, & au 143d. 21′ de longitude Eſt. Il côtoya pendant la nuit l'autre Iſle, à laquelle il donna le nom d'Iſle de *Matty*. Il vit les habitans courir en grand nombre avec des lumieres, le long du rivage & vis-à-vis du vaiſſeau. Le côté qu'il rangea lui parut être d'environ ſix milles de longueur, Eſt quart Nord-Eſt, & Oueſt quart Sud-Oueſt. Comme il étoit nuit, il ne put rien appercevoir de plus; ayant encore une jolie briſe, dont il lui étoit impoſſible de ne pas profiter, il pourſuivit ſa route.

Isle de Durour.

Isle de Matty.

Le 24, il vit deux petites Isles au Sud-Oueſt, comme il faiſoit calme, avec de petites fraîcheurs,

Isles Stephens.

CARTERET. 1767.

& un fort courant Oueſt, il ne put pas s'en approcher plus près que de quatre ou cinq lieues ; elles avoient un aſpect agréable ; & elles étoient bien couvertes d'arbres, mais il ignore, ſi elles ſont habitées. Elles giſſent à 22′ de latitude Sud, & 138d. 39′ de longitude Eſt, & M. Carteret leur a donné le nom d'Iſles *Stephens.*

Iſle de Joſeph Freeville.

Le 25, il découvrit à l'avant une terre, qu'il reconnut par la ſuite être trois petites Iſles; & avant la nuit il en étoit aſſez près.

Entrevue avec les Inſulaires.

Pluſieurs pirogues partirent bientôt de la côte, quelque ſignes d'amitié qu'il fit à ceux qui montoient ces pirogues, les engagerent à venir à bord ſans la moindre apparence de défiance ou de crainte ; ils n'avoient rien qu'un petit nombre de noix de cocos, qu'ils vendirent avec beaucoup de joie pour des morceaux d'un cercle de fer. M. Carteret vit qu'ils connoiſſoient ce métal qu'ils appelloient *parram*, & ils lui firent entendre par ſignes, qu'un vaiſſeau comme le ſien, avoit quelquefois touché ſur leur Isle, pour s'y ra-

fraîchir. Il donna à l'un d'eux trois morceaux de ce vieux cercle, dont chacun avoit environ quatre pouces de long, ce qui le jetta dans un ravissement peu différent de l'extravagance.

CARTERET. 1767.

M. Carteret ne put s'empêcher de prendre part à sa joie, & il observa avec grand plaisir le changement de visage, & le désordre de gestes, par lesquels il s'exprimoit. Ces peuples parurent aimer le fer, plus passionnement que tous ceux qu'il avoit vu jusqu'alors, & il est sûr que pour des instrumens de ce métal, il auroit acheté tout ce qui étoit dans leur Isle. Ces Indiens sont de couleur de cuivre, & les premiers de ce teint, que M. Carteret ait remarqué dans ces parages. Ils ont de beaux & grands cheveux noirs, mais peu de barbe. M. Carteret remarqua qu'ils arrachent constamment les poils du menton & de la levre supérieure. Leurs traits sont beaux, & leurs dents d'une blancheur & d'un poli éclatant; ils sont d'une stature moyenne, mais extraordinairement alertes, vigoureux & ac-

Ces peuples aiment beaucoup le fer.

Couleur des Indiens leur figure, &c.

CARTERET. 1767.

Agilité, caractere.

tifs; ils montoient sur la grande hune beaucoup plus promptement que les propres matelots. Leur caractere paru franc & ouvert, ils mangeoient & buvoient tout ce qu'on leur donnoit; ils alloient sans hésiter dans toutes les parties du vaisseau, & ils étoient aussi familiers & aussi gais avec l'équipage que s'ils l'avoient connu depuis long-temps, & d'une maniere intime, ils n'étoient pas entiérement nuds, ainsi que les peuples de toutes les autres Isles qu'il avoit visités, cependant ils n'avoient qu'une légere couverture autour des reins, & qui étoit composée d'une piece étroite d'une belle natte.

Pirogues.

Leurs pirogues sont très-bien travaillées & avec beaucoup d'adresse; un arbre creusé en forme le fond; les côtés sont de planches, & elles ont une voile d'une natte fine & un balancier. Leurs cordages & leurs filets ne sont pas moins bons. Ils presserent M. Carteret d'aller à terre, en lui proposant de laisser pour ôtages dans le vaisseau, un nombre de leurs gens égal à celui qu'il voudroit y en-

voyer. Il y auroit consenti volontiers, s'il l'avoit pu, mais un fort courant d'Ouest l'entraîna à une si grande distance, qu'il n'eût pas occasion de chercher un mouillage, & la nuit survenant, il continua sa route. Lorsque les Indiens s'apperçurent qu'il les quittoit, un d'eux demanda avec beaucoup d'empressement à venir avec lui, & malgré tout ce que ses compatriotes purent lui dire ou lui faire, il refusa opiniâtrement de retourner à la côte. Comme il crut que cet homme pouvoit lui servir à faire des découvertes utiles, il ne le renvoya pas à terre, & lui accorda ce qu'il desiroit. Il apprit de lui qu'il y avoit d'autres Isles au Nord, dont les habitans, à ce qu'il lui dit, ont du fer. Il ajouta qu'ils s'en servent pour tuer ses compatriotes lorsqu'ils les attrapent en mer. Ce pauvre Indien que les Anglois appellerent Joseph Freeville, (de bonne volonté), à cause de son empressement à s'embarquer avec eux, tomba malade peu de jours après qu'il fut sur le vaisseau, & mou-

CARTERET. 1767.

L'un des Naturels s'embarque sur le Swallow.

CARTERET. 1767.

rut dans l'Isle *célebre*. Comme les Isles d'où on l'avoit amené étoient très-petites & très-basses, la plus grande n'ayant pas plus de cinq milles de circonférence, M. Carteret fut surpris de voir combien cet Indien connoissoit de productions qui sont aux célebres : outre le cocotier & le palmier, il reconnut l'arbre qui porte le bêtel, & le citronier, & à l'instant qu'il cueillit un fruit à pain, il alla auprès du feu & le grilla dans les cendres. Il fit entendre aussi que dans son pays, il y avoit du poisson en abandance, & des tortues suivant la saison. Il est cependant très-probable, malgré le grand nombre d'habitans qui vivent sur ces Isles, qu'ils n'ont d'eau douce que celle de la pluie. M. Carteret n'a pas eu occasion d'apprendre comment ils la reçoivent & la conservent; mais il n'a jamais rencontré une source dans un terrein si petit & si bas, & il ne croit pas qu'on puisse y en trouver.

La plus grande de ces Isles, que les Naturels du pays appellent *Po-*

gan, & à laquelle M. Carteret donna le nom de *Freeville*, est située à 50′ de latitude Nord, & au 137d. 51′ de longitude Est. Elles sont toutes environnées par un récif de rochers. On trouve dans le Journal de M. Carteret une carte de ces Isles, d'après la description des Indiens qui en firent l'esquisse avec de la craie sur le tillac, & qui déterminerent la profondeur de l'eau, en se servant de la longueur de leurs bras pour désigner une brasse.

CARTERET. 1767.

Le 28 Septembre, par 2d. 53′ de latitude Nord, & 136d. 10′ de longitude Est, M. Carteret rencontra un bas fond très-dangereux, d'onze à douze milles de circuit, & environné de petites roches qui paroissent hors de l'eau; & le soir, il découvrit une autre Isle au Sud.

Bas fond très-dangereux.

Le 12 Octobre, il apperçut une petite Isle, où il vit des arbres, quoiqu'elle ne fut gueres plus large qu'un rocher, il l'appella *Current-Island*, *Isle du Courant*, & le lendemain il en vit deux autres, auxquelles il donna le nom d'Isles de *Saint André*.

Isle du Courant.

Isles de St. André.

CARTERET. 1767.

§ VIII.

Description de la Côte de Mindanao *& des Isles qui l'avoisinent. Erreurs de Dampierre.*

LE 26 Octobre, M. Carteret apperçut une terre, & le 27, ayant reconnu que c'étoit l'Isle de *Mindanao*, il résolut d'y chercher une baie, que Dampierre a décrit comme étant située dans la partie Sud-Est de l'Isle, & où il prétend avoir tué un grand nombre de bêtes fauves; il espéroit s'y procurer des rafraîchissemens pour ses malades. Il côtoya donc cette partie de l'Isle, & envoya son Lieutenant dans le bateau pour qu'il rengea la côte d'assez près, afin de ne pas manquer la baie; il ne vit qu'un petit enfoncement, au fond duquel étoient une Ville & un Fort. Dès que ses gens qui étoient à terre apperçurent le bateau, ils tirerent un coup de canon, & trois pirogues remplies d'Insulaires partirent du rivage, & donnerent la

Recherche de la baie dont parle Dampierre.

chasse au bateau jusques sous le bâtiment. M. Carteret s'éloigna un peu à l'Est, où il mouilla près de la côte. Le 2 Novembre, les deux bateaux allerent à une riviere située près du mouillage, & revinrent chargés d'eau sans avoir vu la moindre trace d'habitans lors de leur débarquement. Cependant on apperçut une pirogue qui s'avançoit autour de la pointe la plus occidentale de la baie, & que M. Carteret supposa avoir été envoyée pour le reconnoître. Dès qu'il apperçut cette pirogue, il arbora pavillon Anglois; il ne désespéroit pas qu'elle vint à bord; mais après l'avoir examinée quelque temps elle s'en retourna. Comme on n'avoit vu aucuns vestiges d'habitans à l'endroit de l'aiguade, il se proposoit de remplir de nouvelles futailles le lendemain, & de tâcher aussi d'y faire du bois; mais sur les neuf heures du soir, il fut surpris d'entendre tout-à-coup un grand bruit sur cette partie de la côte qui étoit vis-à-vis le vaisseau. Ce bruit étoit produit par un grand nombre de voix

CARTERET. 1767.

Relâche à Mindanao.

CARTERET. 1767.

M. Carteret se prépare au combat.

d'hommes, & ressembloit beaucoup au cri de guerre que les sauvages d'Amérique poussent au moment du combat, & qui, au rapport de tous ceux qui l'ont entendu, a quelque chose de terrible & d'effrayant. Il fut alors de plus en plus convaincu qu'il étoit nécessaire d'employer le peu qui lui restoit de forces du mieux qu'il lui seroit possible. Il continua le lendemain à tirer les canons de la calle, & à racommoder les agrets qui en avoient besoin. N'ayant apperçu aucun des Insulaires qui s'étoient efforcés de l'effrayer par leurs cris pendant la nuit, il envoya à onze heures la chaloupe à terre pour y faire encore de l'eau. Comme il pensoit que probablement les Insulaires s'étoient cachés dans les bois, il tint le canot armé & équipé avec le Lieutenant à bord, tout prêt à donner du secours à ses gens s'ils étoient menacés de quelques dangers. Il parut bien-tôt que ses conjectures étoient fondées, car ses gens n'eurent pas plutôt quitté la chaloupe, qu'un grand nom-

bre d'Insulaires armés sortirent du bois; l'un deux portoit à la main quelque chose de blanc, qu'il prit pour un signe de paix. Il ressentit de nouveau dans cette occasion ce qu'il avoit déja éprouvé plusieurs fois auparavant, combien le mauvais équipement du vaisseau étoit malheureux pour lui. Il n'avoit point à bord de pavillon blanc, & pour suppléer à ce défaut le mieux qu'il lui étoit possible, il ordonna à son Lieutenant qu'il envoyât à terre dans le canot, d'arborer une nappe. Dès que l'Officier eut débarqué, le Port-Etendart, & un autre Insulaire approcherent de lui sans armes, & le reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. L'un d'eux lui adressa la parole en Hollandois, langue qui n'étoit entendue d'aucun des gens du Capitaine Carteret. Il proféra ensuite quelques mots en langage Espagnol, qu'un des hommes de son canot savoit fort bien. L'indien cependant parloit si mal, que ce fut avec beaucoup de peine & par le secours de plusieurs signes, qu'il

CARTERET. 1767.

Entrevue avec les Insulaires.

CARTERET 1767.

se fit entendre. Peut-être que si quelqu'un de l'équipage avoit su l'Hollandois, il l'auroit trouvé aussi peu habile dans cette langue que dans l'autre. Il fit des informations sur le Capitaine qu'il appelloit *Skyper*, maître du navire, & il demanda s'il étoit Hollandois, si son bâtiment étoit un vaisseau de guerre ou un vaisseau marchand, combien il portoit d'hommes & de canons, & s'il alloit à *Batavia*, où bien s'il en revenoit. Lorsqu'on eut répondu à toutes ces questions, il fit entendre que le Capitaine devoit aller à la Ville, & qu'il l'introduiroit chez le Gouverneur, à qui il donnoit le titre de *Rajah*. Le Lieutenant lui répondit alors que le Capitaine étoit dans le dessein d'y aller effectivement, mais qu'il avoit un grand besoin d'eau, & qu'il demandoit la permission d'en remplir quelques tonnes. Il le pria aussi de reléguer à une plus grande distance les Insulaires qui étoient armés d'arcs & de flèches. L'Indien qui sembloit être revêtu d'une autorité considérable, accorda ce que

Négociation avec un des Insulaires.

desiroit l'Anglois; & comme il paroissoit faire une attention particuliere à un mouchoir de soie que le Lieutenant portoit autour du col, celui-ci le lui présenta; l'Indien dont l'habillement ressembloit assez à celui des Hollandois, le pria d'accepter en retour une espece de cravatte, d'une toile de coton grossiere qu'il portoit. Après cet échange, il demanda à l'Officier si le vaisseau avoit à bord des marchandises pour commercer. On lui répondit qu'il n'en avoit que pour acheter des provisions, sur quoi l'Indien répliqua, que les Anglois auroient tout ce dont ils auroient besoin. Après cette conférence que le Capitaine Carteret regardoit comme étant de bon augure, les bateaux revinrent à bord chargés d'eau.

CARTERET, 1767.

Cependant il s'étoit à peine écoulé deux heures, lorsqu'il vit avec autant de surprise que de douleur plusieurs centaines d'hommes armés qui se plaçoient vis-à-vis de son bâtiment, en différens endroits du rivage parmi les arbres. Ils avoient pour armes des fusils, des

CARTERET. 1767.

arcs, des flêches, de grandes piques ou lances, de larges sabres, une espece de poignard appellé *cri*, & des boucliers. Il observa aussi qu'ils retirerent dans les bois une pirogue qui étoit sur la côte sous un hangar. Ces préparatifs n'annonçoient pas des intentions pacifiques; elles furent suivies par d'autres, qui firent connoître plus clairement au Capitaine Carteret leur mauvaise volonté; car ces Insulaires passerent le reste du jour à entrer & sortir des bois, comme s'ils se fussent exercés à l'attaque d'un ennemi. Quelquefois ils jettoient leurs traits & lançoient leurs javelines dans la mer du côté du vaisseau, d'autrefois ils élévoient leurs boucliers, & agitoient leurs sabres du côté des Anglois d'une maniere menaçante. Pendant tout ce temps-là, il n'étoit pas oisif à bord, il fit monter ses canons, raccommoder ses agrets, & mit tout en ordre avant le soir. Etant prêt alors à faire voile, il résolut s'il étoit possible d'avoir une autre entrevue avec les Insulaires de la côte, & d'apprendre la raison d'un

changement à son égard, si subit & si extraordinaire. Il dépêcha donc son Lieutenant, qui arbora une seconde fois la nappe en signe de paix. Il eut la précaution cependant d'envoyer le bateau vers une partie du rivage, où il n'y avoit point de bois, afin que ses gens ne fussent point exposés à être assaillis par des ennemis qu'ils ne verroient pas; il défendit à son équipage d'aller à terre. Lorsque les Indiens s'apperçurent que le bateau approchoit de la côte, & que personne ne débarquoit, un d'eux qui sortit du bois avec un arc & des flêches, lui fit signe d'aborder dans l'endroit où il étoit. L'Officier eut la prudence de n'y pas consentir, parce que ses gens auroient été à la portée du feu des Insulaires qui étoient peut-être placés en embuscade. Il attendit quelque temps, & voyant qu'il ne pouvoit pas obtenir une conférence à d'autres conditions, il revint au vaisseau. Il dépendoit certainement du Capitaine Carteret de détruire un grand nombre de ces Indiens si peu hospitaliers,

CARTERET. 1767.

CARTERET. 1767.

en tirant ſes pieces d'artillerie dans le bois ; mais cet expédient n'auroit pas eu d'heureuſes ſuites. Il n'auroit pas pu dans la ſuite ſe procurer de l'eau & du bois, ſans riſquer la vie de ſes gens : il eſpéroit toujours acheter des rafraîchiſſemens de bon accord à la Ville, où il étoit réſolu de ſe rendre, étant alors en état de ſe défendre contre une attaque imprévue.

Départ de Mindanao.

C'eſt pour cela que le lendemain au matin 4, à la pointe du jour, il fit voile avec une petite briſe de terre, de cet endroit, qu'il appella *Deccit-ful-Bay*, (*la baie trompeuſe*), & entre dix & onze heures, il ſortit de la baie ou enfoncement, au fond duquel ſes bateaux avoient découvert la Ville & le Fort : mais le vent qui s'éleva l'obligea à prendre le large, & de diriger ſa route pour gagner *Batavia*.

M. Carteret décrit d'une maniere particuliere ſa navigation ſur la mer qui lave les côtes de l'Iſle de Mindanao, & ſon Journal doit ſervir de ſupplément à celui de

Dampierre, qui en plusieurs points est rempli d'erreurs. Il a reconnu & nommé avec soin les Isles, les Caps, & les bas fonds de ces parages. CARTERET. 1767.

M. Carteret passa entre différentes Isles, & la grande terre, & il trouva le passage bon, le courant ayant sa direction à l'Ouest. Dampierre ayant placé sa baie & sa prairie à quatre lieues au Nord-Ouest de l'Isle la plus orientale; il l'a chercha dans ce parage, ainsi que sur toute la partie Sud-Est de l'Isle, jusqu'à ce qu'il arriva dans une petite crique qui se prolonge jusqu'à la Ville. Observations nautiques.

Toute la partie méridionale de *Mindanao* est extrêmement agréable, on y voit plusieurs cantons qui ont été défrichés pour des plantations, & de grandes plaines d'une belle verdure. Cette partie de l'Isle est bien peuplée, ainsi que les Isles voisines. M. Carteret ne donne pas une description de la Ville, parce que le temps fut si brumeux qu'il ne put pas la voir; il ne put pas non plus distinguer suffisamment la terre pour en déterminer la situation. Cartes méridionales de Mindanao.

CARTERET. 1767.

Aspect de différentes parties de l'Isle.

Lorsque M. Carteret decouvrit la terre à l'Ouest, de la pointe la plus méridionale, il apperçut une baie très-profonde. A l'Ouest de cette baie la terre est toute plate, & couverte de peu de bois en comparaison des autres parties de l'Isle. Sur ce terrein applati, on apperçoit un pic d'une hauteur prodigieuse, & qui s'éleve dans les nues, comme une tour entre l'entrée de cette baie & la pointe Sud de l'Isle, il y a une autre montagne très-haute, dont le sommet a la forme de la bouche d'un volcan, mais il n'a pas remarqué qu'elle vomit du feu ou de la fumée. Il est possible que cette baie profonde soit celle dont parle Dampierre, & qu'elle ait été mal placée par une faute d'impression; car si au lieu de dire qu'elle court au Nord-Ouest, à quatre lieues de la plus orientale des Isles, Dampierre avoit dit qu'elle court au Nord-Ouest, à quatorze lieues de la plus occidentale des Isles, ce narré seroit d'accord avec sa description, & les gissemens se rencontreroient, puisque la terre est

Remarques sur la baie de Dampierre.

élevée sur le côté oriental & basse sur le côté Ouest. La latitude de ces Isles qu'il determine au 5d. 10' Nord, approche aussi beaucoup de la véritable; car probablement quelques parties de la plus méridionale sont situées dans cette latitude, mais comme M. Carteret n'est pas allé au Sud de ces Isles, ce n'est qu'une conjecture. CARTERET. 1767.

Entre l'Isle du *Moudrain*, qui est la plus grande & la plus occidentale de toutes, & les Isles situées à l'Est, qui sont toutes plates & unies, il y a un passage qui porte Nord & Sud, & qui ne paroît pas être embarrassé. Celle de ces Isles qui est située plus avant au Nord-Est, est petite, basse & plate, environnée d'une greve de sable blanc, avec beaucoup de grands arbres au milieu; à l'Est ou Nord-Est de cette Isle, il y a des bas fonds & des brisans: » je n'ai pas découvert, Bas fonds & brisans. » dit M. Carteret, dans ce passa» ge d'autres apparences de dan» ger. Je n'ai vu aucune des Is» les, dont parle Dampierre, & » qui sont placées dans toutes les » cartes, près de *Mindanao* au lar-

CARTERET. 1767.

» ge ; elles sont peut-être à une » distance plus éloignée qu'on ne » le croit communément ; car la » hauteur de la terre, ainsi que » je l'ai déja observé, fera tomber » les Navigateurs dans de gran- » des erreurs sur cet article par- » ticulier, s'ils n'y sont pas beau- » coup d'attention. En côtoyant » cette Isle, je trouvai que le cou- » rant portoit très-fortement au » Sud le long de la côte, jusqu'à » ce que j'arrivai à l'extrémité mé- » ridionale, où je reconnus qu'il » couroit au Nord-Ouest, & Nord- » Ouest quart Ouest, ce qui est » à-peu-près la direction du gisse- » ment de la terre. Nous avions » communément les vents du Sud- » Ouest au Nord-Ouest avec de » petites fraîcheurs, des pluies fré- » quentes & un temps variable. » Nous soupçonnâmes qu'il y avoit » dans la Ville des Hollandois, ou » au moins des amis de cette na- » tion ; & que lorsqu'ils eurent dé- » couvert que nous étions An- » glois, afin de nous empêcher d'a- » voir aucune communication avec » les Naturels du pays, ils avoient envoyé

» envoyé un détachement armé, » qui arriva deux heures après » notre conférence amicale avec » les premiers Insulaires, & dont » les hommes qui nous défierent » de la côte, faisoient partie. CARTERET. 1767.

---

§. IX.

Passage de Mindanao *à l'Isle de Célebes. Description du détroit de* Macassar.

APrès avoir quitté *Mindanao*, M. Carteret marcha à l'Ouest pour trouver le passage ou détroit de *Macassar*, il y entra le 14 Novembre. Le 21, comme il cingloit vers Borneo, il vit les petites Isles *Taba*; il demeura embarrassé dans le passage (a), jus-

(a) Il donne dans son Journal des avis aux Navigateurs sur ce passage, & des moyens de le reconnoître : parmi les remarques qu'il fait & qu'il est important de recueillir, il dit : „ en allant à l'Ouest „ des Isles de *Taba*, où le passage est „ large & sûr, on peut éviter un banc „ très dangereux, on trouve deux bancs „ à l'Est, & un peu au Nord de ces

CARTERET 1767.

qu'au 27 qu'il passa la ligne; il employa quinze jours à faire 28 lieues, à compter de l'entrée septentrionale du détroit, dans laquelle il étoit arrivé le 14 : on peut juger par cette observation du délabrement de son vaisseau & de

„ Isles, dans la carte Françoise de M. d'Apres de Mannevillette, publiée en 1745. L'un d'eux est appellé *Tournn*, & l'autre *Vanlorif*, le troisieme, sur lequel sont placées deux Isles, *Harigs ;* mais ces bancs & ces Isles n'existent certainement point, puisque j'ai tourné à travers cette partie du passage, depuis un côté jusqu'à l'autre, & que j'ai navigué dans l'endroit même où on suppose qu'est leur situation. On a aussi placé dans la même carte, sept petites Isles, à un demi degré au Nord de la ligne, & exactement au milieu de la partie la plus étroite de ce passage; les unes & les autres de ces Isles, n'existent point ailleurs que sur le papier, quoique je croie qu'il peut y en avoir quelques petites près de la grande terre de *Borneo*. Nous pensâmes en avoir vu deux, que nous prîmes pour celles qui sont situées dans les cartes à la hauteur de *Porto-Tubo*, mais je ne suis pas sûr de ce fait. La partie la plus méridionale & la plus étroite de ce passage, a environ dix-huit ou vingt lieues de largeur, avec des hautes terres de chaque côté.

l'état de foibleffe de fon équipage. Les vents même qui lui étoient favorables ne lui fervoient de rien, parce que toutes les forces réunies de ceux qui reftoient en état de fervir, fuffifoient à peine à ferler les voiles. Les ravages du fcorbut étoient univerfels, il n'y avoit pas un feul homme dans tout l'équipage qui fut exempt de cette maladie, les vents & les courans contraires avoient tant de force, que le vaiffeau ne pouvoit avancer ni à l'Oueft ni au Sud. » Nous » reftâmes, dit M. Carteret, juf- » qu'au 10 Décembre dans cette » fituation déplorable, cependant, » étant malades, affoiblis, mou- » rans, voyant des terres où nous » ne pouvions pas avancer, ex- » pofés à des tempêtes, qu'il nous » étoit impoffible de furmonter, » nous fûmes attaqués par un pi- » rate, & afin que cet accident » inopiné nous accablât dans toute » fa force, il furvint à minuit, » lorfque les ténebres extraordi- » nairement épaiffes ne pouvoient » pas manquer d'augmenter la con- » fufion & la terreur. Cette atta-

CARTERET. 1767.

M. Carteret attaqué par un pirate.

CARTERET. 1767.

» que subite loin de l'abattre excita notre courage, & quoique » l'ennemi entreprît de venir à l'abordage avant que nous soupçonnassions sa proximité, nous » fîmes avorter son projet. Le » pirate fit alors un feu très-vif » sur nous, avec des armes que » nous supposâmes être des pierriers & des fusils; quoiqu'il eut » pris les devants, nous répondîmes bien-tôt à son attaque, & si » efficacement, que peu de temps » après le bâtiment coula à fond, » & tous les misérables qui étoient » à bord périrent «. C'étoit un petit vaisseau, mais il fut impossible de connoître de quel pays ou comment il étoit équipé. Le Lieutenant & un matelot furent blessés mais sans danger. Ce bâtiment étoit le même que M. Carteret avoit apperçu à l'entrée de la nuit, & il apprit ensuite qu'il appartenoit à un pirate, qui avoit plus de trente bâtimens pareils sous son commandement. La petitesse du *Swallow*, que le pirate regardoit d'ailleurs comme un vaisseau marchand l'encouragea à l'attaquer, & ses

forces supérieures, à ce qu'elles paroissoient annoncer, lui furent fatales.

CARTERET. 1767.

Bancs de sable Spera-Mondes.

Le 12, M. Carteret rencontra les dangereux bancs de sable appellés les *Spera-Mondes*, & il eut le chagrin de trouver que la mousson d'Ouest avoit commencé, & que contre ces vents & le courant, il étoit impossible à tout vaisseau de gagner à l'Ouest la hauteur de *Batavia*. Il étoit nécessaire alors d'attendre jusqu'au retour de la mousson Est, & jusqu'à ce que le courant changeât de direction. Le Swallow avoit perdu treize personnes de l'équipage, & il n'y en avoit pas moins de trente qui étoient aux portes de la mort. Tous les Officiers subalternes étoient malades. Le Lieutenant, & M. Carteret, qui faisoient tout le service étoient très-foibles. Dans ces conjonctures il ne pouvoit pas tenir la mer, & il ne lui restoit d'autres moyens pour conserver la vie du reste de l'équipage, que de relâcher à quelqu'endroit où il pût trouver du repos & des rafraîchissemens. Com-

Contretemps qui prolonge le voyage de M. Carteret.

CARTERET. 1767.

me il étoit fort avancé au Sud, il résolut donc de profiter de cette circonstance, & de faire des efforts pour gagner *Macassar*, principal établissement des Hollandois dans l'Isle de *Célebes*.

Isle de Tonikyky.

Entre les *Trois Freres* & la terre des *Célebes*, on trouve l'Isle de *Tonikyky*, qui est beaucoup plus grande qu'aucune de celles des environs, elles ne sont point habitées, quoiqu'il y ait sur toutes un petit nombre de huttes appartenantes à des pêcheurs. Le passage entre le bas fond & cette Isle, est sûr & bon par 10 à 13 brasses fond de sable. Les sondes rapportent ordinairement sur le côté de l'Isle, 12 brasses, & jamais au-dessous de 10. Il est cependant très-difficile & très-dangereux aux vaisseaux de rencontrer la terre, en prenant ce chemin sans avoir un pilote à bord; car il y a un grand nombre de bancs de sable & de rochers au-dessus de l'eau. M. Carteret se servit pour faire cette route d'une carte qui est dans le *pilote Anglois des Indes Orientales*, & qu'il trouve généra-

Observations nautiques.

lement bonne, mais les noms des Isles, pointes & baies y font très-différentes de ceux qu'on leur donne ordinairement.

CARTERET. 1767.

Relâche à Macaffar.

Le 15, il mouilla à quatre lieues de la Ville de *Macaffar;* d'autres allarmes & d'autres malheurs l'attendoient encore au milieu des Européens, & il devoit éprouver partout cette vérité trop constante, que les hommes font plus dangereux encore que les élémens.

Voici une remarque de M. Carteret, fur le détroit de *Macaffar.*

» J'ai fait une defcription très-» détaillée de tout ce que j'ai ap-» perçu, parce que toutes les car-» tes Angloifes & Françoifes, que » j'ai confultées, font extrêmement » défectueufes & remplies d'er-» reurs, & que d'ailleurs une con-» noiffance exacte de ces paffages, » peut être d'une grande utilité à » notre commerce de la Chine. » Les vaiffeaux qui font ce com-» merce, peuvent fuivre cette rou-» te avec auffi peu de danger que » la commune, qui eft le long des » bancs Praffels; & lorfqu'ils man-» quent leur paffage à la Chine,

CARTERET 1767.

» dans la mousson Sud-Est, & qu'ils » perdent la saison, ils peuvent » compter qu'ils trouveront ici un » canal sûr, & de bons vents de » l'Ouest-Sud-Ouest, de l'Ouest » & des autres rhumbs jusqu'à » l'Ouest-Nord-Ouest, en No- » vembre & Décembre, & dans » les quatre mois suivans. Je pen- » se aussi que c'est un chemin plus » court & meilleur d'aller au Nord- » Est, & à l'Est des Isles Philippi- » nes, que de traverser les *Molu- » ques*, ou côtoyer la *Nouvelle » Guinée*, comme nos vaisseaux » furent obligés de le faire, lors- » que les François, pendant la der- » niere guerre croisoient dans ces » mers pour leur interdire le pas- » sage. Cette seconde route est » remplie de bancs, de courans, & » d'une quantité innombrable d'au- » tres dangers.

CARTERET, 1767.

§. X.

Ce qui arriva à M. Carteret à la hauteur de Macassar, *& son passage de là à* Bouthain.

DÈs que M. Carteret eut mis à l'ancre, un Hollandois dépêché par le Gouverneur, vint demander qui il étoit; & en apprenant que le *Swallow* étoit un vaisseau de guerre Anglois, il parut fort allarmé, parce que aucun vaisseau du Roi de la Grande-Bretagne n'avoit été là auparavant. On ne pouvoit pas lui persuader de quitter le tillac & de descendre dans la grande chambre : cet émissaire s'en alla cependant satisfait, suivant toute apparence, mais on va lire les nouveaux malheurs qui menaçoient M. Carteret, & le beau rôle qu'il joua dans cette occasion ainsi que dans toutes les autres.

Le lendemain 16, à la pointe du jour, le Capitaine envoya son Lieutenant à la Ville avec une

CARTERET. 1767. Négociations avec le Gouverneur.

lettre pour le Gouverneur, dans laquelle il l'informoit de la cause de son arrivée, & lui demandoit la liberté du port, afin d'acheter des rafraîchissemens pour son équipage mourant; il le pria aussi d'accorder à son vaisseau un abri contre les tempêtes qui approchoient, & jusqu'au retour d'une saison convenable pour faire voile à l'Ouest. Il ordonna à son Lieutenant de remettre cette lettre au Gouverneur lui-même, à moins qu'il n'eût de bonnes raisons de faire le contraire; mais lorsque son Officier arriva au quai de la Ville, on ne lui permit pas de débarquer non plus qu'à qui que ce fut du bateau. Cet Officier refusa alors de délivrer sa lettre à un messager; le Gouverneur en fut instruit, & il envoya deux Officiers, appellés le *Sabandal* & le *Fiscal*; ils dirent au Lieutenant qu'il ne pouvoit pas remettre lui-même la lettre au Gouverneur, parce qu'il étoit malade, & qu'ils venoient par son ordre exprès la chercher. Le Lieutenant la leur donna enfin, & ils s'en allerent. Tandis qu'ils re-

tournerent à la Ville, l'Officier Anglois & ses gens resterent à bord du bateau, exposés à la chaleur brûlante du soleil, qui étoit presque perpendiculaire à midi ; & on ne souffrit pas qu'aucun des bateaux du pays approchât d'eux pour leur vendre des rafraîchissemens. Sur ces entrefaites les Anglois du bateau observerent beaucoup de tumulte & de bruit sur la côte, & tous les floupes & bâtimens propres à être armés en guerre, furent équipés avec toute la promptitude possible. Le Capitaine Carteret croit qu'il l'auroit emporté sur toutes ces forces maritimes, si l'équipage avoit été bien portant ; mais étant hors d'état de combattre, il forma le dessein de s'avancer & de mouiller tout près de la Ville ; mais le bateau étoit absent, & avec tous les efforts de ceux qui pouvoient travailler, il ne put pas lever l'ancre, quoique ce fût une des petites. Après que le Lieutenant eut attendu cinq heure dans le bateau, on lui dit que le Gouverneur avoit dépêché deux Officiers vers

CARTERET, 1767.

Obstacles qu'éprouvent les Anglois.

CARTERET. 1767.

le Capitaine, & qu'ils portoient réponse à sa lettre. A peine le Lieutenant fut-il de retour, que les deux envoyés arriverent à bord. M. Carteret apprit ensuite que l'un d'eux nommé le Cerf, étoit enseigne de la garnison, & l'autre M. Douglaff, écrivain de la Compagnie Hollandoise. Ils lui remirent la lettre du Gouverneur, mais elle se trouva écrite en Hollandois, langue qui n'étoit entendue d'aucun des hommes de l'équipage. Les deux Officiers cependant qui la lui apporterent parlant François, l'un d'eux la traduisit dans cette langue. » Elle contenoit en » substance qu'il devoit partir à » l'instant du port sans approcher » plus près de la Ville; qu'il ne » devoit point mettre à l'ancre sur » aucune partie de la côte, ni per» mettre à ses gens de débarquer » dans aucun endroit soumis à sa » jurisdiction «. Avant de faire réponse à cette lettre, il montra aux envoyés qui la lui avoient apportée, le nombre de ses malades; ils parurent fort affligés à la vue de tant d'hommes qui se mouroient

On refuse à M. Carteret la permission de relâcher.

de langueur & de besoins ; il leur représenta qu'ils étoient témoins de la néceffité preffante, où il étoit de fe procurer des rafraîchiffemens; qu'il feroit injufte & cruel de refufer de lui en vendre; que puifqu'il étoit fur un vaiffeau du Roi, on agiroit non-feulement contre les traités fubfiftans entre les deux Nations, mais encore contre les Loix de la nature. Ils fembloient convenir de la force de ce raifonnement, mais ils avoient une réponfe courte & décifive toute prête ; » ils difoient toujours que » des ordres abfolus & indifpenfables de leurs maîtres auxquels » ils devoient obéir, ne leur permettoient pas de fouffrir qu'aucun vaiffeau de quelque nature » qu'il fut, féjournât dans ce port «.

CARTERET. 1767.

Refus cruels des Hollandois.

M. Carteret leur répliqua, que des hommes qui étoient dans fa fituation n'avoient rien à craindre au-delà de ce qu'ils fouffroient; que fi on ne lui accordoit pas fur le champ la liberté du port, pour acheter des rafraîchiffemens & lui procurer un abri, il iroit dès que le vent le permettroit, affronter

CARTERET. 1767.

toutes leurs menaces & toutes leurs forces; que si enfin il ne venoit pas à bout de les intéresser à son sort, il se feroit échouer sous leurs murailles, & qu'après avoir vendu sa vie aussi chérement qu'il pourroit, il couvriroit la Hollande d'infamie, pour avoir réduit un ami & un allié à une si terrible extrémité. Cette déclaration parut les allarmer, d'autant plus que la situation de l'équipage du Swallow suffisoit seule pour les convaincre que M. Carteret tiendroit sa parole. Ils le presserent avec beaucoup d'émotion de rester où il étoit, jusqu'à ce qu'il eût au moins reçu une seconde lettre du Gouverneur. Après quelque altercation il y consentit, à condition que le Gouverneur lui feroit part de sa résolution, avant que la brise de mer commençât à souffler le lendemain.

Il passa le reste du jour & toute la nuit, dans un état cruel d'anxiété & d'indignation.

Le lendemain 7, dès le grand matin, il eut la douleur de voir un sloupe monté de huit canons,

& un des bâtimens du pays équipé en guerre, & ayant à bord un grand nombre de soldats, venir de la Ville, & mettre à l'ancre aux deux côtés de son vaisseau. Il détacha sur le champ son bateau pour leur parler, mais ils ne voulurent rien répondre à tout ce qu'on leur disoit. Sur le midi, la brise de mer se leva, & n'ayant point reçu de nouvelles du Gouverneur, M. Carteret mit à la voile & s'avança vers la Ville, très-résolu de répousser autant qu'il lui seroit possible la force par la force, si les bâtimens qui étoient venus mettre à l'ancre près de lui osoient l'attaquer. Heureusement pour eux & pour lui, ces bâtimens se contenterent de lever l'ancre & de suivre ses mouvemens.

CARTERET. 1767.

Suite de la résistance barbare des Hollandois.

Bien-tôt après qu'il eut mis à la voile, un joli bâtiment qui portoit une bande de musiciens, & plusieurs Officiers s'approcherent de lui, & dirent qu'ils étoient envoyés par le Gouverneur, mais qu'ils ne monteroient pas à bord, si le Swallow ne jettoit à l'ancre une seconde fois, il remit donc à

CARTERET. 1767.

l'ancre sur le champ, & les Officiers vinrent à bord ; c'étoient M. le Fiscal, le Sabaudar, le maître du port & M. Douglaff l'écrivain, dont il a été fait mention plus haut. Ils témoignerent quelque surprise de ce qu'il avoit appareillé, & ils lui demanderent ce qu'il prétendoit faire. M. Carteret leur répondit que son unique dessein étoit de tenir la parole qu'il leur avoit donnée la veille ; que justifié par les droits de la nature qui l'emportent sur toutes les autres loix, il vouloit plutôt que de remettre en mer, ou sa destruction par un naufrage, par la maladie ou par la famine, étoit inévitable, venir sous leurs murailles & les forcer à lui fournir ce dont il avoit besoin, ou faire échouer le vaisseau sur le rivage, puisqu'il valoit mieux périr tout d'un coup dans un combat, que de souffrir d'avance mille douleurs accablantes, & prévoir tous les jours une mort inévitable ; il leur fit remarquer aussi qu'aucun peuple civilisé n'avoit jamais laissé périr les prisonniers de guerre, faute de leur

Menaces en justification de M. Carteret.

accorder des alimens, beaucoup moins des alliés qui demandoient seulement la permission d'acheter des vivres. Les Hollandois convinrent de la vérité de tout ce qu'il leur disoit, mais ils sembloient penser qu'il s'étoit trop pressé : quand il leur dit qu'il avoit attendu tout le temps qu'on avoit fixé, ils firent quelques excuses de n'être pas venus plutôt, & ils ajouterent que pour lui prouver qu'on avoit accordé ce qu'il desiroit, ils apportoient les provisions que fournit leur pays. M. Carteret les prit sur le champ à bord ; elles consistoient en deux moutons, un élan fraîchement tué, un petit nombre de volailles, & quelques fruits ou végétaux. Ces provisions qui arriverent fort à propos, furent partagées entre les gens de l'équipage, & on en fit un bouillon salutaire aux malades. Les députés montrerent ensuite une autre lettre du Gouverneur, qui au grand étonnement de M. Carteret, lui enjoignoit de nouveau de partir, & qui, afin de justifier cet ordre, alléguoit qu'il ne pouvoit pas

CARTERET. 1767.

souffrir qu'aucun vaisseau de quelque Nation qu'il fût, séjournât ou commerçât dans le port sans manquer à la convention faite par la Compagnie Hollandoise avec les Rois Originaires & les Gouverneurs du pays, qui avoient déja témoigné du mécontentement à l'occasion de l'arrivée des Anglois, pour plus amples détails; le Gouverneur le renvoyoit aux Officiers, porteurs de sa lettre qu'il appelloit ses Commissaires. M. Carteret observa à ces députés qu'aucune stipulation relativement au commerce, ne pouvoit le concerner puisqu'il montoit un vaisseau du Roi; il leur produisit en même temps sa commission, en leur disant qu'on ne pouvoit pas, sans abuser du langage & blesser le sens commun, appeller commerce, la vente qu'on lui feroit des alimens & des rafraîchissemens dont il avoit besoin. Les Hollandois firent ensuite plusieurs propositions qu'il rejetta, parce qu'elles comprénoient toutes son départ de cet endroit, avant le retour de la saison. Il leur réitéra sa premiere dé-

Replique de M. Carteret aux ordres du Gouverneur Hollandois.

claration, & afin de lui donner plus de force, il leur fit voir le cadavre d'un de ses hommes qui étoit mort le matin, & dont la vie auroit probablement été sauvée, si on lui avoit vendu des rafraîchissemens lorsqu'il mit à l'ancre pour la premiere fois sur leur côte. Ce spectacle les déconcerta : après avoir gardé quelque temps le silence, ils s'informerent avec empressement, si le Capitaine Carteret avoit été dans les Isles à épiceries ; il leur répondit que non, & ils parurent convaincus qu'il leur disoit vrai. Ils en vinrent à une espece d'arrangement, ils lui dirent que quoiqu'ils ne pussent pas sans désobéir aux ordres les plus positifs & les plus exprès de la Compagnie, lui permettre de rester là, cependant il étoit le maître d'aller dans une petite baie peu éloignée, où il trouveroit un abri sûr contre la mousson dangereuse, & où il pourroit dresser un hôpital pour ses malades ; ils l'assurerent en même-temps, que les provisions & les rafraîchissemens y seroient plus abondans

CARTERET. 1767.

Les Anglois mourans de besoin.

CARTERET. 1767.

qu'à *Macaſſar*, d'où on lui enverroit d'ailleurs tout ce dont il auroit beſoin ; ils lui offrirent un bon pilote pour le conduire à ce mouillage. M. Carteret conſentit volontiers à cette propoſition, à condition que les offres qu'ils lui avoient faites ſeroient confirmées par le Gouverneur & le Conſeil de *Macaſſar*, afin qu'on le regardât comme étant ſous la protection de la Nation Hollandoiſe, & qu'on ne fit aucune violence aux gens de ſon équipage. Les Commiſſaires engagerent leurs paroles d'honneur qu'il ſeroit content du Gouverneur & du Conſeil, ils promirent que le lendemain il obtiendroit la ratification qu'il deſiroit, & ils le prierent en attendant de reſter où il étoit. Il leur demanda pourquoi on avoit fait mouiller en cet endroit les bâtimens qui étoient à l'ancre à ſes côtés ; ils répondirent que c'étoit uniquement pour empêcher les Naturels du pays de faire des inſultes aux Anglois.

M. Carteret obtient enfin la permiſſion d'aller à Bouthain.

Remarques ſur la conduite des Hollandois.

Il eſt étonnant que des Navigateurs qui ſe dévouent pour les

progrès de la géographie, & l'inſtruction de tous les peuples ne ſoient pas accueillis de tous les Européens, parmi leſquels ils peuvent aborder; & la défiance & le ſoin avec leſquels les peuples de l'Europe gardent leurs établiſſemens éloignés eſt quelquefois bien puéril. Après avoir fait reconnoître l'état du *Swallow* qu'avoit à redouter le Gouverneur de *Macaſſar*, qui pourroit excuſer la cruauté dont il ſe ſouilla d'abord? L'avide baſſeſſe & les vexations avec leſquelles les Hollandois traiterent enſuite l'équipage de M. Carteret, ne ſont pas moins odieuſes.

Il faut obſerver ici, que Colomb, revenant de la découverte de l'Amérique, eſſuya déja de la part des Portugais, un refus de relâcher & de prendre des proviſions aux *Açores* ou aux *Canaries*.

Le 18, le Sabandar vint avertir M. Carteret, que le Gouverneur & le Conſeil avoient confirmé l'engagement de la veille, ainſi qu'on le lui avoit promis. Il étoit très-content de l'arrangement,

CARTERET. 1767.

excepté feulement qu'il lui falloit trouver de l'argent, pour fes billets fur le Gouvernement de la Grande-Bretagne : le Sabandar dit, qu'il tâcheroit de faire cette affaire. A huit heures du foir, il revint à bord pour lui apprendre que perfonne de la Ville n'avoit des remifes à faire en Europe, & qu'il n'y avoit pas une rixdale dans la caiffe de la Compagnie. Le Capitaine répondit que puifqu'on ne lui permettoit pas d'aller à terre pour négocier fes billets, il efpéroit qu'on lui feroit crédit en donnant des billets fur l'Angleterre pour toutes les dettes qu'il contracteroit, ou des reconnoiffances payables à *Batavia* : Le Sabandar répliqua que le Réfident à Bouthain, place où il alloit, recevroit des ordres pour lui fournir tout ce dont il auroit befoin; qu'il feroit charmé de prendre fes billets en retour, parce qu'il avoit des remifes à faire, & qu'il alloit lui-même en Europe dans la faifon fuivante : il ajouta que ce Réfident avoit des biens confidérables en Angleterre, où il s'étoit fait

Autres obftacles.

naturaliser. » J'ai dans mes mains » continua le Sabandar, de l'ar- » gent qui lui appartient, je vous » en acheterai à *Macassar* les mar- » chandises dont vous aurez be- » soin, & je les ferai partir après » vous «. Après que M. Carteret eut spécifié tous les articles, & la quantité & le prix, ils se quitterent.

CARTERET. 1767.

Le lendemain 19, dans l'après-midi, le Capitaine Carteret reçut une lettre signée par le Gouverneur & le Conseil de *Macassar*, qui contenoit les raisons pourquoi il étoit envoyé à *Bouthain*, & confirmoit la convention verbale qui subsistoit entre eux.

Le Swallow escorté jusqu'à Bouthain.

Bien-tôt après un Enseigne, le Sécretaire du Conseil & un pilote vinrent à bord, pour l'accompagner à *Bouthain*. L'Enseigne devoit commander les soldats qui étoient dans les bateanx de garde, & le Sécretaire, comme il l'a découvert dans la suite, étoit chargé de contrôler les opérations du Résident.

CARTERET, 1767.

§ XI.

Relâche à Bouthain, *le* Swallow *attend un vent favorable pour gagner* Batavia. *Description de* Bouthain, *de* Macassar *& du Pays adjacent.*

LE 20, à la pointe du jour, le *Swallow* fit voile, & l'après-midi du jour suivant, il mit à l'ancre dans la rade de *Bouthain*, avec ses deux bateaux de garde qui avancerent tout près de la côte, pour empècher les bâtimens du pays & les siens d'avoir aucune communication avec les Anglois.

M. Carteret alla tout de suite rendre visite au Résident, & après avoir arrangé avec lui toutes ses affaires rélativement à l'argent & aux provisions, le Résident lui accorda une maison près des bords de la mer & d'un petit Fort pallissadé garni de huit canons, c'étoit la seule qu'il y eût dans le canton, il en fit un hôpital sous la direction du Chirurgien. Il y envoya tous

Les malades établis à terre.

tous ceux de ses malades qu'il jugea ne pouvoir pas se rétablir à bord, & il retint le reste pour la garde du vaisseau. Dès que ses gens furent à terre, on les mit sous une garde de trente-six Hollandois, de deux Sergens & de deux Caporaux commandés par un Officier. On ne permit à aucun de ses malades de s'éloigner de plus de trente verges de l'hôpital, & on ne souffrit point que les Naturels du pays s'approchassent de plus près d'eux pour leur vendre quoique ce fût; de sorte que les Anglois n'achetoient rien que par l'entremise des soldats Hollandois, qui abusoient honteusement de leur pouvoir. Lorsqu'ils voyoient les habitans du pays apporter des provisions, qu'ils pensoient devoir convenir aux gens du Capitaine Carteret, ils les saisissoient d'abord & demandoient ensuite le prix. Le soldat ne faisoit guere attention au prix du vendeur, il les payoit ce qu'il jugeoit à propos, c'est-à-dire, une somme qui étoit à peine le quart de leur valeur. Si le pauvre cam-

Vexations des Hollandois.

CARTERET. 1767. pagnard s'avisoit de témoigner du mécontentement, il le satisfaisoit bien-tôt en tirant son grand sabre & en espadonnant par-dessus sa tête. Cet expédient appaisoit toujours les plaintes & renvoyoit l'offensé : ensuite le soldat vendoit ce qu'il avoit acquis quelquefois à plus de mille pour cent de bénéfice. Ces procédés étoient si violens à l'égard des Naturels du pays & si injurieux pour M. Carteret, qu'il en fit des plaintes au Résident, à l'Officier Hollandois, nommé le Cerf & au Sécretaire. Le Résident réprimenda les soldats d'une maniere convenable; mais sa harangue produisit si peu d'effet, que M. Carteret ne put s'empêcher de soupçonner que l'Officier connivoit à ces pratiques & en partageoit les avantages. Il le soupçonna aussi de vendre de l'arrack à ses gens; il s'en plaignit sans recevoir de réparation. Il savoit d'ailleurs que les esclaves de Cerf l'Officier étoient occupés à acheter au marché des choses que sa femme vendoit ensuite deux fois plus qu'elles ne lui avoient coûtées. Les

ſoldats ſe rendirent coupables de plusieurs autres délits : chacun d'eux à ſon tour devoit procurer des proviſions pour toute la garde, & il s'acquittoit ordinairement de cette fonction en allant dans la campagne avec ſon fuſil, l'honnête pourvoyeur n'étoit pas toujours content de remplir un ſac qu'il portoit, un d'eux prit ſans autre cérémonie un jeune buffle qui appartenoit à des payſans ; ſes camarades n'ayant pas de bois prêt pour le faire cuire, ils abattirent quelques-unes des paliſſades du Fort : lorſqu'on rapporta cette nouvelle au Capitaine Carteret, il la regarda comme ſi extraordinaire qu'il alla voir la brêche, & il trouva les pauvres noirs occupés à la réparer.

CARTERET. 1767.

Le 28, une flotte de plus de cent petits bateaux du pays, appellés *Pros*, mouillerent dans cette rade. Leur port eſt de douze à dix-huit & vingt tonneaux, & ils ont de ſeize à vingt hommes à bord. M. Carteret dit, qu'ils faiſoient une expédition autour de l'Iſle pour la pêche ; qu'ils par-

Cent Pros vont à la pêche.

CARTERET. 1767.

toient avec une mousson & s'en revenoient avec l'autre, de maniere à se tenir toujours sous le vent de terre. Ils envoyoient leur poisson au marché Chinois, & M. Carteret observa que tous ces Pros portoient pavillon Hollandois.

Suite des opérations de M. Carteret à Bonthain.

Il ne lui arriva rien jusqu'au 18 Janvier qui soit digne d'être rapporté. Il apprit alors par une lettre de *Macassar* que le *Dauphin* avoit été à Batavia. Le 28, le Sécretaire du Conseil, qui avoit été envoyé ici avec le Cerf, & qu'il supposa être chargé de contrôler les opérations du Résident, fut rappellé à *Macassar*.

Le 19 Février, le Cerf fut aussi rappellé afin d'entreprendre, à ce qu'on disoit, une expédition pour l'Isle de *Bally*. Le 7 Mars, le plus grand des bateaux de garde, un sloupe d'environ quarante-cinq tonneaux reçut ordre de retourner à *Macassar* avec une partie des soldats, & le 9, M. Swellingrabel le Résident reçut une lettre du Gouverneur de cette place, qui s'informoit quand M. Carteret

mettroit à la voile pour *Batavia.* Surpris du rappel de l'Officier & du bateau de garde ; il le fut bien davantage en apprenant ce que contenoit la lettre du Gouverneur, puisqu'il savoit que la mousson d'Est ne commençant qu'au mois de Mai, il lui étoit impossible d'appareiller avant ce temps. Toutes les affaires resterent cependant dans le même état jusques vers la fin du mois. Quelques-uns des gens de M. Carteret, remarquerent que depuis peu, un petit canot étoit venu roder plusieurs fois autour d'eux à différentes heures de la nuit, & qu'il s'étoit enfui dès que les gens qu'il portoit à bord s'appercevoient que quelqu'un remuoit dans le vaisseau.

CARTERET. 1767. Allarmes de M. Carteret.

Le 29, tandis que cette matiere étoit l'objet de ses spéculations, un des Officiers rapporta de terre au Capitaine une lettre, qui, à ce qu'il lui dit, lui avoit été remise par un noir. Elle étoit adressée au Commandant du vaisseau Anglois, à Bonthain (a).

M. Carteret averti d'une conspiration formée contre lui.

(a) Pour entendre le sens de cette lettre, il est nécessaire de savoir que l'Isle

Gouvernement des Célebes.

CARTERET. 1767.

Cette lettre l'avertiſſoit que les Hollandois, conjointement avec le Roi de *Bony*, avoient formé le projet de le maſſacrer; que les Hollandois cependant ne paroîtroient point dans l'attaque; que le complot ſeroit exécuté par un fils du Roi de *Bony*, qui, outre une ſomme qu'il recevroit d'eux, devoit avoir le pillage de ſon vaiſſeau pour ſa récompenſe; qu'il étoit alors à *Bonthain* avec huit cens hommes pour cette entrepriſe. La lettre ajoutoit que la liaiſon que le Capitaine Carteret avoit

Motifs prétendus de cette conſpiration.

des *Célebes* eſt partagée en pluſieurs diſtricts, qui ſont autant de ſouverainetés ſéparées appartenantes aux Princes Naturels du pays. La Ville de Macaſſar eſt ſituée dans un diſtrict qui porte le même nom ou celui de *Bony*. Le Roi de ce canton eſt allié des Hollandois qui ont été répouſſés pluſieurs fois dans leurs entrepriſes, pour ſubjuguer les autres parties de l'Iſle, dont l'une eſt habitée par un peuple appellé *Bugueſes*, & dont un autre ſe nomme *Waggs* ou *Toſora*. La Ville de Toſora eſt fortifiée avec du canon, car les Naturels avoient des armes à feu d'Europe, long-temps avant que les Hollandois s'établiſſent à *Macaſſar* en place des Portugais.

formée avec les *Bugguefes*, & les autres peuples du pays qui étoient ennemis des Hollandois, & qui s'efforçoient de les chasser de l'isle, avoit excité la jalousie & attiré sur lui ce danger; qu'on craignoit d'ailleurs qu'arrivé en Angleterre, ses compatriotes conçussent quelque projet contre la Compagnie, d'après les instructions qu'il devoit leur donner, puisqu'on ne connoissoit, ainsi qu'il a déja été dit plus haut, aucun vaisseau de guerre Anglois qui eût visité l'Isle auparavant.

CARTERET. 1767.

Cette lettre fut pour lui un nouveau sujet de surprise & de réflexion. Elle étoit extrêmement mal écrite par rapport au style & à la forme épistolaire; cependant elle n'en méritoit pas moins d'attention. Il ne pouvoit pas décider absolument jusqu'où l'avis qu'elle lui donnoit étoit vrai ou faux. Le mensonge pouvoit procurer à l'auteur de cette lettre quelque petite récompense pour l'amitié & le zele avec lesquels il révéloit ce complot, ou enfin lui donner une importance qui satisferoit du moins

Ce qu'il faut penser de cette conspiration.

CARTERET. 1767.

sa vanité. Il convenoit que le Capitaine Carteret prît les mêmes mesures que s'il avoit été sûr de la réalité du projet. D'ailleurs il n'avoit pas lieu d'être tranquille lorsqu'il considéroit qu'on avoit rappellé le Sécretaire du grand Conseil, le Cerf, le grand sloupe & une partie des soldats, qui, à ce qu'on disoit, n'avoient été envoyés à *Bonthain* que pour le mettre à l'abri des insultes des Naturels du pays. Son inquiétude augmenta quand il pensa aux troupes qui s'assembloient à *Macassar* pour une expédition à Bally, au petit canot qu'on avoit vu roder autour de lui pendant la nuit, & enfin à la lettre du Gouverneur qui s'informoit du temps où il quitteroit l'Isle. Soit que ses conjectures fussent vraies ou fausses, il se mit sur le champ à l'ouvrage, il fit suner le vaisseau, changer les voiles, démarrer, mettre des croupieres sur ses cables, charger tous les canons & bastinguer le pont. Chacun passa la nuit sous les armes, & le lendemain il fit touer le vaisseau vers la côte orientale,

Motifs d'inquiétude de M. Carteret.

Il se prépare au combat.

en s'éloignant un peu du fond de la baie, afin d'avoir plus de place; il mit six pierriers sur l'avant du tillac, & prit toutes les autres mesures néceſſaires pour se défendre.

CARTERET. 1767.

Le Résident, M. Swellingrabel, étoit alors à vingt milles dans l'intérieur du pays pour les affaires de la Compagnie, mais il avoit promis d'arriver le premier d'Avril; le Capitaine Carteret attendoit ce jour avec d'autant plus d'impatience, qu'un vieux Sergent toujours ivre étoit la personne la plus respectable du Fort.

Autres allarmes de M. Carteret.

Le soir du 31, il arriva un paquet de lettres pour le Résident, ce qu'il regardoit comme un bon augure & un gage de son retour au temps fixé. Il conçut des sentimens bien différens, lorsqu'il apprit qu'on les lui avoit envoyées. Il ne soupçonnoit point que M. Swellingrabel fut complice du projet qu'on lui avoit annoncé dans la lettre; mais il ne pouvoit s'empêcher de douter si on ne le retenoit point dans la campagne afin qu'il fut absent, alors qu'on l'exé-

CARTERET. 1767.

cuteroit. Dans cet état d'incertitude & de soupçon, il envoya un message au Fort, afin de faire partir un exprès auprès de M. le Résident, pour l'avertir qu'il desiroit le voir promptement, & lui communiquer une affaire de grande importance & qui n'admettoit point de délai. On ne sait pas si le Résident reçut ou non le message; mais après avoir attendu jusqu'au 4 Avril sans le voir & sans recevoir aucune réponse, M. Carteret lui écrivit une lettre, par laquelle il lui demandoit dans les termes les plus pressans une conférence, & le lendemain il vint à bord. Quelques minutes de conversation persuaderent les Anglois, que le Résident ignoroit entiérement le projet dont on leur avoit fait redouter les effets; le Hollandois pensoit même que ce complot étoit une fable. Il dit, il est vrai, qu'un *Tomilaly*, un Conseiller ou Ministre du Roi de *Bony*, lui avoit derniérement rendu visite, & ne lui avoit pas trop bien expliqué pourquoi il étoit dans cette partie de l'Isle à la prie-

M. Carteret écrit inutilement au Résident.

re du Capitaine Carteret, M. Swellingrabel entreprit de faire de nouvelles recherches sur le *Tomilaly* & sur ses gens. Le Résident & les personnes de sa suite remarquerent que le vaisseau étoit dans un état de défense, & que tout étoit prêt en cas d'attaque ; il dit aux Anglois que les hommes qui étoient à terre l'avoient instruit, avant qu'il vint à bord des préparatifs du *Swallow* & en particulier de l'exercice aux petites armes qu'avoit fait chaque jour l'équipage. M. Carteret dit qu'à tout événement il continueroit de se tenir sur ses gardes, ce que M. Swellingrabel parut fort approuver, & ils se quitterent avec des protestations mutuelles d'amitié. Quelques jours après, le Hollandois écrivit qu'ayant recherché soigneusement, si quelques autres personnes dépendantes du Roi de *Bony* étoient venues à *Bonthain*, il avoit appris à ne pouvoir en douter qu'un des Princes de ce Royaume y étoit arrivé sous un déguisement, mais qu'il n'avoit rien découvert sur les huit cens hom-

CARTERET. 1767.

Entrevue de M. Carteret avec le Résident.

Arrivée d'un des Princes de l'Isle à Bonthain.

CARTERET. 1767.

mes qu'on disoit être avec lui. Le Capitaine Carteret étoit donc sûr qu'ils ne pouvoient pas être dans ce canton, à moins qu'ils ne formassent une armée déguisée.

Suite des Négociations avec les Officiers Hollandois.

Le 16 au matin, le Résident lui fit dire que M. le Cerf étoit revenu de *Macassar* avec un autre Officier; qu'ils viendroient à bord & qu'ils dîneroient avec lui. Lorsque le dîner fut fini, M. Carteret demanda à M. le Cerf ce qu'étoit devenue son expédition à *Bony*; il répondit seulement qu'on l'avoit abandonnée sans rien dire de plus. Le 23, il retourna par mer à Macassar, & l'autre Officier qui étoit aussi un Enseigne, resta pour prendre le commandement des soldats qu'on laissoit toujours à *Bonthain*.

Justification du Gouverneur Hollandois.

Le 7 Mai, le Résident lui remit une longue lettre du Gouverneur de *Macassar*, écrite en Hollandois & qu'il lui traduisit le mieux qu'il pût. Elle contenoit en substance qu'il avoit entendu parler d'une lettre qu'il avoit reçue qui l'accusoit conjointement avec le Roi de *Bony*, d'avoir formé

le complot de le maſſacrer; il ſe récrioit ſur la fauſſeté de cette imputation, & ſe diſculpoit lui-même avec les proteſtations les plus ſolemnelles; il le prioit de lui livrer la lettre, afin de punir comme il le méritoit celui qui l'avoit écrite. M. Carteret ne jugea pas à propos de s'en déſaiſir, parce que l'auteur auroit été puni avec une égale ſévérité, ſoit qu'il lui eût mandé des choſes véritables ou fauſſes. Il fit au Gouverneur une réponſe polie, par laquelle il juſtifioit les meſures qu'il avoit priſes ſans le charger ni lui ni ſes alliés d'aucun mauvais deſſein contre lui.

CARTERET, 1767.

M. Carteret ne veut pas ſe déſaiſir de la lettre qu'il avoit reçue touchant le complot.

Le 22, à la pointe du jour, il fit voile de *Bonthain* pour *Batavia*.

Départ de M. Carteret de Bonthain.

Bouthain eſt bâtie ſur une eſpece de pointe de terre, & arroſée par une riviere ou deux qui le traverſent & qui coulent dans ſon voiſinage, cette riviere paroît grande, & un vaiſſeau peut la remonter juſqu'à une demie portée du canon des murailles de la Ville. Le terrein dans ces envi-

Deſcription de Bonthain.

CARTERET. 1767.

Environs de Bonthain.

rons est uni & d'une très-belle apparence; il y a beaucoup de plantations & des bois de cocotiers, entremêlés d'un grand nombre de maisons, qui font juger que le pays est bien peuplé; le terrein en s'éloignant de la côte s'éleve en collines fort hautes & devient hérissé & montueux. La Ville est située au 5d. 10′ ou 12 de latitude Sud, & suivant son estime, au 117d. 28′ de longitude Est de Londres.

Description de la baie.

Bonthain est une grande baie, où les vaisseaux peuvent mouiller en toute sûreté pendant les deux moussons; les sondes y sont bonnes & régulieres & le fond de vase très-molle; en entrant il n'y a d'autre danger à craindre qu'une bande de rochers qu'on voit au-dessus de l'eau, & qui sont une excellente balise pour mettre à l'ancre; la plus haute terre qu'on apperçoive est appellée la montagne de *Bonthain*, & lorsqu'un vaisseau est au large à deux ou trois milles de distance de la terre, il doit porter jusqu'à ce que cette colline lui reste Nord ou Nord

Avis aux Navigateurs.

demi Oueſt, & enſuite courir dans la baie & mouiller. M. Carteret mit à l'ancre au-deſſus de cette colline, à environ un mille de diſtance de la côte. Il y a dans cette baie pluſieurs petites Villes, celle qu'on nomme *Bonthain* eſt ſituée dans la partie Nord-Eſt, & c'eſt-là que ſe trouve le Fort paliſſadé dont il a déja fait mention, & ſur lequel ſont montés huit canons de huit. Cette forteresſe ſuffit pour contenir dans la ſoumiſſion le peuple du pays, elle n'a pas été conſtruite à d'autre deſſein, elle eſt bâtie ſur le côté oriental d'une petite riviere, dans laquelle un vaiſſeau peut naviguer juſqu'au pied du Fort. Le Réſident Hollandois a le commandement de la place ainſi que de *Bullocomba*, autre Ville ſituée à environ vingt milles plus loin à l'Eſt, & où il y a auſſi un Fort & un petit nombre de ſoldats, qui dans la ſaiſon ſont occupés à recueillir le ris, que le peuple paie aux Hollandois en forme d'impôts.

CARTERET. 1767.

Forteresſe.

Adminiſtration.

Ce qu'on y trouve.

On peut s'y procurer de l'eau

CARTERET. 1767.

& du bois en grande abondance. Il coupa ſon bois près de la riviere, au-deſſous de la montagne *Bonthain*; il tira ſon eau en partie de cette riviere, & en partie d'une autre; lorſque cette derniere lui ſervoit d'aiguade, ſon bateau alloit au-deſſus du Fort avec les futailles qui devoient être remplies, & où il y a un bon chemin pour les décharger; mais comme la riviere eſt petite & qu'elle a une barre, le bateau chargé ne pouvoit s'en revenir qu'à la marée haute. Il y a dans la baie pluſieurs autres petites rivieres, qui peuvent au beſoin fournir de l'eau douce.

Qualité des rafraîchiſſemens.

Pendant tout le temps que M. Carteret fut à Bonthain, il y acheta à un prix raiſonnable une grande quantité de proviſions fraîches; le bœuf eſt excellent, mais il ſeroit difficile d'y en trouver aſſez pour une eſcadre. On peut s'y procurer autant de ris, de volailles & de fruits qu'on le deſirera; il y a auſſi dans les bois une grande abondance de cochons ſauvages, qu'il eſt facile d'avoir à bon

marché, parce que les Naturels du pays qui sont Mahométans, n'en mangent jamais. On peut y prendre du poisson à la seine, & les habitans de l'Isle lui fournirent des tortues dans la saison; car la tortue, ainsi que le porc, est pour eux un aliment qu'ils ne mangent dans aucun temps.

CARTERET. 1767.

Célebes.

Célebes est la clef des *Moluques* ou des Isles à épiceries, qui sont nécessairement sous la domination du peuple qui est maître de cette Isle; la plupart des vaisseaux qui font voile aux *Moluques* ou à *Banda* y touchent, & dirigent toujours leur route entre cette Isle & celle de *Solayer*. Les petits bœufs de *Célebes* sont de la race de ceux qui ont une bosse sur le dos, & outre ces animaux, l'Isle produit des chevaux, des buffles, des chevres, des moutons & des daims. L'arrack & le sucre qu'on y consomme sont à portée de *Batavia*.

Bœufs de cette Isle.

Observations géographiques & nautiques.

La montagne de *Bonthain* est située au 5d. 30′ de latitude Sud, & suivant l'estime de M. Carteret, au 117d. 53′ de longitude Est. La variation de l'éguille pendant

CARTERET. 1767.

qu'il y séjourna étoit de 1d. 16' Oueſt. Les marées ſont très-irrégulieres; ordinairement la marée ne monte & baiſſe qu'une fois dans vingt-quatre heures, & il eſt rare qu'il y ait ſix pieds de différence de l'une à l'autre.

---

§. XII.

Traverſée de Bonthain *à* Batavia, *& de* Batavia *en* Angleterre.

LA traverſée de *Bonthain* à *Batavia* eſt décrite avec aſſez de détails dans le Journal de M. Carteret, auquel on renvoye les Navigateurs. A quatre milles des plus occidentales des Iſles de *Tonyn*, il rencontra un bas fond très-dangereux, qui n'eſt marqué dans aucune des cartes qu'a vues M. Carteret, il ſemble s'étendre au Sud & à l'Oueſt tout autour des deux plus occidentales de ces trois Iſles dans un eſpace d'environ ſix milles; mais il ne paroît pas y avoir de danger autour de l'Iſle la plus orientale; il y a auſſi un

Bas fond près des Iſles de Tonyn.

paſſage ſûr entre cette Iſle & les deux autres.

CARTERET. 1767.

Relâche à Batavia.

M. Carteret mouilla le 3 Juin dans la rade de *Batavia*. L'après-midi il rendit viſite au Gouverneur, & l'informa de l'état du *Swallow*, en le priant de lui accorder la liberté de le radouber, le Gouverneur lui dit, qu'il devoit pour cet article s'adreſſer au Conſeil.

M. Carteret demande la permiſſion de radouber.

Le 6 Juin étoit jour d'aſſemblée, il écrivit donc au Gouverneur & au Conſeil. Il expoſoit plus en détail la ſituation du vaiſſeau, & après avoir demandé la permiſſion de faire les réparations dont il avoit beſoin, il ajouta qu'il eſpéroit qu'on lui accorderoit l'uſage des chantiers & magaſins néceſſaires pour cela.

Négociaton au ſujet de la lettre reçue à Bonthain.

L'après-midi du lendemain 7, le Sabaudar accompagné de M. Garriſon marchand de la Ville, qui lui ſervoit d'interprête & d'une autre perſonne, vint chez M. Carteret : le Sabaudar lui dit, qu'il étoit envoyé par le Gouverneur & le Conſeil au ſujet d'une lettre qu'il avoit reçue de *Bonthain*, &

CARTERET. 1767.

qui l'avertissoit d'un complot formé pour massacrer son équipage ; que l'auteur de cette lettre l'avoit insulté ainsi que la Nation Hollandoise dans la personne du Gouverneur de la place, & qu'il devoit être puni. Le Capitaine Carteret avoua qu'il avoit reçu cette nouvelle, mais il répondit qu'il n'avoit dit à personne que ce fut par une lettre. Le Sabaudar demanda alors à M. Carteret s'il vouloit affirmer par serment qu'il n'avoit point reçu cette lettre. Le Capitaine Anglois répliqua que cette question le surprenoit, & que si le Conseil avoit à lui faire des réquisitions si extraordinaires, il souhaitoit qu'elles fussent mises par écrit, & qu'alors il y donneroit la réponse la plus convenable : il pria ensuite le Député Hollandois de dire ce qu'il avoit à répondre concernant le radoub du *Swallow*. Le Sabaudar lui apprit que le Conseil étoit choqué de ce qu'il avoit employé le mot d'*espérer*, & de ce que la lettre n'étoit pas écrite en style de requête employé par tous les mar-

chands dans de pareilles occasions. M. Carteret répondit qu'il n'avoit pas eu dessein d'offenser le Conseil, & qu'il s'étoit servi des premiers mots qui s'étoient présentés à lui pour exprimer son idée.

CARTERET. 1767.

Le 9 dans l'après-midi, le Sabaudar suivi des mêmes personnes, vint le voir une seconde fois. Il dit qu'il étoit chargé de la part du Conseil de demander un écrit signé de sa main, déclarant qu'il croyoit le rapport d'un projet formé dans l'Isle de *Célebes* de massacrer son équipage, faux & malicieusement controuvé. Il se flattoit, ajouta le Sabaudar, que l'équipage Anglois avoit trop bonne opinion de la Nation Hollandoise, pour la supposer capable de souffrir sous son Gouvernement un si exécrable forfait. M. Garrison lut alors un certificat, qui avoit été dressé par ordre du Conseil, afin que M. Carteret le signât. Quelque fut son sentiment sur cette matiere, le Capitaine Anglois ne crut pas devoir signer cet acte, d'autant plus qu'on paroissoit l'exi-

Réquisition faite à M. Carteret touchant la conspiration.

CARTERET. 1767.

ger comme une condition, sans laquelle on différeroit de lui accorder ce qu'il demandoit. Il demanda au Sabaudar des marques de l'autorité, en vertu de laquelle on lui adressoit cette requête. Le Hollandois répliqua qu'il ne pouvoit alléguer d'autre preuve que son titre connu d'Officier Public, & l'assertion des deux personnes de sa suite, qui confirmoient qu'il agissoit en ceci par ordre du Conseil. M. Carteret demanda de nouveau que le Conseil lui fît remettre par écrit ce qu'il vouloit, afin que le sens en fût déterminé & clair, & qu'il pût avoir du temps pour examiner la réponse qu'il auroit à y faire; mais le Sabaudar fit entendre qu'il ne pouvoit pas souscrire à cette demande sans un ordre du Conseil. Le Capitaine Carteret refusa alors absolument de signer le certificat.

Protestation du Conseil contre la résistance de M. Carteret.

Il attendit inutilement la résolution du Conseil jusqu'au 15; les mêmes personnes revinrent alors pour la troisieme fois, & dirent qu'elles venoient l'informer, que le Conseil avoit protesté contre

fa conduite à *Macaſſar*, & contre le refus de ſigner le certificat qu'on lui avoit préſenté, ce que le Conſeil regardoit comme une inſulte envers la Nation Hollandoiſe. M. Carteret ne manqua pas de bonnes raiſons pour ſe juſtifier. CARTERET. 1767.

Le 16, n'ayant point reçu de réponſe concernant le radoub, il écrivit une ſeconde lettre de la même teneur que la premiere, & dans laquelle il repréſentoit que les voies d'eau du vaiſſeau augmentoient chaque jour. Il prioit le Conſeil dans les termes les plus forts de permettre le radoub du *Swallow*, & l'uſage des formes & des magaſins de *Batavia* dont il auroit beſoin.

M. Carteret va radouber le Swallow à Onruſt.

Le 18, le Sabaudar vint l'avertir que le Conſeil avoit donné des ordres pour le radoub du *Swallow* à *Onruſt*, & comme il n'y avoit point de magaſins vuides, qu'il avoit nommé un des vaiſſeaux de la Compagnie pour l'accompagner.

On vendit enſuite aux Anglois ſans aucune nouvelle difficulté, celles des proviſions de la Compagnie qu'il pouvoit deſirer.

CARTERET. 1767.

Dans quel état on trouve le Swallow.

Le *Swallow* resta entre les mains des ouvriers depuis le 24 Juillet jusqu'au 16 Août, lorsqu'ils examinerent sa quille; elle étoit si mauvaise qu'ils penserent unanimement qu'il falloit en faire une nouvelle. » Je m'y opposai fortement, dit M. Carteret, je savois » que c'étoit un vieux bâtiment, » & je craignois qu'en ouvrant la » cale, on ne la trouvât plus mauvaise encore qu'on ne le croyoit, » peut-être même qu'il ne fût si » gaté, qu'on le condamnât ainsi » que le *Falmouth*; je demandai » donc qu'on lui fît seulement un » nouveau doublage par-dessus » l'ancien, mais le *Bawse* ou maître charpentier ne voulut pas y » consentir, à moins que je ne » certifiasse par écrit que le radoub » du *Swallow*, tel que je le proposois, avoit été exécuté suivant » ma volonté & non pas la sienne. Il dit que cela étoit nécessaire pour sa justification, si après » l'avoir carené de la maniere que » je le desirois, il étoit hors d'état d'arriver à sa destination. Je » crus que cette proposition étoit raisonnable

» raisonnable & j'y souscrivis vo-
» lontiers; mais comme je répon-
» dois alors du sort du vaisseau,
» je le visitai soigneusement avec
» mon charpentier, son aide &
» les Officiers de l'équipage. Les
» abouts des bordages joints à la
» poupe étoient si larguées, que
» la main d'un homme pouvoit y
» passer; sept cadenes de haut bans
» étoient rompues & usées; la fer-
» rure en général étoit dans un
» très-mauvais état; plusieurs des
» courbes étoient relâchées & quel-
» ques-unes brisées.

CARTERET. 1768.

Départ d'Onrust.

Le 15 Septembre, M. Carteret fit voile d'*Onrust* après un séjour de trois ou quatre mois à *Batavia*, heureusement il se procura un supplément de matelots Anglois, autrement il n'auroit pas pu reconduire le *Swallow* dans la Grande-Bretagne; car il en avoit perdu 24 de ceux qu'il avoit amenés d'Europe, & 24 autres étoient si malades que sept de ces derniers moururent dans le passage au Cap.

Perte de matelots qu'avoit fait M. Carteret.

Le Swallow mouille près de la côte de Java.

Le 25 Septembre, il mouilla

CARTERET. 1768.

près de la côte de *Java*, dans une baie appellée par quelques-uns *Nouvelle Baie*, & par d'autres baie de *Canty*, & qui eſt formée par une Iſle du même nom ; à un mille & un quart de la côte & un mille & demi du lieu de l'aigua de.

Obſervations ſur le mouillage.

La nouvelle baie eſt le meilleur endroit de ces parages pour y faire du bois & de l'eau. L'eau eſt ſi pure & ſi bonne, que pour y former notre proviſion, je fis vuider toute celle que nous avions priſe à *Batavia* & à l'Iſle du *Prince*. On la trouve ſur la côte de *Java*, dans un gros courant qui coule de la terre dans la mer. Au moyen d'un manche-à-eau, on peut en charger les bateaux & remplir les futailles ſans les débarquer, ce qui rend le travail prompt & facile. Il y a un petit récif de rochers en dedans duquel les bateaux naviguent, & où ils ſont dans une eau auſſi tranquille & auſſi-bien à l'abri de la houle que s'ils étoient dans l'étang d'un moulin. Le récif ne s'étend pas aſſez loin pour être dangereux aux

Navigateurs, quoiqu'on assure le contraire dans le directoire d'Herbert. Si un vent qui souffle sur la côte faisoit chasser un vaisseau sur ses ancres pendant qu'il mouille ici, il pourroit très-aisément remonter le passage entre *New-Island* & *Java*, où l'eau est assez profonde pour offrir un ancrage au plus gros bâtiment, & où il y a un havre qui enfermé par la terre, est parfaitement sûr. On peut faire du bois par-tout ou sur la côte de *Java* ou sur *New-Island*; ces deux Isles ne sont pas habitées dans ces parties. CARTERET. 1768.

Le 28 M. Carteret mouilla dans la baie *de la Table* au Cap de *Bonne-Espérance*; il en partit le 6 Janvier 1769, & le 20 il arriva à *Sainte-Hélene*, le 30 à l'Isle de l'*Ascension*. Arrivée au Cap.

Le reste du voyage de M. Carteret n'offre rien de remarquable. Nous avons raconté en détail jusqu'au dernier de ses malheurs & les difficultés qu'il rencontroit partout.

Le 20 Mars, son vaisseau mouilla à *Spithead*; & toute l'An-

CARTERET. 1768.

gleterre apprit avec plaisir le retour de ce vaisseau qu'on croyoit perdu (a).

(a) On trouve à la fin du Journal du Capitaine Carteret une table de la variation de l'aiguille pendant tout le voyage.



DERNIERS VOYAGES DANS LES MERS DU SUD.

LIVRE TROISIEME.

Voyage autour du Monde, fait dans les années 1766, 1767 & 1768, par Samuel Wallis, Commandant le Vaisseau le Dauphin.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

L'INTRODUCTION mise à la tête du voyage précédent pouvant servir à celui-ci, nous y renvoyons le Lecteur; il suffira de dire qu'au mois d'Août 1766, le Roi d'Angleterre expédia une seconde fois le *Dauphin* pour un voyage autour du monde. Le Capitaine Wallis qui en fut nommé Comman-

INTRODUCTION.

dant, reçut des instructions générales pour faire des découvertes dans l'hémisphere méridional. Le *Dauphin* fut équipé comme lors de l'expédition du Commodore Byron (a).

Le Journal de M. Wallis se trouve dans la collection d'*Hawkenvorth*, dont on a déja parlé (b).

M. Wallis qui marchoit de conserve avec le *Swallow*, se sépara du Capitaine Carteret à l'entrée de la mer du Sud, comme on l'a déja dit; il cingla plus à l'Ouest.

(a) Voyez l'introduction qui précede l'Histoire du voyage de Byron.

(b) Ce Journal contient 5 planches & cartes.

1°. L'attaque du *Dauphin* par les *Taïtiens*.

2°. Cession de l'Isle de *Taïti* au Capitaine Wallis par la Reine *Oberca*. On ne sait pas pourquoi M. Wallis dit, que la Reine *Oberca* lui avoit cédé l'Isle de Taïti, & il ne parle pas dans son Journal de cette prétendue cession.

3°. Vue de l'Isle de Sir *Charles Saundere*, de l'Isle d'*Osnabrug*, de l'Isle de *Boscawin*, de l'Isle de l'Amiral *Keppel* & de l'Isle *Wallis*.

4°. Isle des *Cocos* & Isle des *Traîtres*.

5°. Isle de *Wallis*.

Le Commodore Byron avoit déja traversé la mer du Sud, mais il s'étoit élevé à une trop haute latitude, & M. Wallis est réellement le premier de tous les Navigateurs modernes qui ait fait route au milieu des groupes d'Isles dont la mer du Sud est remplie, & si au lieu de mettre le Cap au Nord après la découverte des Isles de *Boscaven* & des *Trattres*, il eut continué sa route sur la même ligne, il seroit tombé sur les Nouvelles *Hébrides* & devant la Nouvelle *Galle Méridionale*, qui ont été reconnues ensuite par M. Cook, dans son premier & son second voyage, & il auroit eu ainsi la gloire de quelques-unes des plus grandes découvertes de la mer du Sud.

Voici les Isles nouvelles, dont il a enrichi la géographie. Après sa sortie du détroit de *Magellan*, il ne rencontra terre qu'en dedans du tropique, où il découvrit les Isles de la *Petite Côte*, de la *Reine Charlotte*, *d'Egmont*, du *Duc* de *Glocester*, du Duc de *Cumberland*, de *Maitea*, de *Taïti*, *d'Eimeo*, de

Tapamanou, *d'How*, de *Scilly*, de *Boſcaven*, *Keppel* & *Wallis*.

WALLIS. 1766.

§. I.

Navigation d'Angleterre à la Côte des Patagons.

Départ. LE Capitaine Wallis fit voile de *Plimouth* le 22 Août avec le ſloup le *Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, & la Flûte le *Prince Frédéric*. Son voyage n'eut rien de remarquable juſques au 7 Septembre, qu'il paſſa à la vue de *Porto-Santo*, & qu'il mouilla ſur les ſix heures du ſoir dans la Madere. rade de *Madere*, il y prit quelques proviſions, & en partit le 12.

Le 22 Septembre, il mouilla Iſle Jago. au port de Praya, où il vouloit acheter des rafraîchiſſemens, mais on étoit dans la ſaiſon des maladies, la petite vérôle ſur-tout qui y fait ordinairement de grands ravages, y étoit alors épidémique : il fallut retenir les équipages dans le vaiſſeau, & ſe contenter de ſe procurer un peu d'eau & quelques beſtiaux.

Le 28, M. Wallis appareilla: le premier Octobre il perdit les vents alisés, & il n'avoit plus que des bouffées légeres & variables. Le 22, il traversa l'Equateur au 23d. 40′ de longitude Ouest. Le 24, le 26 & le 27, le *Prince Fréderic* donna des signaux d'incommodité, l'état du vaisseau, la mauvaise qualité des provisions, les fatigues & les maladies de l'équipage, tout faisoit craindre qu'il ne put pas achever l'expédition.

WALLIS. 1766.

Passage de la ligne.

Incommodité du Prince Fréderic.

Le 11 Novembre, on fit des efforts pour soulager le bâtiment, mais ils eurent si peu de succès qu'on jugea à propos d'en tirer les provisions pour completer celles du *Dauphin* & du *Swallow*, & de les remplacer par-tout ce qui chargeoit inutilement ces deux vaisseaux.

Le 19, on observa au Nord-Est un météore d'une apparence extraordinaire, & qui bien-tôt après courut avec une prodigieuse rapidité dans une ligne horisontale vers le Sud-Ouest; il fut près d'une minute dans sa marche, & laissa derriere lui une traînée de lumie-

Météore.

WALLIS. 1766.

re si vive, que le tillac en fut éclairé comme en plein midi.

Côte d'Amérique.

Le 8 Décembre, on découvrit la côte d'Amérique ; on courut à la vue des terres jusques au 13, qu'on reconnut les Caps *Beachy-Head & Beau-Temps*, l'un qui est le plus au Nord par 50d. 16′ de latitude Sud, & l'autre qui est le plus au Sud par 60d. 50′ de latitude.

Entrée du détroit de Magellan.

Le 16, M. Wallis mouilla près du Cap de la *Vierge Marie*, il vit sur la pointe plusieurs hommes à cheval qui faisoient signe de descendre à terre.

Ces Naturels resterent toute la nuit vis-à-vis du vaisseau, allumant des feux & poussant souvent de grands cris. Le 17 au matin dès qu'il fut jour, on en vit un grand nombre en mouvement qui faisoient signe d'aller à terre.

Vers les cinq heures, M Wallis donna le signal pour faire venir à bord les canots du *Swallow* & du *Prince-Fréderic*, & en même temps il fit mettre le sien à la mer. Ces bateaux étant tous équi-

WALLIS. 1766.

pés & armés, il prit un détachement de soldats de marine, & il marcha vers le rivage après avoir donné ordre au maître de présenter le côté du navire au rivage, pour protéger le débarquement & de charger les canons à mitrailles. Il arriva au rivage vers les six heures, & avant de sortir des bateaux, M. Wallis fit signe aux habitans de se retirer à quelque distance. Ils obéirent sur le champ; il descendit alors avec le Capitaine du *Swallow* & plusieurs Officiers : les soldats de marine furent rangés en bataille, & les canots se tinrent à flots sur leurs grapins près de la côte. Le Capitaine fit signe aux habitans de s'approcher, & de s'asseoir en demi cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre & de gaiété. Alors on leur distribua des couteaux, des ciseaux, des boutons, des grains de verre, des peignes & d'autres bagatelles; on donna surtout quelques rubans aux femmes, qui les reçurent avec un mélange décent de plaisir & de respect. Après avoir fait la distribution de

Entrevue avec les Patagons.

WALLIS. 1766.

ses présens, M. Wallis leur fit entendre qu'il avoit d'autres choses à leur donner, mais qu'il vouloit avoir quelques provisions en échange; il leur fit voir des haches & des serpes, & on leur montra en même-temps des guanaques & des autruches mortes qui étoient près d'eux, en leur faisant signe que l'on vouloit manger; mais ils ne purent ou ne voulurent pas comprendre; car quoiqu'ils parussent avoir grande envie des haches & des serpes, ils ne donnerent pas à entendre qu'ils fussent disposés à céder de leurs provisions; on ne fit donc aucun trafic avec eux.

Remarques sur les Patagons des environs du Cap des Vierges.

Ces Américains, les femmes comme les hommes, avoient chacun un cheval, avec une selle assez propre, une bride & des étriers. Les hommes avoient des éperon de bois, à l'exception d'un seul qui avoit une paire de grands éperons à l'Espagnole, des étriers de bronze, & un sabre Espagnol sans fourreau; mais malgré ces distinctions, il ne paroissoit avoir aucune espece d'autorité sur les

autres. Les femmes ne portoient point d'éperons, les chevaux paroissoient bien faits, légers & hauts d'environ quatorze palmes. Ces Américains avoient aussi des chiens qui paroissoient être, ainsi que les chevaux, de race Espagnole.

WALLIS. 1766.

Leur taille.

» Nous prîmes, dit M. Wallis, » la mesure de ceux qui étoient » les plus grands; l'un d'eux avoit » six pieds sept pouces; plusieurs » autres avoient six pieds cinq pou- » ces; mais la taille du plus grand » nombre étoit de cinq pieds dix » pouces à six pouces » (a).

Figure, habillemens.

Leur teint est d'une couleur de cuivre foncé, comme celui des Naturels de l'Amérique Septentrionale; ils ont des cheveux droits, presque aussi durs que les soies de cochon, & qu'ils nouent avec une ficelle de coton : les hommes & les femmes n'ont rien sur leur tête, ils sont bien faits

(a) Il faut remarquer que le pied Anglois est plus petit que le pied de France; mises à part les exagérations des anciens voyageurs, il seroit aisé de concilier les rélations modernes; en examinant de quel canton de la *Patagonie*, elles parlent.

WALLIS. 1766.

& robustes; ils ont de gros os; mais leurs pieds & leurs mains sont d'une petitesse remarquable, ils sont vêtus de peaux de guanaques, cousues ensemble par pieces d'environ six pieds de longueur sur cinq de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, & qu'ils attachent avec une ceinture en mettant le poil en dedans.

Quelques - uns d'entre - eux avoient aussi ce que les Espagnols appellent un *puncho*, c'est-à-dire, une piece quarrée d'étoffe faite avec le duvet de guanaque, à travers laquelle ils font une ouverture pour y passer la tête, & qui descend autour du corps jusqu'aux genoux.

Guanaques. Le guanaque est un animal qui pour la grandeur, la forme & la couleur, ressemble à un daim; mais il a une bosse sur le dos & n'a point de cornes.

Ces Américains portent aussi une espece de caleçon qu'ils tiennent fort serré, & des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au cou - de - pied pardevant, & par derriere passent

ſous le talon ; le reſte du pied eſt découvert. WALLIS. 1766.

On remarqua que pluſieurs des hommes avoient un cercle rouge peint autour de l'œil gauche, & que d'autres s'étoient peint les bras & différentes parties du viſage : toutes les jeunes femmes avoient leurs paupieres peintes en noir.

Maniere dont les Patagons étoient peints.

Ils parloient beaucoup ; quelques-uns d'entre eux prononcerent le mot Ca-pi-ta-ne ; mais quand on leur parla en Eſpagnol, en Portugais, en François & en Hollandois, ils ne firent aucune réponſe. On ne put diſtinguer dans leur langage que le ſeul mot *Chevow*, qu'on ſuppoſa être une ſalutation, parce qu'ils le prononçoient toujours quand ils frappoient dans la main des Européens, & quand ils leur faiſoient ſigne de leur donner quelque choſe. Lorſqu'on leur parloit en Anglois, ils répétoient les mêmes mots, ils eurent bien-tôt appris par cœur ces mots : *Englishmen come on shore* (Anglois venez à terre).

Ce qu'ils diſoient.

WALLIS, 1766.

Leurs armes.

Leur adresse.

Maniere de chasser.

Chacun avoit à sa ceinture une arme de trait d'une espece singuliere : c'étoient deux pierres rondes couvertes de cuir, & pêsant chacune environ une livre qui étoient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. Ils s'en servent comme d'une fronde en tenant une des pierres dans la main, & en faisant tourner l'autre autour de la tête jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante ; alors ils la lancent contre l'objet qu'ils veulent atteindre. Ils sont si adroits à manier cette arme, qu'à la distance de quinze verges ils peuvent frapper des deux pierres à la fois, une bale qui n'est pas plus grande qu'un shelin. Ce n'est cependant pas leur usage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, quand ils sont la chasse à ces animaux ; mais ils lançent leur fronde, de maniere que la corde rencontrant les deux jambes de l'autruche ou du guanaque, les enveloppe aussi-tôt par la force & le mouvement de rotation des pierres, & arrête l'animal qui de-

vient alors aisément la proie du chasseur.

WALLIS. 1766.

Ils mangent la chair crue.

M. Wallis dit, les avoir vus manger de la chair crue, entr'autres le ventre d'une autruche sans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en dehors & de le sécouer.

Il remarqua aussi qu'ils avoient plusieurs grains de verre comme ceux qu'il leur avoit donnés & deux morceaux d'étoffe rouge; il supposa que le Commodore *Byron* les avoit laissés en cet endroit ou dans quelque canton voisin.

Un grand nombre demande à s'embarquer avec M. Wallis.

Après avoir passé environ quatre heures avec ces Américains, M. Wallis leur fit entendre par signes qu'il alloit retourner à bord, & qu'il en emmeneroit quelques-uns d'entre eux avec lui s'ils le desiroient. Dès qu'ils eurent compris la proposition, plus de cent se présenterent avec empressement pour aller sur le vaisseau, mais on ne voulut pas en recevoir plus de huit. Ils sauterent dans les canots avec une joie enfantine. Comme ils n'avoient aucune mauvaise intention il n'en soupçonnoient au-

WALLIS. 1766.

Ce qu'ils firent à bord du vaisseau.

cune dans ceux qui les invitoient. Pendant qu'ils étoient dans les canots ils chanterent plusieurs chansons de leur pays; lorsqu'ils furent sur le vaisseau ils n'exprimerent pas les sentimens d'étonnement & de curiosité, que paroissoient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires & nouveaux, qui venoient frapper à la fois leurs yeux. On les fit descendre dans la chambre du Capitaine, ils regardoient autour d'eux avec une indifférence inconcevable, jusqu'à ce qu'un d'entre eux eut jetté les yeux sur un miroir; mais cet objet ne leur causa pas beaucoup d'étonnement, cependant ils s'amuserent beaucoup de ce miroir; ils avancoient, reculoient & faisoient mille tours devant la glace, riant avec éclat & se parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

M. Wallis leur donna du bœuf, du porc, du biscuit & d'autres provisions du vaisseau; ils mangerent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

WALLIS. 1766.

On les conduifit enfuite dans toutes les parties du vaiffeau ; ils ne regarderent avec attention que les animaux vivans qui fe trouvoient à bord : ils examinerent avec affez de curiofité les cochons & les moutons, & s'amuferent infiniment à voir les poules de Guinée & les dindons.

Ce qu'ils defirent.

Ils ne parurent defirer de tout ce qu'ils voyoient que les vêtemens, & un vieillard fut le feul d'entre eux qui en demanda ; on lui fit préfent d'une paire de fouliers avec des boucles, & l'on donna à chacun des autres un fac de toile, dans lequel on mit quelques aiguilles toutes enfilées, des morceaux de drap, un couteau, une paire de cifeaux, du fil, de la raffade, un peigne, un miroir & quelques pieces de notre monnoie, qu'on avoit percées par le milieu afin de pouvoir les fufpendre au col avec un ruban.

Préfens qu'on leur fait.

On leur offrit des feuilles de tabac roulées, ils en fumerent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaifir.

Le Capitaine leur montra les

WALLIS. 1766.

canons, ils ne témoignerent avoir aucune connoissance de leur usage. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau, les soldats de marine se mirent sous les armes & exécuterent une partie de l'exercice.

Frayeur que leur cause les armes à feu.

A la premiere décharge de la mousqueterie, ces Américains furent frappés d'étonnement & de terreur; le vieillard en particulier se jetta à terre sur le tillac & montrant les fusils, se frappa le sein avec sa main, & resta ensuite quelque temps sans mouvement les yeux fermés, on jugea qu'il vouloit faire entendre qu'il connoissoit les armes à feu & leurs terribles effets. Les autres voyant que les Européens étoient de bonne humeur, & n'en ayant reçu aucun mal, ils reprirent bien-tôt leur gaiété & entendirent sans beaucoup d'émotion la seconde & la troisieme décharge; mais le vieillard resta prosterné sur le tillac pendant quelque temps, & ne reprit ses esprits qu'après que la mousqueterie eut cessé.

Vers le midi la marée reversant, M. Wallis leur fit connoî-

tre par signes que le vaisseau alloit s'éloigner & qu'ils devoient aller à terre; ils témoignerent qu'ils n'avoient pas envie de s'en aller; cependant on les fit entrer sans beaucoup de peine dans la chaloupe, à l'exception du vieillard & d'un autre qui voulurent rester; ces deux-ci s'arrêterent à l'endroit où l'on descend du vaisseau; le plus vieux tourna autour, & alla par la poupe à l'échelle qui conduit à la chambre du Capitaine, là il resta quelques temps sans dire mot; puis il prononça un discours que l'on prit pour une priere; car plusieurs fois il éleva les mains & les yeux vers le Ciel & parla avec des accens, un air, des gestes fort différens de ce que l'on avoit observé dans leur conversation. Il paroissoit plutôt chanter que prononcer ce qu'il disoit, de sorte qu'il fut impossible de distingner un mot d'un autre. On lui fit entendre qu'il étoit à propos qu'il descendit dans la chaloupe, alors il montra au Capitaine le soleil, puis faisant mouvoir sa main en la tournant vers l'Ouest,

WALLIS. 1766.

D'eux d'entre eux refusent de s'en aller.

WALLIS. 1766.

il s'arrêta, le regarda en face, se mit à rire & lui montra ensuite le rivage, il fut aisé de comprendre qu'il desiroit de rester à bord jusqu'au coucher du soleil, M. Wallis n'eut pas peu de peine à lui persuader que le vaisseau ne pouvoit pas rester si long-temps sur cette partie de la côte. Enfin le Patagon se détermina à sauter dans la chaloupe avec son compagnon; lorsque la chaloupe s'éloigna, ils se mirent tous à chanter & continuerent à donner des signes de joie jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à terre; lorsqu'ils débarquerent plusieurs de leurs compagnons qui étoient sur le rivage, voulurent se jetter avec empressement dans la chaloupe; l'Officier qui étoit à bord, ayant des ordres positifs de n'en recevoir aucun, eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment, ce qui parut les mortifier extrêmement.

Leur gaiété & leur empressement.

*

§. II.

Passage du Détroit de Magellan. *Nouveaux détails sur les* Patagons.

LE 17 Décembre vers une heure, M. Wallis leva l'ancre, & le *Swallow* eut ordre de marcher à l'avant, & le *Prince Fréderic* de le suivre. Le vent étoit de bout & souffloit avec assez de force, de sorte que l'on fut obligé de louvoyer en profitant de la marée dans le détroit de *Magellan*, entre le Cap de la *Vierge Marie* & la pointe de *Sable* qui ressemble à *Dungeness*. Quand on fut en travers de cette pointe on resta près de la côte, où l'on vit deux guanaques, & plusieurs Américains à cheval à la poursuite de ces animaux qui couroient avec une grande vîtesse; les chasseurs les suivoient de près tenant leurs frondes prêtes à être lancées; mais ils ne purent les atteindre tant qu'ils furent à la vue des vaisseaux.

Guanaques poursuivis par des Américains.

WALLIS. 1766.

Premier mouillage dans le détroit.

Vue autres Patagons.

A huit heures & demie du soir, on jetta l'ancre à environ trois milles de la côte & à 5 lieues du Cap de *Possession*. A peine y avoit-il une demie heure que les vaisseaux étoient mouillés, lorsque les Naturels allumerent plusieurs grands feux en face du vaisseau, & à la pointe du jour, on en vit environ quatre cens qui campoient dans un vallon d'un très-beau verd situé entre deux collines, leur chevaux paissoient derriere eux.

M. Wallis appareilla le 18 ; mais il fut bien-tôt forcé de jetter l'ancre faute de vent & à cause de la force du jussant.

Comme l'on vit un grand nombre d'Américains sur le rivage, & que le Capitaine Carteret avoit dit à M. Wallis, que c'étoit-là l'endroit où le Commodore Byron avoit trouvé les grands Patagons, M. Wallis envoya les Lieutenans du *Swallow* & du *Prince Fréderic* au rivage, mais avec ordre de ne pas descendre à terre, parce que les vaisseaux étoient trop éloignés de la côte pour être à portée de les proté-ger.

ger. Ces Officiers étant revenus rapporterent que la chaloupe s'étant avancée à la rade très-près de la plage, les habitans y étoient venus en très-grand nombre, & que c'étoient les mêmes que l'on avoit vus la veille, avec plusieurs autres qui n'avoient pas paru, particuliérement des femmes & des enfans; que lorsque ces Américains avoient vu que les équipages n'avoient pas envie de débarquer, ils en avoient montré beaucoup de chagrin; que ceux qui avoient été sur le vaisseau s'étoient avancés à gué près du canot, lui faisant signe d'approcher, & prononçant très-haut & à diverses réprises les mots qu'on leur avoit appris, *Anglois, venez à terre*; que voyant leurs invitations inutiles, ils avoient voulu entrer dans la chaloupe, & qu'on avoit eu beaucoup de peine à les empêcher; que ces deux Officiers avoient présenté aux Américains du pain, du tabac & quelques bagatelles, faisant signe en même-temps qu'ils desiroient en échange des guanaques & des autru-

WALLIS. 1766.

Entrevue avec les Patagons de cette partie de la côte.

WALLIS. 1766.

ches qu'ils voyoient, mais qu'ils ne purent jamais se faire comprendre ; enfin ne pouvant obtenir des rafraîchissemens, ils avoient longé le rivage à la rame pour chercher de l'eau douce, mais que ne voyant aucune apparence de ruisseau ils étoient revenus à bord.

Autre mouillage.

Le 19 Décembre, on leva l'ancre dès le matin, & sur le midi on mouilla dans la baie de *Possession*, à trois lieues du Cap du même nom. Un grand nombre d'Américains se montrerent sur le Cap, & le soir on apperçut de grands feux allumés sur la terre de la côte de *Feu.*

Isle Sainte Elisabeth, ce qu'on y trouve.

Le 24, on se trouva près de l'Isle de *Sainte Elisabeth*, après avoir éprouvé des coups de vent, & une grosse mer. Le temps étant alors orageux & pluvieux, il fallut mouiller. On trouva dans l'Isle une grande quantité de céleri, que le Chirurgien conseilla de donner tous les matins à l'équipage, avec du froment bouilli & des tablettes de bouillon. Quelques Officiers étant descendus à terre avec leurs fusils, virent deux petits chiens ;

ils remarquerent différens endroits où il n'y avoit pas long-temps qu'on avoit fait du feu, & près desquels étoient plusieurs coquilles encore fraîches, de moules & de lépas. Ils trouverent plusieurs huttes, formées de jeunes arbres qui avoient été aiguisés par un bout, & enfoncés dans la terre dans une forme circulaire, & dont on avoit rapproché & attaché les extrémités supérieures; mais ils n'apperçurent aucun habitant.

WALLIS. 1766.

Rigueurs de ce climat en été.

M. Wallis vit de cet endroit plusieurs hautes montagnes, courant de Sud à Ouest-Sud-Ouest; quelques-unes étoient couvertes de neige à leur sommet, quoique ce fût le milieu de l'été pour cette partie du globe. Ces montagnes étoient boisées à environ les trois quarts de leur hauteur; plus haut, elles étoient couvertes d'herbes, excepté dans les endroits où la neige n'étoit pas encore fondue. C'étoit le premier endroit de toute l'Amérique Méridionale où les Anglois voyoient du bois.

On appareilla le 26 à deux heures du matin, & le vent étant

WALLIS. 1766.

bon on se trouva bien-tôt en travers de l'extrémité septentrionale de l'Isle *Sainte Elisabeth* & l'Isle *Saint George*, à une égale distance de l'une & de l'autre. Les vaisseaux tomberent tout-à-coup de 17 brasses d'eau à 6; & ils toucherent une fois. Suivant l'opinion de M. Wallis, il y a plus de sûreté à courir en descendant de la pointe septentrionale de l'Isle *Sainte Elisabeth*, à environ deux ou trois milles de la côte, & de même tout le long de la côte jusqu'au port *Famine*.

Les vaisseaux touchent.

Avis aux Navigateurs.

Port Famine.

Vers les quatre heures, on mouilla dans la baie du port *Famine* à 13 brasses, & comme il y avoit peu de vent, on mit dehors tous les canots pour touer le Swallow, & le Prince Frédéric.

Relâche à ce port.

Le lendemain au matin, le vent soufflant par raffales, on remarqua le vaisseau plus avant dans le havre, où le Capitaine Wallis envoya alors un détachement pour dresser deux grandes tentes au fond de la baie, pour les malades, les coupeurs de bois & les voiliers

qu'il fit paſſer enſuite à terre avec le Chirurgien, les canoniers, & quelques Bas-Officiers. WALLIS. 1766.

Le 28, on détacha toutes les voiles, elles furent renvoyées à terre pour les faire réparer; on dreſſa des tentes ſur les rives de la *Sedger*, la pêche fut abondante, les éperlans avoient juſqu'à vingt pouces de long, & quelques-uns pêſoient vingt-quatre onces. On trouva auſſi en cet endroit du céleri & des tiges de pois en abondance, une autre eſpece de fruit aſſez reſſemblant à la canneberge, & des feuilles d'un arbuſte approchant de l'épine, d'un goût très-acide. Pêche.

En arrivant dans cette baie, tous les équipages commençoient à être fort pâles & fort maigres; pluſieurs étoient violemment attaqués du ſcorbut; & d'autres étoient viſiblement menacés d'en être bien-tôt malades, au bout de quinze jours, il n'y eut pas un ſeul ſcorbutique ſur les trois bâtimens. Ils ſe guérirent en reſpirant l'air de terre, en mangeant beaucoup de végétaux, en lavant Etat des équipages.

WALLIS. 1766.

eux-mêmes leur linge, & en se baignant tous les jours dans la mer pour se tenir propres.

Le 20, on établit la forge à terre, & dès ce moment les armuriers, les charpentiers & le reste des gens, furent employés à radouber le vaisseau & à le mettre en état de tenir la mer.

Bois transplantés à l'Isle Falland.

On coupa en même-temps une grande quantité de bois, que le Commandant fit mettre à bord du *Prince Fréderic* pour le transporter à l'Isle *Falkland*; comme il savoit qu'il n'y croissoit point de bois, il fit arracher avec soin plusieurs milliers de jeunes arbres avec leurs racines, & une portion de terre suffisante pour les conserver; on les porta & on les arrangea le mieux que l'on put sur la Flûte, qui devoit partir par le premier bon vent pour le port *Egmont*, avec ordre de remettre ces arbres à l'Officier qui commandoit dans le Fort.

Le 14 Janvier, on resta dans les vaisseaux, après avoir fait soixante & quinze barriques d'eau douce, & l'on tira du *Prince Fréderic* des

provisions de toute espece pour l'usage du *Dauphin*, pendant une année entiere, & pour le *Swallow* pendant dix mois. M. Wallis envoya ensuite le maître dans le canot, avec des provisions pour une semaine, afin de chercher des mouillages sur la côte septentrionale du détroit. Il rapporta qu'il avoit trouvé entre le mouillage des vaisseaux & le Cap *Froward*, quatre endroits où l'on pouvoit mouiller en sûreté; qu'il étoit descendu à terre sur plusieurs parties de la côte, où il avoit trouvé beaucoup de bois & d'eau très-près de la plage, avec une grande quantité de canneberges (a) & de céleri sauvage; il dit aussi qu'il avoit

WALLIS. 1767.

Reconnoissance de ces parages.

(a) Cette plante, dit M. de Bomare, qui rampe sur la terre croît dans les marais; & ses tiges déliées sont garnies de feuilles assez semblables à celles du serpolet. Elles portent des fleurs purpurines découpées en quatre parties, auxquelles succedent des baies rondes ou ovales, piquetées de points rouges, & ornées d'un ombilic purpurin en croix. Leur goût aigrelet les rend déterfives & astringentes, & M. Haller dit, qu'on les mange dans le Nord après qu'elles ont éprouvé la gêlée.

WALLIS. 1767. vu beaucoup de groseilliers couverts de fruits, qui, à la vérité, n'étoient pas encore mûrs ; un grand nombre de beaux arbustes en pleine fleur, portant des fleurs de couleurs différentes, mais particuliérement rouge, pourpre, jaune & blanche ; & beaucoup d'écorce winter (a), épicerie agréable très-connue des botanistes d'Europe. Il avoit tué aussi des canards sauvages, des oies, des mouettes, un faucon, & deux ou trois oiseaux que les matelots Anglois appellent race horse.

Le 18, M. Wallis mit à la voile à cinq heures du matin ; à midi il étoit par 50d. 3'. Sud, entre le Cap *Forward* & le Cap *Holland*, dans un endroit du dé-

(a) Cette écorce appartient à une espece de laurier qui croît dans les contrées situées vers le milieu du détroit de Magellan. George Handyside, en a rapporté, au commencement de ce siecle en Angleterre, de la graine avec un échantillon de ses feuilles & de ses fleurs sur une petite branche. Le Chevalier Hans-Sloane a placé cet arbre dans la classe des pereclymenium, & l'a appellé cannelier de winter.

troit, large d'environ six milles, le Commandant envoya un canot pour chercher un mouillage dans la baie de *Snug*.. WALLIS. 1767.

Le 19, sur un signal du *Swallow* on mouilla sous le Cap *Holland*. Le lendemain on reconnut près du Cap un bon havre, où un vaisseau pouvoit se rafraîchir avec plus de sûreté qu'au port *Famine*, dans le voisinage d'une grande riviere d'eau douce, & un pays couvert de bois de céleri & de canneberges. Cap Holland.

On quitta cet endroit le 22, après avoir fait une provision d'eau & de bois.

Le lendemain, on mouilla encore au signal du *Swallow* dans une baie sous le Cap *Galland*; le Commandant envoya le maître de son vaisseau pour examiner la baie; il rapporta que le lagon étoit le havre le plus commode que les Anglois eussent encore trouvé dans le détroit, ayant cinq brasses de fond à l'entrée, & de 4 à 5 dans le milieu; qu'il étoit capable de recevoir un grand nombre de navires, & qu'il y avoit trois gran- Cap Galland. Reconnoissance d'une baie.

WALLIS. 1767.

des rivieres d'eau douce, avec beaucoup de céleri. M. Wallis eut le malheur d'y déchirer un filet de seine, qui s'embarrassa dans des bois arrêtés à l'embouchure de ces rivieres. Il ne pêcha que très peu de poisson ; mais il en fut bien dédommagé par un nombre incroyable de canards sauvages qu'il prit.

Montagnes de cette côte.

Les montagnes de cette côte sont très-élevées ; le maître du *Swallow* grimpa sur une des plus hautes, espérant que du sommet il pourroit découvrir la mer du Sud ; mais il trouva que la vue étoit interceptée par des montagnes encore plus hautes situées sur la côte méridionale. Il y laissa une pyramide, dans laquelle il déposa une bouteille contenant un chelin, & un papier sur lequel étoient écrits le nom du vaisseau & la date de l'année : monument qui peut-être restera dans ce lieu sauvage jusqu'à la destruction du globe.

Baie de Cordes.

Le 24 au matin, on fit examiner la baie de *Cordes*, qu'on trouva très-inférieure à celle où le

vaisseau mouilloit; elle avoit à la vérité un lagon plus étendu, mais l'entrée en étoit très-étroite & barrée par une batture, où il n'y avoit pas assez d'eau pour remettre à flot un vaisseau de grand port, l'entrée de la baie avoit d'ailleurs un fond de rocher, & plus avant le fond étoit sale. WALLIS, 1767.

M. Wallis vit en cet endroit un animal ressemblant à un âne, mais il avoit le pied fourchu & la légèreté d'un daim; ce fut le premier quadrupede qu'il rencontra dans le détroit, il est vraisemblablement inconnu aux naturalistes d'Europe.

Le pays qui se trouve dans les environs présente l'aspect le plus aride, le plus sauvage, les montagnes de chaque côté du détroit sont d'une élévation prodigieuse. Du pied jusqu'à un quart de leur hauteur elles sont couvertes de gros arbres; de-là jusqu'au milieu, on ne voit plus que des arbustes desséchés, plus haut on apperçoit des tas de neige & des fragmens de roc brisé, le sommet est entiérement nud, & s'éleve Aspect du pays.

WALLIS. 1767.

au-dessus des nuages en morceaux de rochers entassés les uns sur les autres qui ressemblent à des ruines.

On resta jusqu'au 27, occupé à faire de l'eau & du bois, le 28, on éprouva la force du courant & une raffale, on gagna avec peine la baie *Elisabeth* où l'on mouilla.

Baie Elisabeth.

» Le 29 de grand matin, dit » M. Wallis, j'envoyai les cha» loupes à terre pour faire de l'eau; » peu de temps après que nos gens » furent descendus, trois pirogues » partirent de la côte méridiona» le, débarquerent seize Améri» cains sur la pointe orientale de » la baie. Lorsqu'ils furent à en» viron cent verges de distance de » nos gens, ils s'arrêterent, ap» pellerent ceux-ci, & leur firent » des signes d'amité, nos matelots » leur en firent de leur côté en » leur montrant quelques fils de » raffade & d'autres bagatelles. La » vue de ces objets parut faire » beaucoup de plaisirs aux Amé» ricains, qui pousserent des cris » de joie; nos gens imiterent ces

Entrevue avec les Américains de cette côte.

» cris, les Américains s'avancerent » alors, continuerent leurs cris » avec de grands éclats de rire, les » deux troupes s'étant jointes, on » se frappa mutuellement dans les » mains, & nos gens donnerent » aux Américains plusieurs des ba- » gatelles qu'ils leur avoient mon- » trées de loin. Ces Américains » étoient couverts de peaux de » veaux marins, & exhaloient une » horrible puanteur; quelques-uns » mangeoient de la viande pour- » rie & du poisson crud, avec l'air » d'un appétit très-vif & d'un très- » grand plaisir. Ils avoient le mê- » me tein que ceux que nous » avions déja vus, mais ils étoient » d'une taille beaucoup plus pe- » tite. Le plus grand de ceux-ci, » n'avoit pas plus de cinq pieds six » pouces. Ils paroissoient transis de » froid, & ils se haterent d'allumer » de grands feux; il n'est pas aisé » de concevoir comment ils peu- » vent vivre en hiver; car la sai- » son étoit déja si dure qu'il tom- » boit fréquemment de la neige. Ils » étoient armés d'arcs, avec des » flèches & des javelines, dont la

WALLIS. 1767.

Remarques sur les Américains.

WALLIS. 1767.

» pointe étoit de caillou aiguisé en » forme de langue de erpent; ils » lançoient les unes & les autres » avec beaucoup de force & d'a- » dresse, ne manquant jamais un » but placé à une distance assez » considérable. Lorsqu'ils voulu- » rent allumer du feu, ils frappe- » rent d'un caillou contre un mor- » ceau de *mondic*, en tenant au » dessous pour recevoir les étin- » celles, un peu de mousse ou de » duvet, mêlé avec de la terre » blanchâtre qui prenoit feu com- » me de l'amadou, ils prirent en- » suite de l'herbe sèche qui étoit » fort abondante en cet endroit, & » y mettant la mousse allumée, » l'enflammerent dans une minute » en l'agitant dans l'air.

» La chaloupe étant revenue, » amena trois de ces Américains, » qui ne parurent examiner avec » quelqu'empressement que nos ha- » bits & un miroir : ce miroir leur » fit autant de plaisir qu'aux Pa- » tagons, & parut les surprendre » encore davantage. Lorsqu'ils y » jetterent les yeux pour la pre- » miere fois, ils se retournerent

» aussi-tôt nous regardant d'abord, » puis se regardant les uns les au- » tres; ils y reporterent ensuite la » vue brusquement, & comme par » surprise se retournant comme au- » paravant; après quoi ils alloient » regarder derriere le miroir avec » un air d'empressement. Lorsqu'ils » se furent familiarisés par degrés » avec cet objet ils sourioient de- » vant la glace, & voyant l'image » sourire aussi, ils témoignerent » leur joie par les plus bruyans » éclats de rire. Ils parurent cepen- » dant quitter tout ce qu'ils avoient » vu avec une parfaite indifféren- » ce; vraisemblablement le peu » qu'ils possédoient suffisoient à » leurs desirs. Ils mangerent de tout » ce qu'on leur offrit, mais ne vou- » lurent boire que de l'eau.

WALLIS. 1767.

» Lorsqu'ils quitterent le vaif- » seau, j'allai à terre avec eux, & » je trouvai plusieurs de leurs fem- » mes & de leurs enfans, qui étoient » venus à l'endroit où nous fai- » sions de l'eau. Je leur distribuai » quelques bagatelles, dont ils pa- » rurent s'amuser un moment, ils » nous donnerent en échange quel-

WALLIS. 1767.

» ques unes de leurs armes, & plu-
» sieurs morceaux de *mondic*, tel
» qu'on en trouve dans les mines
» d'étain de *cornouailles*. Ils nous
» firent entendre qu'ils le ramas-
» soient sur les montagnes, qui
» probablement renferment des mi-
» nes d'étain & peut-être des mé-
» taux plus précieux. Comme ce
» pays semble être le plus sauvage
» & le plus inhabitable qu'il y ait
» au monde, sans en excepter les
» parties les plus désertes de la *Sue-*
» *de* & de la *Norvege*. Les habitans
» paroissent être les plus misérables
» de l'espece humaine : leur en-
» tiere indifférence pour tous les
» objets nouveaux qu'ils voyoient
» & qui marquoient la supériorité
» de notre état sur le leur, pou-
» voit bien les préserver des re-
» grets qui accompagnent les de-
» sirs non satisfaits ; mais ce ne pou-
» voit être cependant que l'effet de
» leur stupidité ; car des êtres qui se
» contentent des jouissances com-
» munes à tous les animaux, ne
» peuvent pas prétendre aux pré-
» rogatives de l'espece humaine.

Etat misérable de ces Américains.

» Lorsque ces Américains nous

„ quitterent & s'embarquerent dans „ leurs pirogues, ils y éléverent „ une peau de veau marin pour „ servir de voiles, & cinglerent „ vers la côte méridionale, où „ nous apperçûmes plusieurs de „ leurs huttes. Nous observâmes „ qu'aucun d'eux, en s'en allant „ ne retourna la tête pour regar- „ der le vaisseau où nous étions ; „ tant étoit foible l'impression qu'a- „ voient faite sur eux les merveilles „ qu'ils avoient vues, & tant ils „ paroissoient absorbés par la sen- „ sation du moment présent sans „ aucune habitude de réfléchir sur „ le passé. "

WALLIS. 1767.

On séjourna en cet endroit jusques au 3 Février, on gouverna alors vers la rade d'*Yorck*, où l'on jetta l'ancre & d'où l'on envoya des bateaux pour sonder les deux rives du détroit & toutes les parties de la baie, ils revinrent le 4 au matin, & rapporterent qu'il y avoit un bon mouillage dans le canal *Saint Jérôme*, & dans toute la route, depuis la station du vaisseau jusqu'à environ un demi mille de la côte, de même qu'entre

Rade d'Yorck.

Canal Saint Jérôme.

WALLIS. 1767.

Obfervations nautiques.

la pointe *Elifabeth* & la pointe *d'Yorck*, près de celle-ci à la diftance d'une encablure & demie des goëmons, où l'on trouve 16 braffes d'eau fond de vafe. Il y avoit encore d'autres endroits au-deffous des Ifles, du côté du Sud où un vaiffeau pouvoit mouiller, mais la force & l'incertitude des marées, & les violentes raffales qui venoient des hautes terres, dont ces endroits étoient entourés, les rendoient trop peu sûrs. Dès que les chaloupes furent revenues, M. Wallis les remplit de nouveaux rameurs, & y entra lui-même pour monter la riviere de *Batchelor*, il trouva à l'entrée une barre qui en certain temps de la marée, doit être dangereufe, il fit jetter la feine; fi les herbes & les troncs d'arbres qui étoient au fond de la riviere n'avoient pas embarraffé le filet, la pêche eut été abondante; on defcendit à terre où l'on vit plufieurs huttes des habitans, & quelques-uns de leurs chiens qui s'enfuirent dès qu'ils apperçurent les Européens, on vit auffi des autruches, mais elles

Riviere Batchelor.

Defcente à terre.

Autruches.

étoient hors de la portée du fusil. On ramassa des moules, des lépas, des œufs de mer, & l'on cueillit une grande quantité de céleri & d'orties. WALLIS. 1767.

Les vents contraires retinrent les vaisseaux en cet endroit jusqu'au 14 au matin qu'on leva l'ancre, & en moins d'une demie heure le courant porta le vaisseau vers la riviere de *Batchelor*, il courut un danger en donnant sur une batture où il n'y avoit guere que 16 pieds d'eau fond de rocher. Cependant en très-peu de temps on trouva une mer profonde.

Après avoir manœuvré long-temps on rentra dans la rade d'*Yorck*.

Le 17 on sortit, & bien-tôt quoique le vent fut frais à l'Ouest, le vaisseau fut emporté par un courant avec beaucoup de violence vers la côte du Sud; toutes les chaloupes remorquoient à l'avant & les voiles étoient sans mouvement : cependant on étoit si près de terre, que les rames des chaloupes s'embarrasserent dans les herbes; on fut ainsi entraîné pen-

Violence d'un courant.

WALLIS. 1767.

dant près de trois quarts d'heure, & l'équipage s'attendoit à chaque instant à être brisé contre le rocher, dont on n'étoit gueres éloigné que de la longueur du vaisseau, & dont souvent on étoit encore plus près. Tous les efforts étant inutiles l'équipage se résigna à sa destinée, & attendit l'événement dans un état d'incertitude qui différoit peu du désespoir.

Dangers de naufrage.

A la fin, cependant le vaisseau entra dans la rade de *Saint David*, & un courant qui en partoit le remit au milieu du canal, pendant ce temps-là, le *Swallow* étoit sur la côte du Nord; & il ne put apprendre le danger du *Dauphin* que lorsqu'il fut passé, on envoya alors les chaloupes pour chercher un mouillage.

Rade de St. David.

Elles revinrent après en avoir trouvé un dans une petite baie qui fut nommée baie de *Butler*, du nom de celui qui l'avoit découverte. Elle gît à l'Ouest de la baie de *Rider*, sur la côte méridionale du détroit, qui en cet endroit à environ deux mille de largeur, on y entra avec la marée

Baie de Butler.

qui portoit à l'Ouest avec rapidité; on mouilla sur 16 brasses d'eau. Le *Swallow* étoit alors mouillé dans la baie *des Isles*, sur la côte septentrionale à environ six milles de distance.

WALLIS. 1767.

M. Wallis envoya tous les canots pour sonder autour de son vaisseau & dans les baies voisines : ils ne purent trouver aucun endroit propre à recevoir le vaisseau : ils jugerent même qu'on n'en pouvoit trouver aucun entre le Cap *Quade* & le Cap *Notch*.

Tempête.

Le 20, le vaisseau éprouva dans cette station une violente tempête, qui le jetta dans le plus grand danger. Dès qu'elle fut passée, le Capitaine *Wallis* envoya pour apprendre des nouvelles du *Swallow*, quoiqu'il n'eût pas souffert de la tempête, d'autres accidens l'avoit réduit en si mauvais état, que le Capitaine le jugeant désormais inutile à l'expédition, demanda des ordres ultérieurs à M. Wallis : celui-ci décida qu'il devoit suivre sa destination, & qu'en conséquence il falloit qu'il continuât à l'accompagner. Le maî-

WALLIS. 1767.

Reconnoissance des environs.

tre du vaisseau fut envoyé pour chercher des mouillages, il rapporta qu'il n'avoit pas pu trouver l'abri, excepté près du rivage, où il ne faudroit le chercher que dans les cas de la plus urgente nécessité. Il avoit débarqué dans une grande Isle sur la côte septentrionale du canal de Snow; & là, presque mourant de froid, il se hâta de faire un grand feu avec de petits arbres qu'il trouva. Il grimpa ensuite sur une montagne de roche, avec un Officier de poupe & un des matelots, pour observer le détroit & les tristes régions qui l'environnent. Il trouva que le canal, à son entrée, étoit tout aussi large que plusieurs parties du détroit, & ne devenoit guere plus étroit dans un espace de plusieurs milles sur le côté de la *Terre de Feu*. Il trouva le pays qui bordoit la côte du Sud horrible & sauvage, c'étoient des montagnes raboteuses; plus hautes que les nues, absolument dépouillées, depuis leur basse jusqu'à leur sommet, & où l'on n'appercevoit pas un seul arbrisseau

Etat du pays.

ni un ſeul brin d'herbe. Les vallées ne préſentoient pas un aſpect moins affreux; elles étoient entiérement couvertes de couches profondes de neige, excepté en quelques endroits où elle avoit été emportée & glacée par les torrens qui s'échappent des crevaſſes de la montagne, & ſe précipitent des hauteurs où ils ſe forment par la ſonte des neiges; ces vallées, dans les endroits mêmes où elles ne ſont pas couvertes par la neige, ſont auſſi dépourvues de verdure que les rochers qui les environnent.

WALLIS. 1767.

Le premier Mars, on ſortit de la baie de *Butler*, & on envoya la chaloupe chercher un mouillage. L'après-midi, les deux vaiſſeaux mouillerent ſur la côte du Nord dans une petite baie; où eſt une montagne de roche haute & eſcarpée, dont le ſommet reſſemble à la tête d'un lion; elle reçut en conſéquence le nom de l'*Anſe du Lion*. Delà on fit encore d'autres recherches, & l'on apprit que la baie *de Bon Succès* étoit à trois lieues vers

Anſe du Lion.

WALLIS. 1767.

l'Ouest, on s'y rendit le lendemain matin (a). Quand on fut en travers du havre où étoit le Swallaw, on tira plusieurs coups de canon, afin de faire signal au Swallow d'envoyer ses bateaux pour aider à entrer. Sur le champ, le maître vint à bord du *Dauphin*, & le conduisit dans une station très-commode, où il mouilla. Ce havre est à l'abri de tous les vents & excellent à tous égards, on lui donna le nom de *Havre du Swallow*, on ne s'y arrêta que jusques au lendemain, & après deux ou trois jours de tourmente on se trouva dans la *baie des Isles*.

Havre du Swallow.

Arrivée des Naturels du pays.

Tandis que les gens du *Dauphin* étoient occupés à faire de l'eau & du bois, & à ramasser du céleri & des moules, deux canots pleins d'Américains arrivent

(a) Nous ne suivrons pas M. Wallis dans tous les détails de son Journal, il essuya en cet endroit diverses incommodités du froid, des vents & des orages; le *Swallow* qui ne l'avoit pas suivi avoit trouvé sur la côte du Sud un bon havre, & lui en avoit donné avis; il résolut de l'aller joindre & sortit de la baie de *Bon-Succès*.

rent au vaisseau. Ils avoient l'air groffier & auffi miférable que ceux que l'on avoit vus auparavant dans la baie d'*Elifabeth*. Ils avoient dans leurs canots de la chair de veaux marins, des blubbers, & des pingoins qu'ils mangeoient cruds. Un des matelots qui pêchoit à la ligne donna à un de ces Américains un poiffon vivant qu'il venoit de prendre, & qui étoit un peu plus gros qu'un hareng, l'Américain le prit avec l'avidité d'un chien à qui on donne un os; il tua d'abord le poiffon en lui donnant un coup de dent près des ouies & fe mit à le manger, en commençant par la tête & en allant jufqu'à la queue fans rejetter les arrêtes, les nageoires, les écailles ni les boyaux.

WALLIS. 1767.

Ces Américains mangerent indiftinctement tout ce qu'on leur préfenta, crud ou cuit, falé ou frais, mais ils ne voulurent boire que de l'eau, ils étoient tremblans de froid & n'avoient pour fe couvrir qu'une peau de veau marin, jettée fimplement fur leurs épau-

Leur habillement

WALLIS. 1767.

les & qui ne descendoit que jusqu'à la ceinture; on remarqua même qu'en ramant ils laissoient cette peau à côté d'eux & restoient absolument nuds; ils avoient des javelines grossiérement armées d'un os à la pointe, & dont ils se servoient pour percer les veaux marins, les poissons & les pingoins; l'un d'eux avoit un morceau de fer de la grandeur d'un ciseau ordinaire, qui étoit attaché à une piece de bois qui paroissoit destinée à servir d'outil plutôt que d'arme.

armes.

Maladie de leurs yeux.

Ils avoient tous les yeux malades, ce que l'on attribua à l'habitude d'avoir le visage sur la fumée de leurs feux. Ils exhaloient une odeur plus désagréable que celle des renards; c'étoit vraisemblablement l'effet de leur mal-propreté autant que de leur maniere de se nourrir.

Canots.

Leurs canots avoient environ quinze pieds de long sur trois de large, & près de trois de profondeur, ils étoient faits d'écorces d'arbres, cousues ensemble, soit avec des nerfs de quelques animaux, soit avec des lanieres de

cuir, une espece de joncs bouchoit les jointures, & le dehors étoit enduit de resine ou de gomme, qui empêchoit l'eau de pénétrer dans l'écorce. Quinze petites branches courbées en arcs étoient posées transversalement dans le fond & sur les côtés, & des pieces droites étoient placées en travers, au sommet du bateau & solidement attachées à chaque bout, mais tout cela étoit mal construit & rien n'annonçoit dans ces Américains la moindre industrie. M. Wallis leur donna une hache ou deux avec des grains de verre & d'autres bagatelles qu'ils emporterent : ils tournerent vers le Sud & l'on n'en vit plus aucun.

WALLIS. 1767.

Pendant que l'on étoit dans ce parage, on avoit envoyé comme à l'ordinaire des bateaux pour chercher des mouillages; ils allerent jusqu'à dix lieues à l'Ouest & ne trouverent que deux endroits propres à jetter l'ancre. L'un étoit à l'Ouest du Cap *Upright* dans la baie *des Isles*, mais il étoit difficile d'y entrer & d'en sortir ; l'autre fut appellée la baie *Dauphin* ;

Reconnoissance des environs.

Baie Dauphin.

WALLIS. 1767.

c'eſt un bon havre avec un fond égal par-tout. On vit pluſieurs petites anſes qui étoient toutes dangereuſes, parce qu'il eut été néceſſaire d'y laiſſer tomber l'ancre à un demi cable de diſtance d'une côte oppoſée au vent, & d'aſſurer le vaiſſeau avec des hancieres attachés aux rochers.

Diſpute avec les Naturels du pays.

Les gens qui appartenoient à un des bateaux paſſerent une nuit ſur une Iſle, où ſix pirogues débarquerent environ trente Américains. Ceux-ci coururent ſur le champ au bateau, & commençoient à en emporter tout ce qu'ils y trouvoient; mais les Anglois s'en apperçurent aſſez à temps pour s'y oppoſer. Lorſque ces Américains ſe virent ainſi contrariés dans leur entrepriſe, ils ſe retirerent dans leurs canots & s'armerent de longues perches & de javelines, dont la pointe étoit faite d'os de poiſſon. Ils ne jugerent pas à propos de commencer un combat; les gens du bateau qui étoient au nombre de vingt-deux ſe tinrent ſeulement ſur la défenſive; enſuite, au moyen de quelques ba-

gatelles qu'ils donnerent aux Américains, ils se reconcilierent & vêcurent en paix tant qu'ils furent ensemble.

Le mauvais temps, le tonnerre & la grêle, firent quelques dommages aux vaisseaux, & durerent jusques au 30 Mars.

Ce jour-là plusieurs canots pleins d'Américains descendirent sur la côte orientale de la baie.

Entrevue avec des naturels du pays.

Le 31 plusieurs de ces Américains vinrent à bord, & furent reconnus pour les mêmes que les gens du bateau avoient trouvés dans une Isle, quelques jours auparavant : ils se comporterent très-paisiblement, & on les renvoya comme de coutume en leur donnant quelques bagatelles.

Le lendemain premier Avril, d'autres Américains vinrent au vaisseau apportant avec eux quelques oiseaux, de ceux qu'on appelle *chevaux de course*, les gens de l'équipage acheterent ces oiseaux pour quelque chose de peu de valeur, & M. Wallis fit présent aux Américains de quelques haches & de quelques couteaux.

WALLIS. 1767. Différens mouillages.

Le 2, le maître du *Swallow* qui avoit été envoyé pour chercher des mouillages, rapporta qu'il en avoit trouvé trois fort bons sur la côte du Nord, l'un à environ quatre milles à l'Ouest du Cap de la *Providence*, un autre sous la côte orientale du Cap *Tamar*, & le troisieme à environ quatre milles à l'Ouest de ce dernier Cap; mais il dit qu'il n'y avoit aucun endroit sous le Cap de la *Providence* où l'on pût jetter l'ancre, parce que le fond étoit de rochers.

Naturels qui vont à bord.

Arriverent à bord du *Dauphin* deux canots avec quatre hommes & trois petits enfans dans chacun. Les hommes étoient plus vêtus que les Américains que l'on avoit vus auparavant; mais les enfans étoient entiérement nuds : ils étoient un peu plus blonds que les hommes, qui paroissoient avoir beaucoup d'attention & de tendresse pour eux, & s'occupoient sur-tout à les lever en l'air tantôt en dedans, tantôt en dehors des canots. » Je donnai, dit M. Wal-» lis, à ces enfans des colliers &

» des bracelets, qui parurent leur » faire beaucoup de plaisir. Pendant que quelques-uns de ces » Américains étoient à bord du » vaisseau & que les autres restoient autour de leurs canots, » la chaloupe ayant été envoyée » à terre pour faire de l'eau & du » bois, les Américains qui étoient » dans les canots tinrent les yeux » fixés sur la chaloupe pendant » qu'on l'équipoit, & dès le moment qu'elle s'éloigna du vaisseau, ils appellerent avec de » grands cris ceux qui étoient à » bord, & qui paroissant vivement » allarmés sauterent à la hâte dans » leurs canots après y avoir fait » descendre leurs enfans, & s'éloignerent sans prononcer une » parole. Aucun des Anglois ne » pouvoit deviner la cause de cette » émotion soudaine; ces Américains ramerent après la chaloupe » poussant de grands cris, avec » des marques extraordinaires de » trouble & d'effroi, la chaloupe » marchoit plus vîte qu'eux, lorsqu'elle approcha du rivage, on » apperçut quelques femmes qui

WALLIS. 1767. » ramassoient des moules parmi les » rochers. Cela expliqua sur le » champ le mystere ; les pauvres » Américains craignoient que des » étrangers n'attentassent soit par » force, soit par séduction aux » droits des maris, droits dont ils » paroissoient plus jaloux que les » habitans de beaucoup d'autres » pays, en apparence moins sau- » vages & moins grossiers que » ceux-ci. Pour les tranquilliser, » les Anglois resterent dans la cha- » loupe sans ramer, & se laisserent » dévancer par les canots. Les » Américains de leur côté ne ces- » serent de crier pour se faire en- » tendre de leurs femmes, jus- » qu'à ce qu'enfin elles prirent l'al- » larme elles-mêmes & s'enfui- » rent. Dès que leurs maris furent » à terre, ils tirerent leurs canots » sur la plage & suivirent leurs » femmes avec la plus grande cé- » lérité «.

Comme le temps étoit toujours orageux & incertain, on resta dans la baie jusques au 10 Avril ; alors on fit voile pour sortir du détroit. Le *Dauphin* perdit de vue le *Swal-*

low, mauvais voilier, qu'il ne revit plus, le brouillard & la grosse mer ne lui permirent pas de rentrer dans le détroit.

WALLIS. 1767.

Remarques sur le détroit & le pays des environs.

„ Nous quittâmes ainsi, dit „ M. Wallis, cette sauvage & „ inhabitable région, où, pendant „ près de quatre mois, nous fûmes „ presque sans cesse en danger de „ faire naufrage, où au milieu de „ l'été, le temps étoit nébuleux, „ froid & orageux, où presque „ par-tout les vallées étoient sans „ verdure & les montagnes sans „ bois; enfin où la terre qui se „ présente à la vue ressemble plus „ aux ruines d'un monde qu'à „ l'habitation d'êtres animés; nous „ étions entrés dans le détroit le „ 17 Décembre 1766; nous en „ sortîmes le 11 Avril de l'année „ suivante. (a).

(a) M. Wallis fait une description particuliere des endroits où il a mouillé pendant son passage dans le détroit, ainsi que des boutures & des rochers qui se trouvent aux environs: ses remarques seront rapportées dans l'Histoire du voyage suivant, avec celles du voyage de Bougainville.

WALLIS. 1767.

§. III.

Navigation de l'entrée de la Mer du Sud, du côté du détroit de Magellan jusqu'à Taïti. Découverte de plusieurs autres Isles.

Obstacles que rencontre M. Wallis dans la mer du Sud.

M. Wallis cingla à l'Ouest le 11 Avril, après avoir débouqué le détroit, il eut à combattre jusqu'au 3 Juin des vents impétueux, des brouillards, une grosse mer & des maladies. On peut suivre la route de son vaisseau dans la carte générale qui est à la tête de ce volume, & recourir au besoin à son Journal pour les détails de navigation. Le 13 Avril, il se trouva entourré d'un grand nombre d'oiseaux qui annonçoient la proximité de terre. Depuis sa sortie du détroit, il avoit parcouru environ 70 degrés de longitude sans découvrir d'Isle. Enfin le 16, il en apperçut une basse dans l'Ouest-Nord à 5 ou 6 lieues. C'étoit une des premieres qu'on a appellé ensuite *Isles de la Société*,

Découverte de l'Isle de la Pentecôte.

Dès que le *Dauphin* fut à environ 5 milles de cette terre, on en découvrit une autre dans le Nord-Oueſt quart Oueſt. M. Wallis chargea M. Furneaux ſon ſecond Lieutenant, d'aller à terre ſur la premiere avec les bateaux armés & équipés. Comme il approcha de l'Iſle, deux pirogues qui en ſortirent, ramerent avec beaucoup de vîteſſe vers la terre qui étoit ſous le vent. Les bateaux retournerent le ſoir à bord du *Dauphin*, & rapporterent pluſieurs cocos, une grande quantité de plantes antiſcorbutiques, & quelques hameçons d'écailles d'huîtres, avec quelques-unes des coquilles dont on les faiſoit. Ils rapporterent qu'ils n'avoient point vu d'habitans, mais qu'ils avoient viſité trois hutes ou plutôt trois hangards, compoſés ſeulement d'un toit proprement couvert de cocos & de feuilles de palmier, ſoutenu ſur des pilliers & ouvert pardeſſous tout autour. Ils avoient vu auſſi des canots que l'on conſtruiſoit; mais ils n'avoient point trouvé d'eau douce, ni d'autres

WALLIS. 1767.

WALLIS. 1767.

fruits que des cocos. Ils avoient jetté la ſonde en différens endroits, ſans trouver de mouillage, & ils avoient eu beaucoup de peine à aborder parce que la houle étoit très-forte. Sur cette information, M. Wallis louvoya toute la nuit, & le lendemain au matin, il envoya de bonne heure les bateaux pour ſonder de nouveau, en leur recommandant de trouver, s'il étoit poſſible, un endroit où le vaiſſeau put mettre à l'ancre; mais à onze heures, ils revinrent après avoir eu auſſi peu de ſuccès que la premiere fois. Ils rapporterent que toute l'Iſle étoit entourée d'un récif, & quoiqu'il y eût au vent une ouverture, par laquelle on entroit dans un large baſſin qui s'enfonçoit vers le milieu de l'Iſle, cependant ils l'avoient trouvée tellement pleine de briſans, qu'ils n'avoient pu non plus débarquer dans aucune partie de l'Iſle, la houle étant plus haute encore qu'elle ne l'étoit le jour précédent: comme il ne pouvoit y avoir aucun avantage à reſter en cet endroit, M. Wallis fit remettre les bateaux

Reconnoiſſance de la côte.

à bord ; & porta sur l'autre Isle qui restoit au vaisseau Sud 22d. Est à environ quatre lieues de distance. L'Isle que l'on venoit de quitter ayant été découverte la veille de la *Pentecôte*, elle en a reçu le nom (a).

WALLIS. 1767.

Isle de la Reine Charlotte.

Dès qu'on arriva sous le vent de l'autre Isle, le Lieutenant Furneaux, avec les bateaux équipés & armés allerent à terre, on vit sur le rivage une cinquantaine d'habitans armés de longues piques, & plusieurs d'entr'eux courant avec des torches allumées dans leurs mains. M. Furneaux eut ordre d'aller à l'endroit de la greve où l'on voyoit ces Insulaires, de tâcher d'obtenir d'eux en échange des fruits & de l'eau, ou toute autre chose utile à l'équipage, & en même-temps d'observer soigneusement de ne rien faire qui pût les offenser. M. Wal-

(a) Les anciens Navigateurs avoient déja reconnu quelques-unes des Isles de ce groupe, mais ce qu'ils en dirent est si imparfait, qu'il faut attribuer l'honneur de cette découverte aux derniers Navigateurs.

WALLIS. 1767.

lis lui recommanda aussi d'employer les bateaux à sonder pour chercher un mouillage. Vers les sept heures, il revint & rapporta qu'il n'avoit pu trouver de fond avec la sonde, qu'à un demi cable de distance du rivage, où le fond étoit de rochers aigus à une grande profondeur.

Entrevue avec les Naturels,

Lorsque le bateau approcha de la côte, les habitans se porterent en foule sur la greve, & se mirent en défense avec leurs piques, comme s'ils eussent eu le dessein de s'opposer au débarquement, les gens du bateau s'arrêterent, firent des signes d'amitié, montrant en même-temps des colliers, des grains de verre, des rubans, des couteaux & d'autres bagatelles.

Les Insulaires leur firent signe de s'éloigner, mais en même-temps ils regarderent ce qu'on leur présentoit avec un air de curiosité & de desir. Bien-tôt quelques-uns d'entr'eux s'avancerent quelques pas dans la mer; on leur fit signe qu'on desiroit des noix de cocos & de l'eau, plusieurs des Natu-

rels en allerent chercher une petite quantité & se hazarderent à l'apporter jusqu'aux bateaux : l'eau étoit dans les coques de côcos, & le fruit étoit dépouillé de son écorce extérieure, que les Insulaires employoient vraisemblablement à différens usages. On leur donna en échange de ces provisions, les bagatelles qu'on leur avoit montrées & quèlques clous, auxquels ils parurent attacher encore plus de prix qu'au reste. Pendant cette petite négociation un des Insulaires donna le premier exemple de ces vols qu'on leur a reprochés à tous dans la suite, il trouva moyen de voler un mouchoir de soie, dans lequel il y avoit quelque marchandise enveloppée & l'enleva, ainsi que ce qui étoit dedans avec tant d'adresse que personne ne s'en apperçut, on eut beau faire signe ensuite qu'on avoit volé un mouchoir, les Insulaires ne purent ou ne voulurent pas comprendre ce qu'on leur disoit. Le bateau continua de sonder autour de la greve, jusqu'à la nuit, pour trouver un

WALLIS. 1767.

Vols.

WALLIS. 1767.

mouillage. M. Furneaux tâcha aussi plusieurs fois d'engager les Naturels à lui apporter des plantes antiscorbutiques; mais n'ayant pu se faire entendre, il revint à bord.

Descente à terre.

Dès que le jour parut le lendemain 9, les bateaux retournerent avec ordre de descendre à terre, mais sans faire aucun mal aux habitans, à moins qu'on n'y fut forcé par la nécessité. Lorsque les bateaux approcherent de la côte, l'Officier qui la commandoit fut bien étonné de voir sept grandes pirogues ayant chacune deux gros mats, & tous les Insulaires sur la greve prêts à s'embarquer, ils firent signe aux bateaux de monter un peu plus haut; les Anglois y consentirent volontiers, & dès qu'ils furent descendus à terre, tous les Indiens s'embarquerent & cinglerent à l'Ouest; ils furent joints par deux autres canots à l'extrémité occidentale de l'Isle.

Rafraîchissemens qu'y prennent les Anglois.

Les bateaux revinrent vers midi, chargés de noix de cocos, de fruits de palmiers, & de plantes anti-

fcorbutiques. Les Indiens n'avoient rien laiffé derriere eux que quatre ou cinq pirogues, on avoit trouvé une citerne de très-bonne eau ; le terrein de l'Ifle eft uni & fabloneux, plein d'arbres fans brouffailles, & abondant en végétaux antifcorbutiques.

WALLIS. 1767.

Etat du pays.

Les canots des Indiens cinglerent à l'Oueft-Sud-Oueft, tant qu'on put les appercevoir de la grande hune, ils paroiffoient avoir environ trente pieds de long, quatre de large & trois & demie de profondeur, deux de ces canots étoient joints enfemble, de maniere que leurs côtés étant rapprochés parallelement à la diftance d'environ trois pieds, étoient attachés par des traverfes qui paffoient du tribord de l'un au bas bord de l'autre, tant au milieu que vers les extrémités.

Pirogues.

Les habitans de cette Ifle font d'une taille moyenne, leur teint eft brun, & ils ont de longs cheveux noirs & épars fur leurs épaules. Les hommes font bien faits & les femmes belles. Leur vêtement étoit une efpece d'étoffe grof-

Obfervations fur les Naturels du pays.

WALLIS. 1767.

fiere attachée à la ceinture, & qui paroiffoit faite pour être relevée autour des épaules.

M. Wallis employa quelques jours à faire provifion d'eau, de cocos, & de plantes antifcorbutiques; on prit poffeffion de l'Ifle au nom du Roi George III, & on lui donna le nom de la *Reine Charlotte*. Après quoi comme la mer étoit forte, & qu'on n'avoit point trouvé de mouillage fur ce parage, on fe détermina à le quitter le 10 Juin.

Obfervations fur cette Ifle.

Ceux qui avoient féjourné à terre, n'y trouverent point de métaux d'aucune efpece, ils virent feulement des outils faits de coquilles, & de pierres aiguifées, façonnées & emmanchées en forme de doloires, de cifeaux, d'alenes. Ils virent auffi plufieurs canots qui n'étoient pas achevés, & qui étoient faits avec des planches coufues enfemble, & attachées à plufieurs pieces de bois qui coupent tranfverfalement le fond & remontent le long des côtés. Ils remarquerent plufieurs efpeces de tombeaux où les cadavres étoient

exposés sous un dais, & où ils pourrissent sans être jamais enterrés. WALLIS, 1767.

„ Quand nous appareillâmes, „ dit M. Wallis, nous laissâmes „ un pavillon Anglois flotant sur „ l'Isle avec le nom du vaisseau „ & la date de notre arrivée; nous „ gravâmes sur un morceau de „ bois & sur l'écorce de plusieurs „ arbres le détail de la prise de possession de l'Isle, ainsi que de „ celle de la *Pentecôte*, au nom „ de Sa Majesté Britannique. Nous „ laissâmes aussi des haches, des „ clous, des bouteilles, & de petits grains de verre, des chelins, des demi-chelins, & des „ demi sous; c'étoit un présent „ que nous faisions aux habitans, „ & un dédommagement pour „ l'incommodité que nous avions „ pu leur occasionner. L'Isle de „ la *Reine Charlotte* a environ six „ milles de long sur un de large, „ elle git par le 19d. de latitude, „ & 138d. 4' de longitude Ouest, „ suivant l'observation, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille étoit de 4d. 46' à l'Est ".

Ce qu'y laissa M. Wallis.

WALLIS. 1767.

Le 10 à midi, on découvrit une Isle à l'Ouest quart Sud de celle de la *Reine Charlotte*, à trois heures & demie, on se trouvoit à environ trois quarts de mille de la pointe occidentale de la nouvelle Isle, l'extrémité de l'Est est jointe à celle de l'Ouest par une chaîne de rochers, sur lesquels la mer se brise & forme un lagon dans le milieu de l'Isle; ce qui présentoit l'apparence de deux Isles, & paroissoit avoir environ six milles de long sur quatre de large. On reconnut à la pointe occidentale de cette Isle tous les canots & les Indiens, qui à l'approche du vaisseau avoient abandonné l'Isle de la *Reine Charlotte*, avec d'autres Indiens qui s'étoient joints aux premiers. Il y avoit huit doubles canots, & environ quatre-vingt hommes femmes ou enfans. Les canots avoient été retirés sur la greve; les femmes & les enfans étoient placés tout autour, les hommes s'avançoient avec leurs piques & leurs torches faisant un grand bruit & dansant d'une maniere fort étrange.

Isle d'Egmont.

Aspect.

Menaces des Naturels.

Comme la côte étoit toute de rochers, qu'il ne s'y trouvoit point de mouillage; & qu'il n'y avoit pas d'espérance de s'y procurer aucun rafraîchissement, le vaisseau s'éloigna à six heures du soir de cette Isle, qui fut nommée l'Isle d'*Egmont*. WALLIS, 1767.

Isle de Glocester.

Le 11, on courut sur une autre Isle à l'Ouest-Sud-Ouest, à quatre heures, on étoit à un quart de mille de la côte. Elle est entourée de rochers, sur lesquels la mer se brise avec beaucoup de force; elle est pleine d'arbres parmi lesquels il n'y a pas un cocotier; elle ressemble beaucoup à l'Isle d'*Egmont*, mais elle est beaucoup plus étroite. On apperçut parmi les rochers de l'extrémité occidentale environ seize habitans, mais il n'y avoit aucun canot, ces Indiens avoient de longues piques ou perches à leurs mains, & paroissoient être à tous égards de la même Nation que ceux que l'on avoit vus les jours précédens. On la nomma Isle de *Glocester*.

Observations sur cette Isle.

Le 12, on vit une autre Isle placée par 19d. 18' de longitude

WALLIS. 1767.

Isle de Cumberland.

Isle du Prince Guillaume Henri.

Ouest, suivant l'observation, elle reçut le nom de l'Isle de *Cumberland*, elle est basse, & à-peu-près de la même grandeur que l'Isle de la *Reine Charlotte*. On fit route à l'Ouest sans événement remarquable, que la vue d'une petite Isle qu'on nomma Isle du *Prince Guillaume Henri*.

Isle Osnabruck.

Le 17 à la pointe du jour, on reconnut une terre qui gisoit Ouest quart Nord, en formant un petit mondrain arrondi. A dix heures du soir, il parut une lumiere sur le rivage ; ce qui fit penser que l'Isle, quoique très-petite, étoit habitée, la terre étoit fort haute & couverte de cocotiers, signe infaillible qu'il y a de l'eau.

Descente à terre.

Le lendemain au matin, M. Wallis envoya à terre le Lieutenant Furneaux avec les bateaux armés & équipés, & toute sorte de bagatelles, en lui recommandant d'établir un trafic avec les habitans, pour les rafraîchissemens que l'Isle pouvoit fournir, & en même-temps de trouver, s'il étoit possible, un ancrage pour le vaisseau. Pendant qu'on préparoit les

bateaux, plusieurs pirogues partirent du rivage; mais dès que les Indiens qui les montoient apperçurent les bateaux voguer vers la côte ils s'en retournerent. A midi, les bateaux revinrent, rapportant un cochon, & un cocq avec quelques cocos & des bananes. M. Furneaux avoit vu au moins une centaine d'habitans, & croyoit qu'il y en avoit un beaucoup plus grand nombre, il avoit tourné inutilement toute l'Isle pour sans trouver un mouillage.

WALLIS. 1767.

Entrevue avec les Naturels.

Lorsqu'il avoit été près du rivage, il avoit laissé tomber un grapin & avoit jetté un cable aux Indiens qui étoient sur la greve, ils le saisirent & le tinrent ferme. Il commença alors à converser avec eux par signes & observa qu'ils n'avoient point d'armes, mais que quelques-uns d'entr'eux avoient des batons blancs, qui paroissoient être des marques d'autorité, attendu que ceux qui les portoient étoient en avant, tandis que tous les autres restoient en arriere. En échange du cochon & du cocq, il leur donna des grains

WALLIS. 1767.

Observations sur les femmes de ce pays.

de verre, un miroir, une hache, des peignes & d'autres bagatelles. Les femmes qui étoient restées d'abord à une certaine distance, ayant apperçus ces bijoux accoururent en foule sur la greve avec le plus grand empressement, mais elles furent renvoyées sur le champ par les hommes; ce dont elles parurent très-mortifiées & très-mécontentes.

Tentatives des Insulaires contre les Anglois.

Pendant que ces échanges se faisoient, un Indien passa sans être apperçu autour d'un rocher, & plongeant dans la mer releva le grapin du bateau; en même-temps ceux qui étoient à terre & qui tenoient le cable firent un effort pour tirer le grapin, dès que les Anglois s'apperçurent de cette manœuvre, ils tirerent un coup de fusil sur la tête de l'homme qui avoit relevé le grapin, & qui le lâcha aussi-tôt en donnant des marques d'une surprise & d'une frayeur extrême; les Indiens qui étoient sur le rivage laisserent aller aussi la corde. Les bateaux resterent après cela quelques temps devant la côte; mais l'Officier voyant

voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire avec les Naturels revint à bord. WALLIS. 1767.

M. Furneaux dit à M. Wallis, que les hommes & les femmes qu'il avoit vus étoient vêtus, & il lui apporta une piece de l'étoffe dont ils s'habillent. Les habitans lui parurent plus nombreux que l'Isle n'en pouvoit nourrir, & comme il vit plusieurs doubles pirogues très-grandes sur la greve, il jugéa qu'il devoit y avoir, à peu de distance, des Isles plus étendues, où l'on pourroit trouver des provisions en plus grande abondance, & dont il espéroit que l'accès seroit moins difficile. Comme cette conjecture paroissoit très-raisonnable, le Capitaine se détermina à courir plus avant à l'Ouest. Cette Isle est presque circulaire, & a environ deux milles de tour; elle fut nommée l'Isle d'*Osnabruck*. Elle git par 17d. 51' de latitude Sud, & 147d. 30' de longitude Ouest. Observations sur ces Insulaires.

WALLIS.
1767.

§. III.

Découverte de Taïti. Relâche sur cette Isle.

M. Wallis cinglant toujours à l'Oueſt, ſe trouva le 19 près d'une terre ; un brouillard qui l'avoit forcé de reſter en panne s'étant diſſipé, il fut fort ſurpris de ſe voir environné par quelques centaines de pirogues ; elles étoient de grandeurs différentes, & garnies de plus ou moins d'hommes depuis un juſqu'à dix, de ſorte qu'en tout il n'y avoit pas moins de 800 Indiens. Lorſqu'ils furent à la portée du piſtolet du vaiſſeau, ils s'arrêterent regardant avec un grand étonnement & s'entretenant ſucceſſivement les uns les autres. En même-temps on leur montra des colifichets de différens genres, en les invitant par ſignes à monter à bord. Ils ſe retirerent enſemble & tinrent un eſpece de Conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire. Ils vinrent enſuite faiſant

Multitude d'Inſulaires qui s'approchent du vaiſſeau.

le tour du vaiſſeau & donnant des ſignes d'amitié. L'un d'eux qui tenoit une branche de bananier à la main fit un diſcours qui dura près d'un quart d'heure, & jetta enſuite ſa branche dans la mer. Un moment après comme l'on continuoit de leur faire des ſignes d'invitation, un jeune homme alerte & vigoureux ſe hazarda à entrer dans le vaiſſeau. Il monta par les portes-haubans de l'artimon & ſauta des haubans dans l'intérieur. On lui fit ſigne de venir ſur le tillac & on lui préſenta différentes quincailleries. Il paroiſſoit les voir avec plaiſir, mais il ne voulut rien accepter juſqu'à ce que quelques-uns des Indiens ſe fuſſent approchés, & qu'après beaucoup de diſcours ils eurent jetté une branche de bananier dans le vaiſſeau. Alors il reçut les préſens, & pluſieurs autres ſe préſenterent pour monter à bord par pluſieurs côtés du vaiſſeau, ne connoiſſant pas la véritable entrée. Comme un de ces Indiens étoit de bout ſur le paſſavant, une chevre vint le heurter de ſa

WALLIS. 1767.

Diſcours ſolemnel fait par un des Inſulaires.

L'un d'eux qui monte à bord eſt bientôt ſuivi de beaucoup d'autres.

WALLIS. 1767.

Frayeur que leur caufe une chevre.

tête au derriere. Surpris du coup il fe retourne brufquement, & voit la chevre dreffée fur fes pieds fe préparant à l'affaillir de nouveau. La vue de cet animal fi différent de tous ceux qu'il connoiffoit, le frappa d'une telle terreur qu'il fe preffa de fortir du vaiffeau, & tous les autres fuivirent fon exemple avec beaucoup de précipitation. Ils fe remirent cependant bien-tôt de leur frayeur & revinrent à bord. Après les avoir un peu réconciliés avec la vue des chevres & des moutons, „ je leur montrai, dit M. Wallis, nos cochons & nos volailles, & ils me firent comprendre „ par leurs fignes qu'ils avoient „ chez eux des animaux de ces „ deux efpeces. Je leur diftribuai „ alors quelques quincailleries & „ des clous, & je leur fis figne „ qu'ils allaffent à terre, & qu'ils „ nous apportaffent de leurs cochons, de leurs volailles & de „ leurs fruits; mais ils ne parurent pas me comprendre. Pendant tout ce temps-là, ils cherchèrent à nous dérober quel-

Vols qu'ils effayent de commettre.

„ ques-unes des choſes qui étoient „ à leur portée : notre vigilance les „ empêcha preſque toujours d'y „ réuſſir. A la fin cependant un „ de nos Officiers de poupe étant „ venu où ils étoient, & étant oc- „ cupé à parler à l'un d'eux par „ ſignes, un autre vint par der- „ riere & lui enleva ſon chapeau „ bordé, ſauta dans la mer par- „ deſſus le couronnement & l'em- „ porta à la nage ".

WALLIS. 1767.

On gouvernoit le long de la côte & les bateaux cherchoient un mouillage. Les pirogues des Indiens n'ayant point de voiles & ne pouvant ſuivre avoient regagné la greve. Le pays préſentoit le coup d'œil le plus agréable & le plus pittoreſque qu'on puiſſe imaginer, près de la mer il eſt plat & couvert d'arbres à fruits de différentes eſpeces, particuliérement de cocotiers. On voit entre ces arbres les maiſons des Indiens qui conſiſtent en un ſeul rez de chauſſée. A la diſtance d'environ trois milles de la côte, l'intérieur du pays s'éleve en collines couronnées de bois & terminées par

Aſpect & beauté du pays.

WALLIS, 1767.

des hauteurs, d'où coulent de grandes rivieres jusqu'à la mer. Sur les trois heures après-midi, on s'avança vers une large baie où il y avoit quelqu'apparence de mouillage. Les chaloupes furent envoyées pour sonder, & tandis qu'elles étoient ainsi occupées, un grand nombre de pirogues les environnoit. Les Indiens pouvoient avoir le dessein de les attaquer ; & pour prévenir toute espece de querelle, on donna le signal de retour. En même-temps pour intimider les Indiens, on fit tirer neuf coups de pierriers par-dessus leurs têtes. La petite chaloupe commença à revenir au vaisseau. Les Indiens étoient toujours dans leurs pirogues ; malgré l'effroi que leur avoit causé le feu du vaisseau, ils s'efforcerent de lui couper le chemin : mais ce petit bâtiment marchant plus vîte avec des voiles que les pirogues ne pouvoient faire avec leurs rames, se débarrassa bien-tôt de celles qui l'entouroient. Il en trouva cependant en son chemin quelques-unes qui avoient beaucoup de monde, &

Hostilités réciproques

WALLIS. 1767

d'où on lui jetta des pierres qui blesserent plusieurs Anglois. Sur cela l'Officier qui étoit à bord de la chaloupe tira un coup de mousquet chargé de gros plomb à l'homme qui avoit jetté la premiere pierre & le blessa à l'épaule. Le reste des Indiens de la pirogue ne virent pas plutôt leur compagnon blessé, qu'ils se jetterent à la mer, & que tous les autres se mirent à fuir à force de rames avec une grande frayeur & un grand désordre (a).

Aussi-tôt que les chaloupes eurent atteint le vaisseau on les rentra à bord, pendant qu'on étoit

(a) Ce premier acte d'hostilité produisit vraisemblablement l'effroyable carnage dont on parlera toute à l'heure. Peut-être l'équipage de M. Wallis n'eut-il pas tous les ménagemens possibles avec ces Insulaires, qui ne se souvenoient pas d'avoir jamais vu un bâtiment aussi extraordinaire & des hommes aussi singuliers que les Européens, quoique Quiros eut abordé, jadis sur leur côte. Ce qui prouve qu'il y a eu de la précipitation de la part des Anglois, c'est que les Navigateurs ont trouvé dans la suite chez ces mêmes Insulaires une bonté de caractere incomparable.

WALLIS. 1767.

occupé à cette manœuvre une grande pirogue portant une voile, venoit au vaisseau; comme le Capitaine pensa qu'elle pouvoit ramener quelques chefs, ou supporter quelque message de leur part, il se détermina à l'attendre. Elle marchoit très-bien & fut bientôt près du vaisseau; on n'y vit personne qui parût avoir quelqu'autorité sur les autres. Cependant un d'entre eux se leva, & ayant fait un discours qui dura environ cinq minutes, jetta sur le plat bord une branche de bananier, on regarda cette cérémonie comme un gage de paix, & on lui jetta également des branches laissées par les Indiens qui avoient monté sur le vaisseau. Avec cela & quelques bagatelles qui leur furent présentées, il parut qu'on les avoit satisfait, & peu de temps après ils se retirerent.

Quoiqu'on eut côtoyé le rivage pendant toute la journée du 20; on n'avoit point encore trouvé de fonds, lorsque sur les six heures du soir étant en travers d'une belle riviere, & la côte pa-

roissant meilleure qu'aucune de celles que l'on avoit vues, M. Wallis se détermina à louvoyer toute la nuit & à tenter de jetter l'ancre le matin. Dès qu'il fut nuit, un grand nombre de lumieres parurent le long du rivage. Le 21 à la pointe du jour, les bateaux allerent à la sonde, & bien-tôt ils firent signal qu'ils avoient 20 brasses; cette nouvelle produisit une joie universelle, le vaisseau avança sur le champ & jetta l'ancre à un mille de la côte, & vis-à-vis un ruisseau de la plus belle eau. Dès que le navire fut en sûreté, les chaloupes allerent sonder le long de la côte & examiner le lieu où l'on voyoit l'eau. Un nombre considérable de pirogues sortirent pour venir au vaisseau portant des cochons, des volailles, & une grande quantité de fruits que l'on acheta pour de la quincaillerie & des clous. Mais quand les chaloupes furent près du rivage, les pirogues dont plusieurs étoient doubles & très-grandes firent voile sur elles. D'abord elles se tinrent à quelques distan-

WALLIS, 1767.

Mouillage.

Arrivée de pirogues.

WALLIS. 1767.

Combat.

ces ; enſuite les Indiens devinrent plus hardis, & trois des plus grandes pirogues coururent ſur le plus petit des bateaux, ſe préparant en même-temps à l'aſſaillir avec leurs bâtons & leurs rames. Les gens du bateau étant ainſi preſſés furent obligés de faire feu, ils tuerent un Indien, & en bleſſerent griévement un autre. En recevant le coup ils tomberent tous les deux dans la mer, & le reſte de ceux qui étoient dans la même pirogue s'y jetterent à l'inſtant après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite, & les bateaux revinrent ſans éprouver aucun autre obſtacle. Dès que les Inſulaires qui s'étoient jettés à l'eau virent que les bateaux demeuroient en place ſans chercher à leur faire aucun mal, ils rentrerent dans leur pirogue & y reprirent leurs compagnons bleſſés, ils les dreſſerent l'un & l'autre ſur leurs pieds pour voir s'ils pourroient ſe tenir de bout; & trouvant qu'ils ne le pouvoient pas, ils eſſayerent de les faire tenir aſſis : ils réuſſirent pour l'un des deux & le ſoutinrent dans cette

posture, mais voyant que l'autre étoit tout-à-fait mort, ils étendirent le corps au fond de la pirogue. Après cela quelques pirogues retournerent au rivage & d'autres se rendirent derechef au vaisseau pour trafiquer. Les bateaux revinrent après avoir trouvé un bon mouillage à un quart de mille du rivage. Les Officiers rapporterent que les Indiens étoient en foule sur la greve, & que plusieurs étoient venus à la chaloupe avec des fruits & des bambous pleins d'eau, & les avoient pressé jusqu'à l'importunité de descendre à terre, particuliérement les femmes qui se mettant absolument nues s'efforçoient de les attirer par des gestes, dont la signification n'étoit pas équivoque. Jusques-là cependant les matelots avoient résisté à la tentation, comme on commençoit à avoir un grand besoin d'eau, on renvoya de nouveau les chaloupes au rivage pour en faire.

WALLIS. 1767.

Accueil des Insulaires.

Immodestie des femmes.

A cinq heures, elles revinrent avec deux pieces d'eau seulement que les Indiens avoient remplies;

Futailles retenues par les Insulaires.

WALLIS. 1767.

mais pour ſe payer de leur peine ils avoient jugé à propos de retenir toutes les autres. On uſa de tous les moyens poſſibles pour engager les Indiens à les rendre ; tout fut inutile : ceux-ci de leur côté prefférent fortement l'équipage de deſcendre à terre, invitation à laquelle il jugea qu'il n'étoit pas prudent de ſe rendre. Il y avoit pluſieurs milliers d'habitans de l'un & de l'autre ſexe, & un grand nombre d'enfans ſur le rivage.

Le 22, les bateaux retournerent faire de l'eau avec une proviſion de clous, de haches & d'autres choſes ſemblables qui parurent les plus propres à gagner l'amitié des Indiens. En même-temps un grand nombre de pirogues vint au vaiſſeau avec du fruit à pain, des bananes, un fruit reſſemblant à la pomme, mais un peu meilleur, des volailles & des cochons que l'on paya avec des verroteries, des clous, des couteaux & autres articles de ce genre.

Echanges.

Les bateaux ne rapporterent que quelques callebaſſes pleines

d'eau. Le nombre des Indiens étoit si grand sur le rivage, que l'on n'avoit pas osé descendre, quoique les jeunes femmes répétassent les invitations pressantes qu'elles avoient employées le jour précédent avec d'autres gestes encore plus libres. Les fruits & les autres provisions furent mis à terre & rangés sur le rivage, & les étrangers invités à venir les prendre ; ils résisterent encore à cette nouvelle tentation, & furent inexorables ; & montrant aux Indiens les pieces d'eau qu'ils avoient à bord, ils leur firent entendre par signe qu'on eut à leur rendre celles qu'on leur avoit detenues la veille. Les Indiens de leur côté furent sourds à cette demande. On se mit à sonder les environs, afin de voir si le vaisseau pourroit venir assez près pour couvrir ceux qui feroient de l'eau. Quand le bateau s'éloigna, les femmes le poursuivirent en jettant des bananes & des pommes, & en donnant toutes les marques de mépris qu'elles pouvoient imaginer.

WALLIS. 1767.

Négociations avec les Naturels.

Insultes faites par les femmes.

Le 23 à la pointe du jour, on

WALLIS. 1767.

leva l'ancre dans le dessein de mouiller au voisinage de l'aiguade.

Dangers que court le vaisseau.

Le vaisseau courut dans cette traversée un très-grand danger, il toucha & l'avant demeura engagé. On prit contre cet événement toutes sortes de mesures qui d'abord furent inutiles, on se trouvoit dans un état très-allarmant, le vaisseau continuoit de battre contre le roc avec une grande violence ; il étoit environné de plusieurs centaines de pirogues remplies d'Indiens, qui à la vérité n'essayerent pas d'aborder, mais qui paroissoient attendre le naufrage prochain des Anglois. Cette terrible situation dura près d'une heure, mais une brise se levant heureusement de terre, l'avant du navire se détacha ; on l'aida tout de suite de toutes les voiles, sur quoi il commença à se mouvoir & fut bien-tôt en pleine eau.

Rochers de corail.

Le vaisseau avoit touché sur une bande de rochers de corail recouvertes de plus ou moins d'eau, depuis 6 brasses jusqu'à 2, & qui

malheureusement se trouva entre les deux bateaux qui servoient de guides, & dont l'un, celui qui étoit au vent, avoit 12 brasses, & celui sous le vent 9. WALLIS, 1767.

Autre mouillage

On conduisit ensuite le vaisseau dans le Havre, ou il mouilla à dix pieds d'eau. On en examina la quille, il n'y avoit qu'un morceau du Gouvernail emporté. Il ne parut faire eau par aucun endroit, mais les Barres de Hune, à la tête de tous les mâts étoient rompues tous ras; M. Wallis fit sonder le haut de la baie, afin que s'il s'y trouvoit un bon ancragé, il put mouiller en toute sûrcté.

Le 23, vers les quatre heures de l'après-midi, le maître revint & rapporta qu'il y avoit par-tout bon mouillage.

Précautions que prend M. Wallis.

,, Je me déterminai donc dit M. ,, Walis à faire touer le vaisseau ,, dans la baie dès le matin, & en mê- ,, me temps je partageai mon mon- ,, de en quatre quarts, l'un desquels ,, devoit toujours être sous les ar- ,, mes, tous les canons chargés & ,, amorcés, & toutes les armes en

WALLIS. 1767.

„ état dans les bateaux, j'ordonnai en même temps à tous ceux „ qui ne faisoient pas actuellement „ de garde de se rendre à des „ postes assignés. Au moment où „ je faisois ces dispositions, nous „ voyons un grand nombre de „ pirogues dont quelques-unes „ étoient très-grandes & garnies „ de beaucoup d'hommes, voguant près du rivage; & plusieurs autres petites se hasardant „ à venir jusqu'au vaisseau avec „ des cochons, des volailles & des „ fruits que nous achetâmes d'eux, „ à la satisfaction mutuelle des „ deux partis; au coucher du Soleil, toutes ces pirogues retournerent au rivage.

Échanges & entrevues avec les Naturels.

„ Le 24 à 6 heures du matin, „ nous commençâmes à touer notre vaisseau dans la baie, & „ bientôt après un grand nombre „ de pirogues vinrent sous notre „ poupe : comme je vis qu'elles „ avoient des cochons, de la volaille & des fruits, je chargeai „ le canonier & deux Officiers de „ Poupe, d'acheter ces provisions „ pour des couteaux, des clous,

WALLIS, 1767.

„ des grains de verre & d'autres „ quincailleries, en défendant en „ même temps tout commerce „ avec les Indiens à toute au- „ tre perſonne du bord. A huit „ heures le nombre des pirogues „ ſe trouva conſidérablement au- „ gmenté & celles qui vinrent les „ dernieres étoient doubles, très- „ grandes, ayant chacune douze „ ou quinze hommes forts & vi- „ goureux, je remarquai avec quel- „ que inquiétude qu'elles étoient „ préparées bien plus pour la guer- „ re que pour le commerce, n'ayant „ preſque rien autre choſe à leur „ bord que des cailloux ronds. „ Comme j'étois encore très-mala- „ de, j'appellai M. Furneaux mon „ premier Lieutenant & je lui or- „ donnai de tenir le quatrieme „ quart toujours ſous les armes, „ tandis que le reſte de l'équipa- „ ge étoit occupé à remorquer le „ vaiſſeau, cependant il venoit „ continuellement de la côte un „ plus grand nombre de pirogues „ chargées de femmes rangées „ ſur une file, & qui arrivées „ près du vaiſſeau, offrirent à „ nos yeux toutes les poſtures

WALLIS. 1767.

„ les plus lascives. Pendant qu'el-
„ les mettoient leurs charmes en
„ œuvres, les grandes pirogues
„ chargées de pierres s'avancerent
„ autour du vaisseau & à une très-
„ petite distance; quelques-uns des
„ Indiens chantant d'une voix rau-
„ que, d'autres soufflant dans des
„ conques marines, & plusieurs
„ jouant de la flûte. Peu de temps
„ après un homme qui étoit cou-
„ ché sur une espece de canapé,
„ placé sur une de ces grandes dou-
„ bles pirogues, fit signe qu'il de-
„ siroit venir aux côtés du vais-
„ seau; j'y consentis tout de suite
„ & quand il fut près de mon bord
„ il donna à un de nos gens une
„ aigrette de plumes rouges & jau-
„ nes, lui faisant signe qu'il me
„ la remît. Je la reçus avec des
„ expressions d'amitié, & je pris
„ sur le champ quelques bagatel-
„ les pour les lui offrir. Mais
„ à mon grand étonnement, il s'é-
„ toit déja éloigné du vaisseau, &
„ au signe qu'il fit en jettant une
„ branche de cocotier qu'il tenoit
„ à la main, il s'éleva de toutes
„ les pirogues un cri général. Les

M. Wallis attaqué par les naturels.

Tome II. Pl. 1.ere



Benard Dir.


PALATINO

„ Indiens s'avancerent tous à la „ fois fur nous & nous lancerent „ une grêle de pierres par tous les „ côtés. WALLIS. 1767.

M. Wallis prétend que dans cette attaque les armes à feu pouvoient feuls lui donner la fupériorité fur la multitude qui l'affailloit, d'autant plus qu'une grande partie de l'équipage étoit malade & foible.

„ J'ordonnai, dit-il, de faire feu ; Combat très-meurtrier. „ je fis tirer auffi de très-près deux „ pieces du gaillard que j'avois fait „ charger à mitraille. La décharge „ mit quelque défordre parmi les „ Indiens ; cependant quelques mi„ nutes après ils recommencerent „ leur attaque. Tous ceux de nos „ gens qui étoient en état de ve„ nir fur le pont prirent alors leur „ pofte : & je fis tirer mes grof„ fes pieces & j'en fis jouer conf„ tamment quelques-unes fur l'en„ droit du rivage ou je voyois un „ grand nombre de pirogues oc„ cupées à embarquer des hom„ mes & venant au vaiffeau à tou„ tes rames : quand nos groffes „ pieces commencerent à tirer, il

WALLIS. 1767.

„ n'y avoit pas moins de 300 pirogues autour du vaisseau portant au moins deux mille hommes ; de nouvelles pirogues arrivoient de tous les côtés. Le feu écarta bientôt ceux qui se disposoient encore à venir sur nous : aussi-tôt que je vis la retraite de quelques-uns de nos ennemis & la tranquillité du reste, je fis cesser le feu, espérant qu'ils seroient assez convaincus de notre supériorité pour ne pas renouveller leur attaque. En cela cependant je fus malheureusement trompé ; une grande partie des pirogues qui avoient été dispersées se rassembla de nouveau ; elles demeurerent quelque temps sur leurs rames, regardant le vaisseau de la distance d'environ un quart de mille, & alors élevant soudain des pavillons blancs, elles s'avancerent du côté de la poupe de notre bâtiment & recommencerent de fort loin à jetter des pierres avec beaucoup de force & d'adresse par le moyen de leurs frondes. Chaque pierre pesoit environ

Nouvelle attaque.

WALLIS. 1767.

„ deux livres, & plusieurs blesse-
„ rent nos gens qui en auroient
„ souffert davantage sans une toile
„ étendue sur le tillac pour nous
„ défendre des ardeurs du soleil,
„ & sans le bastingage de nos ha-
„ macs. Pendant ce temps plusieurs
„ pirogues garnies de beaucoup
„ d'hommes, se portoient vers l'a-
„ vant vaisseau, ayant probable-
„ ment remarqué qu'on n'avoit
„ point tiré de cette partie du na-
„ vire. J'y fis transporter quelques
„ pieces sur le champ pour les faire
„ tirer en même temps que deux
„ autres tireroient de l'arriere sur
„ les pirogues qui en vouloient à
„ notre avant, il y en avoit une
„ où paroissoit être celle d'un chef:
„ car c'étoit de cette pirogue qu'é-
„ toit venu le signal qui les avoit
„ rassemblés. Il arriva qu'un bou-
„ let de canon de l'avant fut tiré
„ si juste qu'il sépara la double pi-
„ rogue en deux. Dès que les au-
„ tres s'apperçurent de cet acci-
„ dent, il se disperserent avec tant
„ de vîtesse que dans une demie
„ heure, il ne resta pas une piro-
„ gue à la portée de notre vue,

WALLIS. 1767.

„ & que tout ce peuple qui cou„ vroit le rivage s'enfuit vers les „ collines voisines avec la plus „ grande précipitation ".

Le 25, le vaisseau s'étoit établi dans le havre sans obstacle, on avoit fait toutes les dispositions nécessaires, en cas d'une nouvelle attaque : les pirogues avoient disparu & le rivage étoit nettoyé.

Le combat excepté, nous rapporterons avec complaisance tout ce qui est arrivé aux différens navigateurs sur cette Isle & sur celles des environs : ces insulaires sont si heureux, ils habitent une contrée si charmante qu'on aime à en entendre parler. Cette collection de voyages n'offre point de pays aussi intéressant.

Descente à terre.

„ J'envoyai de nouveau, dit M. „ Wallis, M. Furneaux avec tous „ les bateaux armés & garnis „ d'hommes, parmi lesquels je mis „ des soldats de Marine avec or„ dre de descendre à terre vis-à„ vis de l'endroit où le vaisseau „ étoit à l'ancre, & de s'établir „ sûrement dans le meilleur ter„ rein qu'il trouveroit à portée d'ê-

WALLIS. 1767.

„ tre protégé par les bateaux & le „ vaisseau. A deux heures les ba- „ teaux débarquerent sans oppo- „ sition. M. Furneaux planta un „ baton de pavillon, arracha une „ motte de gason & prit possession „ de l'Isle au nom de Sa Majesté, „ en l'honneur de laquelle elle re- „ çut le nom de l'Isle *du Roi Geor-* „ *ge III* (a), il alla ensuite à la ri- „ viere, goûta de l'eau qu'il trouva „ excellente, & en fit boire à tous „ ses gens avec du rhum à la santé „ de Sa Majesté. Tandis qu'ils „ étoient à la riviere, large d'en- „ viron douze verges & guéable, „ il vit de l'autre côté deux hom- „ mes âgés, qui appercevant qu'ils „ étoient découverts, se mirent „ en posture de supplians & pa- „ rurent effrayés & confondus. M. „ Furneaux leur fit signe de paf- „ ser la riviere, l'un d'eux s'y dé- „ termina, lorsqu'il fut du côté de „ nos gens il s'avança rampant sur „ ses mains & sur ses genoux, mais „ M. Furneaux le releva & tan-

Prise de possession.

Frayeur d'un des Insulaires.

(a) Elle est plus connue sous le nom de *Taïti.*

WALLIS. 1767.

„ dis qu'il étoit encore tout tremblant, lui montra quelques-unes „ des pierres qui avoient été jettées dans notre vaisseau, & s'efforça de lui faire entendre, que „ si les habitans n'entreprenoient „ plus rien contre nous, nous ne „ leur ferions point de mal. Il ordonna qu'on remplît deux tonneaux d'eau pour montrer aux „ Indiens que nous en avions besoin, & il leur fit voir des haches & d'autres choses pour tâcher de leur faire comprendre „ qu'il desiroit d'avoir d'eux quelques provisions. Le vieillard recouvra un peu de ses esprits durant cette conversation pantomime, & M. Furneaux pour confirmer les témoignages d'amitié „ qu'il lui avoit donnés, lui fit présent d'une hache, de quelques „ clous, des grains de verre & „ d'autres bagatelles; après quoi „ il se rembarqua & laissa le pavillon flottant. Aussi-tôt que les „ bateaux furent éloignés, l'un „ d'eux s'approcha du pavillon & „ dansa autour pendant un assez „ long temps, ensuite il se retira, „ mais

Cérémonies faites par un vieillard.

„ mais il revint bientôt après avec „ des branches d'arbres vertes qu'il „ jetta à terre, & se retira une se- „ conde fois. Nous le vîmes repa- „ roître peu de temps ensuite avec „ une douzaine d'habitans. Tous „ se mirent dans une posture sup- „ pliante & s'avançerent vers le „ pavillon à pas lents, mais le vent „ étant venu à s'agiter, lorsqu'ils „ en étoient tout proches, ils se „ retirerent avec la plus grande „ précipitation, ils se tinrent un „ peu de temps à quelque distance „ occupés à le regarder; ils s'en al- „ lerent ensuite & rapporterent „ deux grands cochons qu'ils pla- „ cerent au pied du bâton de pa- „ villon, & enfin prenant courage „ ils se mirent à danser; après cette „ cérémonie ils posterent les co- „ chons au rivage, lancerent une „ pirogue & les mirent dedans. „ Le vieillard qui avoit une grande „ barbe blanche s'embarqua seul „ avec eux & les amena au vaisseau. „ Quand il fut près de nous il fit un „ discours suivi, & prit dans ses „ mains plusieurs feuilles de ba- „ naniers, une à une, qu'il nous

WALLIS. 1767.

WALLIS. 1767.

„ présenta en préférant pour chacune à mesure qu'il nous la donnoit, quelques mots d'un ton de voix imposant & grave. Il nous remit ensuite les deux cochons en nous montrant la terre; je me disposois à lui faire quelques présens, mais il ne voulut rien accepter & bientôt après il retourna au rivage.

Mouvemens des Insulaires pendant la nuit.

„ La nuit survint & fut obscure; nous entendîmes le bruit de plusieurs tambours, de conques & d'autres instrumens à vent, & nous vîmes beaucoup de lumieres le long de la côte. Le 26, à six heures du matin, je ne vis paroître aucun habitant sur le rivage, j'observai que le pavillon avoit été enlevé: sans doute qu'ils avoient appris à le mépriser, j'ordonnai au Lieutenant d'aller à terre avec une garde, & si tout étoit tranquille de nous le faire savoir, afin que nous puissions commencer à faire de l'eau: peu de temps après nous eûmes le plaisir de voir qu'il envoyoit pour avoir des futailles, & à huit heures du ma-

„ tin nous avions quatre tonnes à „ bord. Pendant que nos gens „ étoient occupés de ce travail, „ plusieurs Indiens se montrerent „ du côté opposé de la riviere, „ avec le vieillard que l'Officier „ avoit vu le jour précédent, & „ qui bientôt après passa la riviere „ apportant avec lui des fruits & „ quelques volailles qui furent aussi „ envoyés au vaisseau. Dans ce „ moment j'étois si foible par l'in„ disposition dont je souffrois de„ puis près de quinze jours, que je „ pouvois à peine me traîner. Je „ me servis de ma lunette pour ob„ server ce qui se passoit à terre. „ Sur les huit heures & demie, „ j'apperçus une multitude d'ha„ bitans descendans une colline à „ environ un mille de nous & en „ même temps un grand nombre „ de pirogues faisant le tour de la „ pointe de la baie du côté de „ l'Ouest; elles ne s'écartoient pas „ du rivage. Je regardai à l'en„ droit ou l'on faisoit de l'eau, & „ je vis au travers des buissons un „ grand nombre d'Indiens qui se „ glissoient derriere; j'en vis aussi

WALLIS. 1767.

Commerce avec les Naturels.

Autre mouvemens des Taïtiens.

WALLIS. 1767.

„ plusieurs milliers dans les bois, „ se pressant vers le lieu de l'aiguade & des pirogues qui doubloient avec beaucoup de vîtesse „ l'autre pointe de la baie à l'Est. „ Allarmé de ces mouvemens, je „ dépêchai un bateau pour instruire l'Officier qui étoit à terre „ de ce que j'avois vu, & pour lui „ donner ordre de revenir sur le „ champ à bord, avec ses gens, „ en laissant, s'il le falloit, ses futailles à terre ; il avoit lui-même „ apperçu le danger, & s'étoit embarqué avant que les bateaux fussent arrivés près de lui, en voyant „ que les Indiens se glissoient vers „ lui par derriere le bois, il leur „ envoya tout de suite le vieil Indien s'efforçant de leur faire entendre qu'ils se tinssent éloignés „ & qu'il ne vouloit que prendre „ de l'eau. Dès qu'ils se virent découverts, ils pousserent des cris „ & s'avancerent avec promptitude. L'Officier rentra dans ses bateaux avec ses gens, & les Indiens „ ayant passé la riviere, s'emparerent des pieces d'eau avec de „ grandes démonstrations de joie.

Frayeur des Anglois.

„ Cependant les pirogues longeoient le rivage avec beaucoup „ de célérité ; tous les habitans „ les suivoient sur la côte excepté une multitude de femmes „ & d'enfans qui se placerent sur „ une colline d'où l'on découvroit „ la baie. Dès que les pirogues „ venant des deux pointes de la „ baie, se trouverent plus voisines de l'endroit où le vaisseau „ avoit mouillé, elles se rapprocherent du rivage pour embarquer „ encore d'autres Indiens qui portoient avec eux de grands sacs „ que nous trouvâmes ensuite remplis de pierres. Toutes les pirogues qui avoient doublé les deux „ pointes & beaucoup d'autres „ parties du dedans de la baie s'avancerent au vaisseau ; de sorte „ que je ne doutai point qu'elles „ n'eussent le projet de former une „ seconde attaque. Comme je pensai que le combat seroit moins „ meurtrier si j'en diminuois la durée, je me déterminai à rendre „ cette action décisive & à mettre „ fin par-là à toutes les hostilités. „ J'ordonnai donc à nos gens qui

WALLIS. 1767.

Préparatifs au combat.

Combat.

WALLIS. 1767.

„ étoient tous à leur poste de faire „ feu d'abord sur les pirogues qui „ étoient en groupe. Mon ordre „ fut si bien exécuté que celles qui „ venoient du côté de l'Est co- „ toyant le recif, furent bientôt „ hors de la portée du canon. Je „ fis diriger alors le feu sur diffé- „ rentes parties du bois, ce qui en „ fit sortir beaucoup d'Indiens qui „ coururent vers la colline, où les „ femmes & les enfans s'étoient „ placés pour voir le combat. La „ colline se trouvoit alors couverte „ de plusieurs milliers de person- „ nes qui se croyoient parfaite- „ ment en sûreté; mais pour les „ convaincre du contraire & dans „ l'espérance que quand ils au- „ roient éprouvé que nos armes „ portoient beaucoup plus loin „ qu'ils ne l'auroient cru; je fis „ tirer vers eux quatre coups ra- „ sauts : deux porterent près d'un „ arbre au pied duquel il y avoit „ beaucoup d'Indiens rassemblés.

Frayeur des Insulaires.

„ Ils furent frappés de terreur & „ de consternation; de sorte qu'en „ moins de deux minutes ils dispa- „ rurent entiérement. Après avoir

„ ainsi nettoyé la côte j'armai mes „ bateaux & j'envoyai tous les „ charpentiers avec leurs haches, „ escortés d'une forte garde pour „ détruire les pirogues qu'on avoit „ tirées à terre : avant midi cette „ opération fut entiérement achevée, „ & plus de cinquante pirogues, „ dont plusieurs étoient de „ soixante pieds de long, larges „ de trois & amarrées ensemble „ deux à deux, furent mises en pieces. „ On n'y trouva que des pierres „ & des frondes, si l'on en excepte „ deux ou trois plus petites „ qui portoient des fruits, des volailles „ & quelques cochons.

WALLIS. 1767.

Destruction des pirogues.

„ A deux heures de l'après-midi „ neuf ou dix habitans sortirent du „ bois avec des branches vertes „ dans leurs mains, qu'ils planterent „ en terre près des bords de „ la riviere & se retirerent; un instant „ après ils reparurent, portant „ avec eux plusieurs cochons „ qui avoient les jambes liées & „ qu'ils placerent auprès des branches, „ après quoi ils se retirerent „ encore. Enfin ils revinrent une „ troisieme fois apportant d'autres

Les Naturels demandent la paix.

Cérémonies

WALLIS. 1767.

„ cochons & quelques chiens q u „ avoient les jambes de devant „ liées au-dessus de la tête ; rentrant dans le bois, ils apporterent encore plusieurs paquets „ d'une étoffe dont ils se revêtent, „ & qui a quelque ressemblance „ avec le papier des Indes ; ils les „ placerent sur le rivage, & nous „ appellerent pour venir les prendre. Comme nous étions éloignés d'environ trois encablures, nous ne pouvions pas reconnoître en quoi consistoient „ ces gages de paix. Nous parvînmes cependant à distinguer „ les cochons & les pieces d'étoffe ; mais en voyant les chiens „ avec leurs pattes sur le col s'élever à plusieurs reprises & marcher quelque temps de bout & „ droits, nous les prîmes pour une „ espece d'animal étranger & inconnu, nous étions très-impatiens de les voir de plus près.

Les Anglois acceptent les presens des Naturels.

„ J'envoyai donc un bateau & notre étonnement cessa : nos gens „ trouverent neuf bons cochons, „ outre les chiens & les étoffes. Ils „ prirent les cochons, laisserent

WALLIS. 1767.

„ l'étoffe & délierent les chiens ; „ en échange ils mirent sur le ri- „ vage des haches, des clous & „ d'autres choses, en faisant signe „ à plusieurs Indiens qui étoient „ à leur vue, de les emporter avec „ leurs étoffes : à peine le bateau „ étoit-il revenu à bord que les „ Indiens apporterent encore deux „ cochons & nous appellerent. Le „ bateau retourna, prit les co- „ chons, mais laissa encore l'étoffe, „ quoique les Indiens fissent signe „ que nous devions la prendre. Nos „ gens nous dirent qu'ils n'avoient „ touchés à rien de ce que nous „ avions laissé sur le rivage. Quel- „ qu'un s'imagina que s'ils ne re- „ cevoient pas ce que nous leur „ avions offert, c'étoit parce que „ nous ne voulions pas accep- „ ter leur étoffe. L'événement „ prouva que cette conjecture „ étoit juste, car ayant donné or- „ dre qu'on l'enlevât, dès qu'elle „ fut à bord du bateau, les Indiens „ parurent & emporterent dans le „ bois, avec de grandes démonf- „ trations de joie, tout ce que je „ leur avois envoyé. Nos bateaux

Délicatesse des Insulaires en cette occasion.

WALLIS. 1767.

„ allerent alors à la petite riviere „ & remplirent toutes les pieces „ d'eau faisant à-peu-près six ton- „ nes. Nous trouvâmes qu'elles „ n'avoient point souffert pendant „ que les Indiens en avoient été „ maîtres, & que nous n'avions „ perdu que quelques seaux de cuir „ & un entonnoir que nous ne „ pûmes recouvrer".

„ Le 27 j'envoyai les bateaux „ avec une garde pour continuer „ à faire de l'eau; dès que nos gens „ furent à terre, le même vieillard „ qui avoit passé la riviere pour „ aller à eux le premier jour, pa- „ rut de l'autre côté, & après avoir „ fait un long discours, traversa „ l'eau. Lorsqu'il fut auprès de nos „ gens l'Officier lui montra les „ pierres qui étoient en piles sur „ le rivage rangées comme des „ boulets de canon & qui y avoient „ été portées depuis notre premier „ débarquement, il lui fit voir aussi „ quelques sacs remplis de pierres „ pris dans les pirogues que j'a- „ vois fait briser, & il s'efforça de „ lui faire entendre que les Indiens „ avoient été les agresseurs, & que

Conversation avec un vieillard.

„ le mal que nous leur avions fait „ n'avoit eu d'autre raison que la né- „ cessité de nous défendre. Le vieil- „ lard sembla comprendre ce qu'on „ vouloit lui dire, mais sans en „ convenir il fit un discours à ses „ compagnons, en leur montrant „ du doigt les pierres, les fron- „ des, les sacs avec une grande „ émotion & de temps-en-temps „ avec des regards, des gestes & „ une voix capable d'effrayer; son „ agitation se calma pourtant par „ degrés, & l'Officier, qui, à son „ grand regret, n'avoit pas entendu „ un mot de son discours, tâcha de „ le convaincre par tous les signes „ qu'il pût s'imaginer qu'il desiroit „ vivre en paix avec les Indiens, & „ que nous étions disposés à leur „ donner toutes les marques d'ami- „ tié qui feroient en notre pouvoir. „ Il lui serra la main, l'embrassa, „ & lui fit différens petits présens „ qu'il crut pouvoir lui être les plus „ agréables. Il tâcha aussi de lui „ faire comprendre que nous de- „ sirions d'obtenir d'eux des pro- „ visions, que les Indiens ne vinf- „ sent qu'en petit nombre à la fois

WALLIS. 1767.

WALLIS. 1767. „ & que tandis que nous tiendrions „ d'un côté de la riviere, ils ref- „ taffent fur l'autre bord. Après „ cela le vieillard fe retira paroif- „ fant fort fatisfait; & avant midi „ il s'établit un commerce régu- „ lier qui nous fournit, en grande „ abondance, des cochons, de la „ volaille & des fruits, de forte „ que tout l'équipage tant fains „ que malades eut de tous ces vi- „ vres à difcrétion ".

Provifions obtenues des Naturels.

Ce fut ainfi que M. Wallis parvînt à regagner l'amitié des Infulaires, dont il avoit befoin pour procurer des rafraîchiffemens & du repos à fon équipage que la fatigue, & les maladies avoient confidérablement affectés.

M. Wallis s'empreffa de choifir dans un lieu fain & convenable fur le rivage, un campement où les malades fuffent traités à l'abri de toute infulte. On n'en trouva pas de plus commode que l'endroit même où l'on faifoit de l'eau. Tout fut difpofé en peu de temps, & avec toutes les précautions néceffaires. Un petit événement très-indifférent en lui-même, ne laiffa

Envoi des malades à terre.

pas de contribuer à consolider la paix & à tenir les Indiens dans le respect.

WALLIS. 1767.

Le Chirurgien se promenoit avec son fusil, un canard sauvage passa au-dessus de sa tête ; il le tira, & l'oiseau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étoient de l'autre côté de la riviere. Ils furent saisis d'une terreur panique & s'enfuirent tous : quand ils furent à quelque distance ils s'arrêterent, il leur fit signe de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y hasarda, non sans la plus grande crainte & le vînt mettre à ses pieds. Une volée d'autres canards venant à passer, le Chirurgien tira de nouveau & en tua heureusement trois. Cet événement donna aux Insulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille se seroient enfuis comme un troupeau de moutons à la vue d'un fusil tourné contre eux „ il est probable, observe M. „ Wallis, que la facilité avec la- „ quelle nous les tînmes depuis en „ respect, & leur conduite régu- „ liere dans le commerce furent „ en grande partie dus à ce qu'ils

Frayeur des Insulaires à l'aspect d'un canard tué d'un coup de fusil.

WALLIS. 1767.

„ avoient vu dans cette occasion „ l'instrument, dont auparavant ils „ n'avoient fait qu'éprouver les ef- „ fets".

Une Isle aussi vaste & aussi belle, & les excellens fruits qu'elle offroit engagerent M. Wallis à y faire reposer quelque temps son équipage, & à reconnoître en détail l'intérieur de cette terre : prévoyant qu'il s'établiroit une sorte de commerce entre ses gens qui étoient à terre & les Naturels du pays, & qu'en les abandonnant à eux-mêmes sur cet article, il pourroit s'élever beaucoup de querelles & de désordres; il ordonna donc que tout le commerce se feroit par le canonier : il prit des précautions pour qu'il ne fût fait aux Indiens aucune violence ni aucune fraude; & qu'on pût se concilier en particulier, par tous les moyens possibles, le vieillard qui l'avoit jusqu'alors si bien servi. Ses ordres furent fidélement exécutés, & cette conduite fut également avantageuse aux Indiens & aux Anglois.

Précautions que prend M. Wallis.

Les premieres fautes furent pu-

nies avec la févérité néceſſaire ; on prévint auſſi celles qui pouvoient produire des inconvéniens déſagréables. On eut auſſi beaucoup d'obligations à la bonne volonté & au zele du vieillard. Les Indiens cherchoient de temps-en-temps à voler quelque choſe ; mais on trouvoit toujours le moyen de faire rapporter ce qui avoit été dérobé par la crainte du fuſil ſans qu'on tirât un ſeul coup : un d'eux eut un jour l'adreſſe de traverſer la riviere ſans être vu & de dérober une hache ; dès que le canonier s'apperçut qu'elle lui manquoit, il en avertit le vieillard & fit préparer ſa troupe comme s'il eut voulu aller dans le bois à la pourſuite du voleur. Le vieillard lui dit par ſigne qu'il lui épargneroit cette peine, & partant ſur le champ, il revint bientôt avec la hache. Le canonier lui demanda qu'on mît le voleur entre ſes mains, le vieillard y conſentit, non ſans beaucoup de répugnance.

WALLIS. 1767.

Vigilance & bonté d'un vieillard.

Quand l'Indien fut amené le canonier le reconnut comme ayant déja fait pluſieurs vols & l'envoya

WALLIS. 1767.

prisonnier à bord du vaisseau. M. Wallis qui ne vouloit le punir que par la crainte d'une punition, feignit donc de se laisser fléchir en sa faveur & de lui pardonner, il le fit mettre en liberté & le renvoya à terre. Quand les Indiens le virent revenir sain & sauf, leur satisfaction fut égale à leur étonnement; ils le reçurent avec des acclamations universelles, & le conduisirent tout de suite dans le bois. Mais le jour suivant il revint & apporta au canonier, comme pour expier sa faute une grande quantité de fruits à pain & un gros cochon tout roti.

Trait de ...nté.

La maladie de M. Wallis & celle du 1er. Lieutenant augmentant, M. Furneaux demeura chargé de tous les détails pendant 15 jours qui suffirent à l'entier rétablissement de l'équipage & du Commandant.

...lpêtre trou...é, dans l'Is...

Le 29 Juin un des gens de la troupe du canonier, trouva un morceau de salpêtre presque aussi gros qu'un œuf. Comme c'étoit un objet aussi important que curieux, on fit tout de suite des re-

cherches pour savoir d'où il venoit : le Chirurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étoient à terre s'il l'avoit apporté du vaisseau, on fit d'abord la même question à tout le monde, & tous déclarerent qu'ils n'avoient jamais rien eu de pareil. On s'adressa aux Indiens pour avoir quelques éclaircissemens, mais la difficulté de se faire entendre par signe des deux côtés fit qu'on ne put rien apprendre d'eux sur ce sujet; au reste durant tout le séjour dans l'Isle, ce morceau fut le seul que l'on trouva (a).

WALLIS 1767.

Le 2 Juillet le vieillard étant absent, on vit tout à-coup diminuer les fruits & les autres provisions que l'on avoit coutume de recevoir.

Le 5, le vieillard reparut à la tente qui servoit de lieu de marché, & fit entendre au canonier qu'il avoit été plus avant dans le pays, pour déterminer les habitans à lui apporter leurs cochons,

Nouveaux soins du vieillard.

(a) M. Forster pendant le second voyage de Cook, chercha du salpêtre à Taïti sans en trouver.

WALLIS. 1767.

leurs volailles & leurs fruits dont les endroits voisins de l'aiguade étoient presque épuisés. Le bon effet de sa démarche fut bientôt sensible, car beaucoup d'Indiens que l'on n'avoit pas encore vus arriverent avec des cochons beaucoup plus gros que ceux que l'on avoit reçus auparavant. Le bon vieillard se hazarda lui-même à venir au vaisseau dans sa pirogue, & apporta en présent au commandant un cochon tout roti, il reçut en récompense un pot de fer, un miroir, un verre à boire & quelques autres choses que personne que lui n'avoit dans l'Isle.

Femme qui se prostituent pour des clous.

Pendant le séjour d'une partie de l'équipage à terre, plusieurs jeunes Indiennes avoient traversé la riviere & mis leurs faveurs à prix. L'objet de leur ambition étoit de peu de valeur, c'étoit des clous. Cependant comme il n'étoit pas facile d'en voler au magasin, les Matelots dégarnissoient insensiblement le vaisseau ; outre cet inconvenient il y en avoit un autre plus dangereux, c'est que cette espece de monnoie devenant plus

commune parmi les Indiens, le commerce devenoit en proportion plus difficile, enfin cela occasionna des fraudes. D'ailleurs ce désordre avoit rendu les Matelots moins dociles. Le Commandant y apporta un prompt remede en punissant quelques coupables.

WALLIS. 1767.

Le 8 Juillet M. Wallis envoya un détachement à terre pour couper du bois, ceux qui le composoient rencontrerent des habitans qui les traiterent avec beaucoup de douceur & une grande hospitalité. Plusieurs de ces bons Indiens vinrent à bord du bateau & paroissoient d'un rang distingué, tant par leurs manieres que par leur habillement. Ils furent traités avec des attentions particulieres, & pour découvrir ce qui pourroit leur faire plus de plaisir, on mit devant eux, une monnoie Portugaise, une guinée, une couronne, une piastre Espagnole, des schellings, quelques nouveaux demi-pences & deux grands clous, en leur faisant entendre par signe qu'ils étoient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeroient le mieux.

Nouveaux traits de bonté de la part des Insulaires.

WALLIS 1767.

Arrivée à bord de la Reine Oberea.

Ils prirent d'abord les clous avec un grand empressement, ensuite les demi-pences, l'or & l'argent furent négligés. „ Le 11 dans l'a„ près-midi dit M. Wallis, le ca„ nonier vînt àbord avec une gran„ de femme qui paroissoit âgée d'en„ viron quarante-cinq ans, d'un „ maintien agréable & d'un port „ majestueux. Il me dit qu'elle ne „ faisoit que d'arriver dans cette „ partie de l'Isle, & que voyant „ le grand respect que lui mon„ troient les habitans, il lui avoit „ fait quelques présens; qu'elle l'a„ voit invité à venir dans sa mai„ son située à environ deux mil„ les dans la vallée, & qu'elle lui „ avoit donné des cochons, après „ quoi elle étoit retournée avec lui „ au lieu de l'aiguade & lui avoit „ témoigné le desir d'aller au vais„ seau, ce qu'il avoit jugé con„ venable à tous égards de lui ac„ corder. Elle montroit de l'assu„ rance dans toutes ses actions & „ paroissoit sans défiance & sans „ crainte même dans les premiers „ momens qu'elle entra dans le „ bâtiment. Elle se conduisit pen-

WALLIS. 1767.

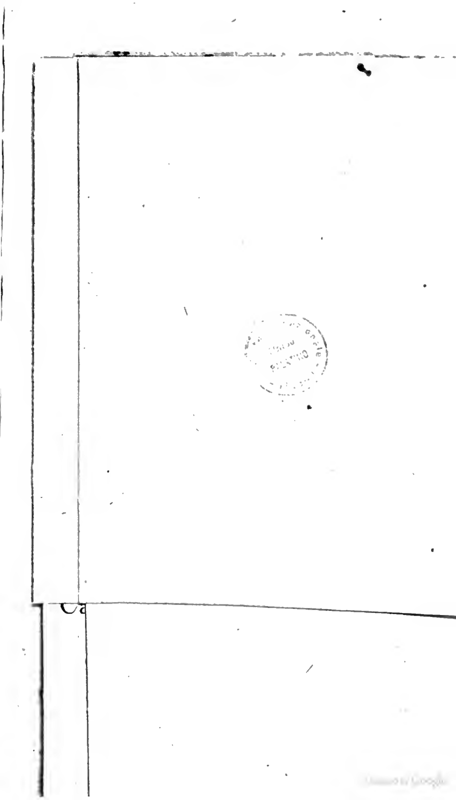
„ dant tout le temps qu'elle fut „ à bord, avec cette liberté qui „ distingue toujours les personnes „ accoutumées à commander. Je „ lui donnai un grand manteau „ bleu que je jettai sur ses épau- „ les, ou je l'attachai avec des ru- „ bans, j'y ajoutai un miroir, de „ la rassade de différentes sortes & „ plusieurs autres choses qu'elle re- „ çut de fort bonne grace & avec „ beaucoup de plaisir. Elle remar- „ qua que j'avois été malade & „ me montra le rivage du doigt; „ je compris qu'elle vouloit dire „ que je devois aller à terre pour „ me retablir parfaitement : je tâ- „ chai de lui faire comprendre que „ j'irois le lendemain matin. Lorf- „ qu'elle voulut retourner j'ordon- „ nai au canonier de l'accompa- „ gner; après l'avoir mise à ter- „ re, il la conduisit jusqu'à son ha- „ bitation qu'il me décrivit comme „ très-grande & bien bâtie, il me „ dit qu'elle avoit beaucoup de „ gardes & de domestiques & qu'à „ une petite distance de cette mai- „ son elle en avoit une fermée de „ palissade.

Caresses qu'elle fait à M. Wallis.

WALLIS. 1767.

M. Wallis reçu à terre par la Reine.

Le 12 au matin M. Wallis alla à terre pour la premiere fois, & la Princesse ou plutôt la Reine, car elle paroissoit en avoir l'autorité, vint bientôt à lui suivie d'un nombreux cortege. Comme elle apperçut que la maladie lui avoit beaucoup laissé de foiblesse, elle ordonna à ses gens de le prendre sur leurs bras & de le porter non-seulement au-delà de la riviere, mais jusqu'à sa maison : on rendit par ses ordres le même service au 1er. Lieutenant, au munitionnaire & à quelques autres de ceux qui étoient affoiblis par la maladie ; M. Wallis avoit ordonné un détachement qui le suivit. La multitude s'assembloit en foule sur le passage, mais au premier mouvement de sa main sans qu'elle dît un seul mot le peuple s'écartoit & laissoit le passage libre. Quand on approcha de sa maison, un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe vinrent au-devant d'elle, elle les présenta à M. Wallis en lui faisant comprendre par ses gestes qu'ils étoient ses parens & lui prenant la main, elle la leur donna





à baiser. » Nous entrâmes continue M. Wallis dans la maison qui embrassoit une espace de terrein long de 327 pieds & large de 42, elle étoit formée d'un toit couvert de feuilles de palmier soutenu par 39 piliers de chaque côté & 14 dans le milieu. La partie la plus élevée du toit au dedans avoit 30 pieds de hauteur, & les côtés de la maison au-dessous des bords du toit en avoient 12 & étoient ouverts. Aussi-tôt que nous fûmes assis, elle appella quatre jeunes filles auprès de nous; les aida elle-même à m'ôter mes souliers, mes bas & mon habit, & les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier Lieutenant & au munitionnaire, cette cérémonie ne se fit pour aucun de ceux qui paroissoient se bien porter. Pendant que cela se passoit, notre Chirurgien, qui s'étoit échauffé en marchant, ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette vue attira l'attention de tous les

WALLIS. 1767. Description de sa maison.

WALLIS. 1767.

„ autres sur ce prodige qui fixa „ tous les yeux, & qui suspendit „ jusqu'aux soins des jeunes filles „ pour nous ; toute l'assemblée de- „ meura quelque temps sans mou- „ vement dans le silence de l'é- „ tonnement qui n'eut pas été plus „ grand s'ils eussent vu un des „ membres de notre compagnon „ séparé de son corps. Cependant „ les jeunes femmes qui nous frot- „ toient reprirent bientôt leurs „ fonctions qu'elles continuerent „ environ une demie heure, après „ quoi elles nous r'habillerent & „ comme on peut le croire, avec „ un peu de gaucherie ; nous nous „ trouvâmes fort bien de leurs „ soins, le Lieutenant, le muni- „ tionnaire & moi. Ensuite notre

Présens qu'il reçoit ensuite.

„ généreuse bienfaitrice fit appor- „ ter quelques balots d'étoffes avec „ lesquelles elle m'habilla ; ainsi „ que tous ceux qui étoient avec „ moi & à la mode du Pays. Je „ resistai d'abord à cette faveur, „ mais ne voulant pas paroître mé- „ content d'une chose qu'elle ima- „ ginoit devoir me faire plaisir, „ je cédai. Quand nous partîmes

„ elle

„ elle nous fit donner une truie „ pleine & nous accompagna jusqu'à notre bateau. Elle vouloit „ qu'on me portât encore, mais „ comme j'aimois mieux marcher, „ elle me prit par le bras, & toutes les fois que nous trouvions „ en notre chemin de l'eau ou de „ la boue à traverser, elle me soulevoit avec autant de facilité que „ j'en aurois eu à rendre le même service à un enfant dans mon „ état de santé.

WALLIS. 1767.

Petits soins de la Reine à son égard.

„ Le lendemain au matin 13, „ continue M. Wallis, je lui envoyai par le canonier, six haches, six faucilles, & plusieurs „ autres présens, à son retour mon „ messager me dit qu'il avoit trouvé „ la Reine donnant un festin à un „ millier de personnes. Ses domestiques lui portoient les mets tout „ préparés, la viande dans des noix „ de cocos & les coquillages dans „ des espèces d'augets de bois semblables à ceux dont nos bouchers se servent. Elle les distribuoit ensuite de ses propres mains „ à tous ses hôtes qui étoient assis & rangés autour de la grande

Nombreux festin.

WALLIS. 1767.

„ maison. Quand cela fut fait, elle „ s'assit elle-même sur une espece „ d'estrade, & deux femmes pla- „ cées à ses côtés lui donnerent à „ manger; les femmes lui présen- „ toient les mets avec leurs doigts, „ elle n'avoit que la peine d'ou- „ vrir la bouche. Lorsqu'elle ap- „ perçut le canonier, elle lui fit „ servir une portion; il ne put pas „ nous dire ce que c'étoit, mais il „ croit que c'étoit une poule cou- „ pée en petits morceaux, avec „ des pommes & assaisonnée avec „ de l'eau salée. Il trouva au reste „ les mets fort bons; elle accepta „ les choses que je lui envoyois „ & en parut très-satisfaite. Après „ que cette liaison avec la Reine „ fut établie, les provisions de „ toute espece devînrent plus com- „ munes au marché : mais mal- „ gré leur abondance nous fûmes „ encore obligés de les payer plus „ cherement qu'à notre arrivée; „ notre commerce se trouvant gâté „ par les clous que nos gens avoient „ derobés pour les donner aux „ femmes, je donnai ordre de fouil- „ ler tous ceux qui iroient à terre

Maniere de manger des Taïtiens.

Les échanges prennent plus d'activité.

„ & je défendis qu'aucune femme „ passât la riviere ".

WALLIS, 1767.

Le 14, le canonier étant à terre apperçut une vieille femme de l'autre côté de la riviere pleurant amérement. Dès qu'elle vit qu'on l'avoit remarqué elle envoya un jeune homme qui étoit près d'elle au-delà de la riviere avec une branche de bananier dans les mains, quand il fut arrivé, il fit un long discours & mit sa branche aux pieds du canonier, après cela il retourna & rapporta la vieille femme, tandis qu'un autre homme apportoit en même temps deux cochons bien gros & bien gras : la femme parcouroit des yeux tous ceux qui se trouvoient là l'un après l'autre, à la fin elle fondit en larmes; le jeune homme qui l'avoit apportée voyant que le canonier étoit touché & étonné de ce spectacle, fit un autre discours plus long que le premier. La douleur de cette femme étoit cependant encore un mystere; mais à la fin on comprit que son mari & trois de ses enfans avoient été tués à l'attaque du vaisseau. Cette explication qu'elle

Douleur d'une Taïtienne dont le mari & 3 de ses fils avoient été tués par les Anglois.

WALLIS. 1767.

faisoit elle-même l'affecta si fort qu'à la fin elle tomba ne pouvant plus parler. Les deux jeunes hommes qui la soutenoient étoient presque dans le même état; on conjectura que c'étoit deux de ses enfans ou de ses proches parens. Le canonier fit tout ce qu'il put pour adoucir sa douleur, & quand elle fut un peu revenue à elle-même, elle lui fit présenter les deux cochons & lui donna sa main en signe d'amitié, mais elle ne voulut rien recevoir de l'Anglois, quoiqu'il lui offrît dix fois la valeur de ses cochons au prix du marché.

Bonté de cette femme.

Le 15, M. Wallis envoya dès le matin le second Lieutenant avec tous les bateaux & soixante hommes à l'Ouest, pour connoître le pays & voir ce qu'on pouvoit en tirer. A midi il revint après avoir fait environ six milles le long de la côte. Il trouva le pays très-agréable & très-peuplé, abondant en cochons, en volaille, en fruits & en végétaux de différentes sortes. Les habitans ne lui apporterent aucun obstacle, mais ne parurent point disposés à lui vendre

Reconnoissance de quelques cantons de l'Isle.

beaucoup de provisions, ils lui donnerent cependant des cocos & des bananes, & ils lui vendirent enfin neuf cochons & quelques poules. WALLIS. 1767.

Le Lieutenant pensa qu'on pourroit facilement les amener par degrés à un commerce plus étendu ; mais la distance du vaisseau étoit trop grande, & il falloit envoyer trop de monde à terre pour y être en sûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues au rivage & quelques-unes en construction.

Il observa que tous leurs outils étoient de pierres, de coquilles & d'os, & il en conclut qu'ils n'avoient aucune espece de métal. Il ne trouva d'autres quadrupedes chez eux que des cochons & des chiens, ni aucun vase de terre, de sorte que toutes leurs nourritures se cuisoient en four ou roties. Dépourvus de vases où l'eau put être contenue & soumise à l'action du feu, ils n'avoient pas plus d'idée qu'elle put être échauffée que rendue solide. Aussi comme la Reine étoit un jour à déjeûner à bord du vaisseau, un des

Remarques sur les usage des Insulaires.

WALLIS. 1767.

Indiens les plus considérables de la suite que l'on supposa être un Prêtre, voyant le Chirurgien remplir la théyere en tournant le robinet du bouloir qui étoit sur la table, après avoir remarqué ce qu'on venoit de faire, avec une grande curiosité & beaucoup d'attention, tourna lui-même le robinet & reçut l'eau sur sa main: aussi-tôt qu'il se sentit brûlé, il poussa des cris & courut tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur & de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui étoit arrivé, demeurerent les yeux fixés sur lui avec une surprise mêlée de frayeur. Le Chirurgien, cause innocente du mal, y appliqua un remede, mais il se passa quelque temps avant que le pauvre Insulaire fut soulagé.

Le 16, M. Furneaux éprouva les symptomes d'une forte maladie, inconvénient d'autant plus fâcheux que le Commandant & le premier Lieutenant n'étoient pas encore en état d'agir.

Le 27, la Reine qui paroissoit avoir conçu de l'inclination pour M. Wallis, donna aux Européens de nouvelles marques d'amitié & de générosité; & le commerce se soutenoit avantageusement, elle retourna à bord le lendemain & porta deux gros cochons en présent, car jamais elle ne voulut consentir à faire aucun échange. Le soir, le maître d'équipage la reconduisit à terre avec un présent: aussi-tôt qu'ils furent débarqués elle le prit par la main, ayant fait un long discours au peuple qui les environnoit en foule, elle le mena à sa maison où elle l'habilla à la maniere du pays, comme elle en avoit usé avec le Capitaine auparavant.

WALLIS. 1767.

Présens d'Oberca.

Le 20, les gens de l'équipage continuant à voir les femmes du pays & dépouillant toujours le vaisseau de clous, M. Wallis fut forcé de défendre la descente à terre à tous ceux qui n'étoient pas employés à la coupe du bois. Il remarqua qu'il ne lui restoit d'autre moyen d'empêcher la destruction entiere du vaisseau.

WALLIS. 1767.

Nouveaux soins de la Reine.

Le 21, la Reine alla de nouveau au vaisseau, & fit apporter avec elle plusieurs gros cochons en présent, pour lesquels à son ordinaire elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorsqu'elle fut prête à quitter le navire, elle fit entendre qu'elle desiroit que M. Wallis allât à terre avec elle; elle se proposoit de lui donner des marques de galanterie & d'amour : il y consentit en prenant plusieurs Officiers avec lui. » Quand nous » fûmes arrivés, dit-il, à sa mai» son, elle me fit asseoir & pre» nant mon chapeau, elle y atta» cha une aigrette de plumes de » différentes couleurs. Cette pa» rure que je n'avois vu à person» ne qu'à elle étoit assez agréable, » elle attacha aussi à mon chapeau » & aux chapeaux de ceux qui » étoient avec moi une espece de » guirlande faite de tresses de che» veux, & nous fit entendre que » c'étoit ses propres cheveux & » qu'elle même les avoit tressés (a),

M. Wallis va dans sa maison.

(a) Il faut que cet usage soit bien naturel, puisqu'on le trouve chez des peu-

» elle nous donna des nattes très-
» adroitement travaillées. Le soir
» elle nous accompagna jusqu'au
» rivage, & lorsque nous entrâ-
» mes dans notre bateau elle nous
» donna une truie & une grande
» quantité de fruits. En partant
» je l'avertis par signes que je quit-
» terois l'Isle dans sept jours, elle
» me demanda par signe d'en de-
» meurer encore vingt, en me fai-
» sant entendre que j'irois dans
» l'intérieur du pays à deux jour-
» nées de la côte ; que j'y passe-
» rois quelques jours, & que j'en
» rapporterois une grande provi-
» sion de cochons & de volailles.
» Je lui répliquai toujours par
» signes que j'étois forcé de partir
» dans sept jours sans autre délai,
» sur quoi elle se mit à pleurer &
» ce ne fut pas sans beaucoup de
» peine que je parvins à la tran-
» quillifer un peu «

WALLIS. 1767.

Son empressement à le retenir dans l'Isle.

Le 22 au matin, le canonier apporta au vaisseau au moins vingt cochons avec beaucoup de fruits.

ples de la mer du *Sud*, qui sont à peine sortis de l'état de nature & qui ne connoissent pas les métaux.

WALLIS. 1767.

Présens que M. Wallis fait aux Naturels.

Le 24, M. Wallis envoya au vieillard qui avoit été si utile à ses desseins un autre pot de fer, des haches, des serpes, quelques faucilles & une piece de drap. Il envoya aussi à la Reine deux cocqs d'Inde, deux oies, trois cocqs de Guinée, une chatte pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des aricots blancs, environ seize sortes de semences potageres, une beche, enfin une grande quantité de pieces de coutellerie, couteaux, ciseaux, & autres choses. Les Européens avoient plantés plusieurs sortes de légumes, & en différens endroits ils avoient réussi.

Excursions dans l'intérieur du pays.

Le 25 au matin, un des Contre-Maîtres fut chargé avec tous les soldats de marine, quarante matelots & quatre Officiers de poupe, de s'avancer dans la vallée le long de la riviere aussi loin qu'ils pourroient, d'examiner le sol & les productions du pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveroient, de remonter aux four-

ces des ruiſſeaux qu'ils verroient deſcendre des montagnes, & d'obſerver s'ils charioient des mineraux. Ils avoient ordre de ſe tenir continuellement ſur leurs gardes contre les habitans, & d'allumer un feu comme un ſignal s'ils étoient attaqués.

WALLIS. 1767.

Ce jour-là, M. Wallis obſerva une éclipſe de ſoleil. Il rapporta les détails de l'obſervation dans ſon Journal.

M. Wallis ſe rend de nouveau chez la Reine.

Après avoir fait ſon obſervation, il alla chez la Reine, & lui montra le téleſcope, elle en admira la ſtructure, il s'efforça de lui en faire comprendre l'uſage, & le fixant ſur pluſieurs objets éloignés qu'elle connoiſſoit bien, mais qu'elle ne pouvoit diſtinguer à la ſimple vue, il les lui fit regarder par le téleſcope : dès qu'elle le vit, elle treſſaillit & recula d'étonnement & dirigeant ſes yeux vers l'endroit, ſur lequel l'inſtrument portoit ; elle demeura quelque temps immobile & ſans parler, elle retourna au téleſcope & le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à voir

WALLIS. 1767.

avec les yeux simples les objets que le télescope lui avoit montrés. En les voyant ainsi paroître & disparoître alternativement, sa contenance & ses gestes exprimoient un mélange d'étonnement & de plaisir, qu'il seroit difficile de décrire. M. Wallis fit emporter le télescope, & l'invita elle & plusieurs chefs qui étoient avec elle à venir avec lui à bord du vaisseau, il avoit en cela pour objet la sûreté entiere du détachement qu'il avoit envoyé dans le pays, persuadé que tant qu'on verroit la Reine & les principaux habitans entre ses mains, on se garderoit bien de faire à terre aucune violence à ses gens.

La Reine va ensuite à bord.

Le soir, ses gens étant revenus de leur expédition & paroissant au rivage, il renvoya la Reine & sa suite ; en partant elle lui demanda par signes s'il persistoit toujours dans sa résolution de quitter l'Isle au temps qu'il avoit fixé ; & lorsqu'il lui eût fait entendre qu'il lui étoit impossible de demeurer plus long-temps, elle exprima sa douleur par un torrent

de larmes, & demeura quelque temps sans pouvoir proférer une parole, quand elle fut un peu appaisée, elle lui dit qu'elle vouloit revenir au vaisseau le lendemain.

WALLIS. 1767.

Sa douleur en voyant l'inflexibilité de M. Wallis.

Le Contre-Maître chargé de l'expédition faite dans l'intérieur de l'Isle en rend compte en ces termes, » à quatre heures du matin du Samedi 25 Juin, dit-il, » je débarquai avec quatre Officiers de poupe, un Sergent, » douze soldats de marine & vingt-» quatre matelots tous armés; nous » étions accompagnés de quatre » hommes qui portoient des ha-» ches & d'autres marchandises, » dont nous voulions trafiquer avec » les Naturels du pays, & de qua-» tre autres chargés de muni-» tions & de provisions; chaque » homme avoit reçu sa ration d'eau-» de-vie d'un jour, & j'en avois » en outre deux petits barils que » je devois distribuer lorsque je » le jugerois à propos.

Détails de l'excuse dont on a parlé plus haut.

» Dès que je fus à terre, j'ap-» pellai notre vieillard & je le pris » pour nous conduire; nous sui-

WALLIS. 1767.

» vîmes le cours de la riviere partagés en deux bandes qui marchoient chacune d'un côté, les deux premiers milles elle coule à travers une vallée très-large, dans laquelle nous découvrîmes plusieurs habitations, des jardins enclos & une grande quantité de cochons, de volailles & de fruits, le sol qui est d'une couleur noirâtre, nous parut gras & fertile. La vallée devenant ensuite très-étroite & le terrein étant escarpé d'un côté de la riviere, nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant se précipite des montagnes, on a creusé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins & dans les plantations d'arbres fruitiers. Nous apperçûmes dans ces jardins, une herbe que les habitans ne nous avoient jamais apportée, & nous vîmes qu'ils la mangeoient crue. Je la goûtai & je la trouvai agréable; sa saveur ressemble assez à celle de l'épinard des Isles d'Amérique appellée *Callelöor*, quoique les feuilles en

» soient un peu différentes. Les » terreins sont fermés de haies & » forment un coup d'œil agréable, » le fruit à pains & les pommiers » sont alignés sur le penchant des » collines, & les cocotiers & les » bananiers qui demandent plus » d'humidité dans la plaine au-des- » sous des arbres & sur les colli- » nes, il y a de très-bonnes her- » bes; & nous ne vîmes point » de broussailles. En avançant, les » sinuosités de la riviere deve- » noient inombrables, les colli- » nes s'élevoient en montagnes, & » nous avions par-tout de grands » crines de rochers qui pendoient » sur nos têtes. Notre route étoit » difficile, & lorsque nous eûmes » parcouru environ quatre milles, » le dernier chemin que nous avions » fait fut si mauvais que nous nous » assîmes pour nous reposer & » nous rafraîchir en déjeûnant, » nous nous étendîmes sous un » grand pommier dans un très- » bel endroit; à peine commen- » çions nous notre repas que nous » fûmes tout-à-coup allarmés par » un son confus de plusieurs voix

WALLIS 1767.

Observations sur l'état du pays.

WALLIS. 1767. » entremêlées de grands cris. Nous » apperçûmes bien-tôt après une » multitude d'hommes, de femmes & d'enfans, qui étoient sur » une colline au-dessous de nous. » Notre vieillard voyant que nous » nous levions précipitamment & » que nous courions à nos armes, » nous pria de continuer à rester » assis, & il alla sur le champ vers » les Taïtiens qui nous étoient venus surprendre. Dès qu'il les eût » abordé ils se turent & s'en allerent : peu de temps après ils revinrent, & apporterent un gros » cochon tout cuit & beaucoup » de fruits à pain, d'ignames & » d'autres rafraîchissemens qu'ils » donnerent au vieillard qui nous » les distribua. Je leur offris en » retour des clous, des boutons » & d'autres choses qui leur firent » bien du plaisir. Nous poursuivîmes ensuite notre chemin dans » la vallée aussi loin qu'il nous fut » possible, en examinant tous les » courans d'eau & les endroits » qu'ils avoient arrosés pour voir » si nous n'y trouverions pas de » vestiges de métaux, ou de mi-

WALLIS. 1767.

» néraux; mais nous n'en découvrîmes aucune trace. Je montrai » à tous les habitans que nous » rencontrions, le morceau de salpêtre qui avoit été ramassé dans » l'Isle, mais aucun d'eux ne pârut le connoître, & je ne pus » point avoir d'éclaircissemens sur » cette matiere. Le vieillard commença à être fatigué; & comme il y avoit une montagne devant nous, il nous dit par signes » qu'il vouloit aller dans son habitation : cependant avant de » nous quitter, il fit prendre à ses » compatriotes qui nous avoient » si généreusement fournis des provisions, le bagage, avec les fruits » qui n'avoient pas été mangés & » quelques noix de cocos remplies » d'eau fraiche, & il nous donna » à entendre qu'ils nous accompagneroient jusqu'au delà de la » montagne. Dès qu'il fût parti, » les Taïtiens détacherent des » branches vertes des arbres voisins & ils les placerent devant » nous en faisant plusieurs cérémonies dont nous ne connoissions pas la signification, ils pri-

WALLIS. 1767.

„ rent ensuite de petits fruits dont „ ils se peignirent en rouge, & ils „ exprimerent de l'écorce d'un ar- „ bre, un suc jaune qu'ils répan- „ dirent en différens endroits de „ leurs habillemens. Le vieillard „ nous voyoit encore lorsque nous „ nous mimes à gravir la mon- „ tagne; & s'apperçevant que nous „ avions peine à nous ouvrir un „ passage à travers les ronces & „ les buissons qui étoient très- „ épais, il revint sur ses pas, & „ dit quelque chose à ses compa- „ triotes d'un ton de voix ferme „ & élevé : sur quoi vingt ou „ trente d'eux, allerent devant „ nous & débarrasserent le che- „ min. Ils nous donnerent aussi en „ route de l'eau & des fruits pour „ nous rafraîchir; & ils nous ai- „ doient à grimper les endroits les „ plus difficiles, que nous n'au- „ rions pas pu franchir sans eux. „ Cette montagne étoit éloignée „ d'environ six milles du lieu de „ notre débarquement, & son som- „ met nous parut élevé d'environ „ un mille au-dessus du niveau de „ la riviere qui coule dans la val-

Services que les Taïtiens rendent aux Anglois

„ lée. Lorsque nous fûmes arrivés en haut, nous nous assîmes une seconde fois pour nous reposer & nous rafraîchir; nous nous flattions en montant que parvenus au sommet nous découvririons toute l'Isle; mais nous trouvâmes des montagnes beaucoup plus élevées que celle où nous étions. La vue du côté du vaisseau étoit délicieuse; les penchants des collines sont couverts de beaux bois & de villages répandus çà & là; les vallées présentent des passages encore plus riants; il y a un grand nombre de maisons & peu de verdure. Nous vîmes très-peu d'habitations au-dessus de nous. Mais nous apperçûmes de la fumée sur les plus grandes hauteurs qui étoient à portée de notre vue, & nous conjecturâmes que les endroits les plus élevés de l'Isle ne sont pas sans habitans. En gravissant la montagne nous trouvâmes plusieurs ruisseaux qui sortoient des rochers, & nous découvrimes, du sommet, des maisons que nous n'avions

WALLIS. 1767.

Multitude de montagnes.

WALLIS. 1767.

„ pas remarquées auparavant. Il „ n'y a aucune partie de ces montagnes qui soit nue, la crine „ des plus élevées que nous apperçevions est garnie de bois, „ dont je ne distinguai pas l'espece : d'autres qui sont de la même hauteur que celle que nous „ avions montée, sont couvertes „ de bois sur les côtés; & le sommet qui est de roc est couvert „ de fougere. Il croît dans les „ plaines qui sont au-dessous une „ sorte d'herbe & de plante qui „ ressemble au jonc. En général „ le sol des montagnes & des vallées, me parut fertile. Nous „ vîmes plusieurs tiges de cannes „ à sucre d'un très-bon goût, & „ qui croissoient sans la moindre „ culture; je trouvai aussi du gingembre & du tamarin, dont j'ai „ apporté des échantillons; mais „ je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plupart étoient alors en fleurs, „ après avoir passé le sommet de „ la montagne à une assez grande „ distance, je rencontrai un arbre „ exactement semblable à la fou-

Plantes & arbres.

WALLIS. 1767.

„ gere, excepté seulement qu'il „ avoit 15 ou 16 pieds de haut, „ je le coupai & je vis que l'in- „ térieur ressembloit aussi à celui „ de la fougere. Je voulois en rap- „ porter une branche, mais je „ trouvai qu'elle étoit trop incom- „ mode; & je ne savois pas d'ail- „ leurs quelle difficulté nous es- „ suyerions avant de retourner au „ vaisseau, dont je jugeai que nous „ étions fort éloignés. Dès que „ nous eûmes réparé nos forces „ par les rafraîchissemens & le „ repos, nous commençâmes à „ descendre la montagne toujours „ accompagnés des Naturels du „ pays aux soins desquels le vieil- „ lard nous avoit recommandés.

Observations sur l'intérieur du pays.

„ Nous dirigions ordinairement „ notre marche vers le vaisseau, „ mais nous détournions quelque- „ fois à droite & à gauche dans „ les plaines & les vallées, lors- „ que nous appercevions des mai- „ sons agréablement situées. Les „ habitans étoient toujours prêts „ à nous donner ou à nous ven- „ dre ce qu'ils avoient : excepté „ des cochons, nous ne vîmes

WALLIS. 1767.

„ point de quadrupedes ; & nous „ ne remarquâmes d'autres oiseaux „ que différentes especes de per- „ roquets, une sorte de pigeon „ & beaucoup de canards sur la „ riviere. Tous les endroits qui „ étoient plantés & cultivés, a- „ voient de grandes marques de „ fertilité, quoiqu'il y eût quel- „ ques parties dans le milieu qui „ paroissoient stériles. Je plantai „ des noyaux de pêches, de cé- „ rises & de prunes ; je semai la „ graine de beaucoup de plantes „ potageres dans les lieux où je „ crus qu'elles croîtroient, & des „ citrons, des oranges & des li- „ mons, dans les terreins que je „ jugeai les plus ressemblans à ceux „ des Isles de l'Amérique, qui pro- „ duisent ces fruits. Dans l'après- „ midi nous arrivâmes à un en- „ droit très-agréable, à environ „ trois milles du vaisseau ; nous „ y achetâmes deux cochons & „ quelques volailles, que les Na- „ turels du pays nous apprêterent „ très-bien & fort proprement. „ Nous y restâmes jusqu'à la fraî- „ cheur du soir, nous nous mîmes

WALLIS. 1767.

„ en marche pour retourner au „ vaisseau après avoir récompensé „ libéralement nos guides & les „ gens qui nous avoient procuré „ & un si bon dîné. Toute notre „ compagnie se comporta pendant cette journée avec beaucoup d'ordre & d'honnêteté, „ nous quittâmes les Taïtiens nos „ amis très-contens les uns des autres ".

Le 26, la Reine vînt à bord dès les 6 heures du matin comme elle l'avoit promis, elle apporta des cochons & des volailles ; mais elle retourna à terre bientôt après. Le canonier envoya trente cochons avec beaucoup de volailles & de fruits. On completa les provisions d'eau & de bois, & on tint tout prêt pour remettre en mer. Plusieurs habitans vinrent de l'intérieur du Pays sur le rivage ; par les égards qu'on avoit pour quelques-uns d'eux, on jugea qu'ils étoient d'un rang supérieur aux autres. Sur les trois heures de l'après-midi, la Reine revint sur le rivage très-bien habillée & suivie d'un grand nom-

Adieu de la Reine Oberca.

WALLIS. 1767. bre de personnes. Ses adieux à Wallis furent si touchans que les Romanciers n'en imaginent pas de plus intéressans. Elle traversa la riviere avec sa suite & le vieillard, elle vint encore une fois à bord du vaisseau; elle apportoit de très-beaux fruits, elle renouvella avec beaucoup d'empressement ses sollicitations afin d'engager M. Wallis à séjourner dix jours de plus dans l'Isle; elle lui fit entendre qu'elle iroit dans l'intérieur du Pays & qu'elle lui apporteroit une grande quantité de cochons, de volailles & de fruits „ je tâchai dit M. Wallis de lui „ témoigner ma reconnoissance des „ bontés & de l'amitié qu'elle avoit „ pour moi, mais je l'assurai que „ je mettrois sûrement à la voile „ dès le matin du jour suivant: „ elle fondit en larmes comme à „ son ordinaire & quand son agi„ tation fut calmée, elle me de„ manda par signes quand je re„ viendrois. Je lui fis comprendre „ que ce seroit dans cinquante „ jours. Elle me dit par signes „ de ne pas attendre si long-temps

&

WALLIS, 1767.

„ & de revenir dans trente. Comme „ je persistois à exprimer toujours „ le nombre de jours que j'avois „ fixés, elle me parut satisfaite; elle „ resta à bord jusqu'à la nuit, & ce „ fut avec beaucoup de peine „ qu'on parvint à la déterminer „ à retourner à terre. Lorsqu'on „ lui dit que le bateau étoit prêt „ elle se jetta sur un fauteuil & „ pleura pendant long-temps, „ avec tant de sensibilité que rien „ ne pouvoit la calmer : à la fin ce- „ pendant elle entra dans le ba- „ teau avec beaucoup de répu- „ gnance, accompagnée des gens „ de sa suite & du vieillard; le „ vieillard nous avoit dit souvent „ que son fils, âgé d'environ qua- „ torze ans, s'embarqueroit avec „ nous, le jeune homme parois- „ soit y consentir. Comme il avoit „ disparu pendant deux jours, je „ m'informai de lui dès que je ne „ le vis plus, son pere me fit en- „ tendre qu'il étoit allé dans l'in- „ térieur de l'Isle voir ses amis, „ & qu'il reviendroit assez à temps „ pour notre départ. Nous ne l'a- „ vons jamais revu, & j'ai des

WALLIS. 1767.

„ raisons de croire que lorsque le „ moment de mettre à la voile „ approcha, la tendresse du vieil- „ lard avoit succombé & qu'afin „ de conserver son enfant près de „ lui, il l'avoit caché jusqu'à ce „ que le vaisseau fut parti ».

Départ de Taïti.

„ Le 27, continue M. Wallis, à „ la pointe du jour nous dema- „ râmes, & j'envoyai en même „ temps à terre le grand bateau „ & le canot, afin de remplir quel- „ ques-unes de nos pieces d'eau „ qui étoient vuides; dès qu'ils „ furent près de la côte ils virent „ avec surprise tout le rivage „ couvert d'habitans; doutant s'il „ étoit prudent de débarquer au „ milieu d'un si grand nombre de „ Taïtiens, ils étoient prêts à s'en „ revenir au vaisseau, dès que les „ Indiens s'en apperçurent, la Rei- „ ne s'avança & les invita à descen- „ dre. Comme elle conjecturoit „ les raisons qui pouvoient les ar- „ rêter, elle fit retirer les Natu- „ rels du Pays de l'autre côté de „ la riviere. Pendant que nos gens „ allerent remplir les tonneaux, „ elle mit dans le bateau quel-

„ ques cochons & des fruits, & „ lorſqu'ils y rentrerent elle vou- „ loit à toute force revenir avec „ eux au vaiſſeau. L'Officier ce- „ pendant qui avoit reçu ordre „ de n'amener perſonne, ne vou- „ lut pas lui permettre. Voyant „ que ſes prieres étoient inutiles, „ elle fit lancer en mer une dou- „ ble pirogue conduite par ſes In- „ diens, quinze ou ſeize autres „ pirogues la ſuivirent & elles „ vinrent toutes au vaiſſeau. La „ Reine monta à bord, l'agita- „ tion où elle étoit l'empêchoit de „ parler & ſa douleur ſe répandit „ en larmes, après qu'elle y eut „ paſſé environ une heure, il s'é- „ leva une briſe; nous levâmes „ l'ancre & nous mîmes à la voile. „ Dès qu'elle s'apperçut qu'elle „ devoit abſolument retourner „ dans ſa pirogue elle nous em- „ braſſa de la maniere du monde „ la plus tendre, en verſant beau- „ coup de pleurs; toute ſa ſuite „ témoigna également un grand „ chagrin de nous voir partir. „ Bientôt après nous eûmes cal- „ me tout plat & j'envoyai les ba-

WALLIS. 1767.

Derniers adieux de la Reine.

WALLIS. 176?.

Un calme ramene les Taïtiens près du vaisseau.

„ teaux en avant pour nous touer. „ Toutes les pirogues des Taïtiens revinrent alors près de notre bâtiment & celle qui portoit „ la Reine s'approcha des mantelets de la Sainte Barbe, où „ on l'amara quelques minutes, „ ensuite elle alla dans l'avant de „ sa pirogue & s'y assit en pleurant sans qu'on put la consoler. „ Je lui donnai plusieurs choses „ que je crus pouvoir lui être „ utiles, & quelques autres pour „ sa parure, elle les reçut en silence & sans y faire beaucoup „ d'attention. A dix heures nous „ avions depassé le recif, il s'éleva „ un vent frais; nos amis les Taïtiens & sur-tout la Reine nous „ dirent adieu pour la derniere „ fois, avec tant de regrets & „ d'une façon si touchante que „ j'eus le cœur serré, & que mes „ yeux se remplirent de larmes „. nous renvoyons ailleurs comme nous l'avons déja dit une description plus particuliere de cette Isle & de ses habitans.

❦

§. VI.

Traversée de Taïti *à l'Isle de* Tinian. *Isles découvertes dans cette traversée.*

APrès avoir relâché 33 jours à l'Isle de *Taïti*, M. Wallis appareilla le 27 Juillet, & il rangea la côte de l'Isle du *Duc d'York* qui en est éloignée d'environ deux milles ; le lendemain à la pointe du jour il apperçut terre, & il courut dessus en rangeant sous le vent. Du côté du vent on trouve de très-grands brisans, & sous le vent des rochers, il semble pourtant dit M. Wallis qu'en plusieurs endroits il y a des bons mouillages. L'équipage du vaisseau apperçut peu d'Insulaires, de petites huttes forment leur habitation & il parut aux Anglois qu'ils vivent d'une maniere très-différente des Taïtiens ; M. Wallis lui a donné le nom de *Charles Saunders*. Isle de Charles Saunders.

Le 30, les Anglois virent terre

WALLIS. 1767.

Isle du Lord Howe.

de nouveau, M. Wallis vouloit s'y arrêter, mais il ne trouva point de mouillage, toute l'Isle est environnée de brisans : M. Wallis lui donna le nom du *Lord Howe*.

L'après-midi du même jour, il vit une terre dans l'Ouest quart Nord-Ouest & bientôt après il apperçut au Sud-Ouest une terre basse & des brisans, qui l'environnoient de tous les côtés. M. Wallis fit le tour de ces bas fonds & il les nomma Isles de *Scilly*, c'est un groupe d'Isles ou de bancs de sable extrêmement dangereux : pendant les nuits les moins sombres & pendant le jour, lorsque le temps est embrumé un vaisseau peut se briser dessus sans voir terre. Ils gisent par 16d. 28' de latitude Sud & 155d. 30' de longitude Ouest.

Isles de Scilly.

M. Wallis marchant à l'Ouest découvrit à la pointe du jour du 13 Août, une terre dans l'Ouest, & à 11 heures du matin il en apperçut encore une autre dans l'Ouest Sud-Ouest. Ces deux Isles sont en forme de pain de sucre : il donna à la premiere, qui

Isle Boscaven & Isle Keppel.

est presque circulaire par 3 milles de diametre, le nom de l'Isle de *Boscawen*, & il appella l'autre l'Isle de *Keppel*; en approchant de ces deux terres les Anglois apperçurent des habitans sur l'Isle de *Boscawen*, mais l'Isle de *Keppel* étant au-dessus du vent, M. Wallis dirigea sa course vers la derniere. Le 14 il envoya visiter & chercher un mouillage (a).

Les bateaux revinrent à midi après diverses tentatives, ils avoient trouvé un bon mouillage près d'une riviere où ce vaisseau pouvoit faire de l'eau parce qu'il étoit facile de construire un chemin qui auroit conduit de l'endroit du débarquement jusques-là; mais où l'on auroit eu besoin d'une forte garde pour se mettre à l'abri des insultes des habitans. On n'avoit point vu de cochons, on rapporta seulement deux volailles, quelques noix de cocos, des plan-

(a) Cette Isle de Keppel forme la partie Septentrionale du grouppe que M. Cook à appellé *Isles des Amis* dans son second voyage, & dont on parlera fort au long dans la suite.

WALLIS. 1767.

Descente à terre.

tains, des bananes. Pendant que les bateaux étoient à terre deux pirogues d'Indiens montées par six hommes allerent vers eux ; ils sembloient avoir des dispositions pacifiques, & paroissoient être de la même race que les Taïtiens, ils étoient vêtus d'une espece de natte & avoient la premiere jointure des petits doigts coupée. Sur ces entrefaites, environ cinquante autres Insulaires vînrent de l'intérieur des terres, jusqu'à cent verges de distance des bateaux, mais ils ne voulurent pas avancer plus loin. Comme les bateaux quittoient le rivage, trois des Naturels du Pays sortirent de leurs pirogues pour passer dans l'un d'eux ; mais quand ils furent éloignés d'un demi-mille de la côte, ils se jetterent tous trois précipitamment dans la mer & s'en retournerent à la nage. Sur ce rapport M. Wallis considérant la saison, l'état de son navire & toutes les autres circonstances, jugea à propos, au lieu de se rendre en Europe par le détroit, ou par le *Cap Horn*, de prendre la

route de *Tinian* & de *Batavia* & de revenir par le *Cap* de *Bonne-Espérance*. En conséquence il continua de courir Ouest Nord-Ouest jusqu'au 16, qu'il découvrit une terre. WALLIS. 1767.

„ Le Pays, dit-il, dans l'intérieur „ de la côte paroissoit élevé, mais „ au bord de l'eau il étoit bas & „ d'un aspect agréable; toute l'Isle „ sembloit être environnée par des „ récifs qui s'étendoient à deux „ ou trois milles dans la mer. En „ voguant le long de la côte qui „ étoit couverte de cocotiers, nous „ vîmes quelques cabanes & de la „ fumée en plusieurs endroits, „ bientôt après nous évitâmes un „ banc de rochers pour gagner „ le côté sous le vent de l'Isle & „ nous envoyâmes en même temps „ des bateaux pour sonder & exa- „ miner la côte. Les bateaux ran- „ gerent la terre de très-près & „ trouverent qu'elle étoit pleine de „ rochers & garnies d'arbres qui „ croissoient jusqu'au bord de l'eau. „ Ces arbres de différentes especes „ ne portoient point de fruits, il „ y en avoit quelques-uns de

Isle de Wallis.

Reconnoissance de l'Isle.

WALLIS. 1767.

„ très-grands. Au côté de l'Isle „ située sous le vent, ils trouve„ rent des cocotiers en petit nom„ bre, mais ils ne virent pas une „ seule habitation. Ils découvri„ rent aussi plusieurs petits ruis„ seaux qu'il auroit été facile de „ réunir en un seul courant : dès „ qu'ils furent approchés de la „ côte, plusieurs pirogues qui „ avoient chacun à bord six ou „ huit hommes allerent à eux. Ces „ Indiens leur parurent robustes & „ actifs; excepté une espece de „ natte qui leur couvroit les reins, „ ils étoient entiérement nuds. Ils „ étoient armés de grandes mas„ sues semblables à celle qu'on „ donne à Hercule dans nos ta„ bleaux; ils en vendirent deux „ à notre maître de vaisseau pour „ un clou ou deux, & quelques co„ lifichets. Comme nos gens n'a„ voient vu d'autres animaux que „ des oiseaux de mer, ils étoient „ très-curieux de savoir des Natu„ rels du Pays, s'ils en avoient „ de quelqu'autre espece, mais il „ ne leur fut pas possible de se „ faire entendre. Pendant la con-

Observations sur les Naturels.

„ férence les Indiens formerent le „ projet de se saisir de notre bateau; un d'eux se mit soudainement à le tirer vers les rochers. „ Nos gens ne purent pas les „ en empêcher sans décharger un „ coup de fusil à deux doigts du „ visage de celui qui étoit le plus „ empressé à cette manœuvre. Le „ coup ne leur fit point de mal; „ mais l'explosion les effraya tellement qu'ils s'enfuirent avec „ beaucoup de précipitation. Nos „ bateaux quitterent alors cet endroit. “ Cette Isle située au 13 d. 18′ de latitude Sud & au 177 d. de longitude Ouest, reçut le nom de M. Wallis.

WALLIS. 1767.

L'Isle *de Wallis* fut la derniere découverte que fit M. Wallis dans la mer du Sud; ce Navigateur gouverna au Nord-Ouest jusqu'au 28. Le 3 Septembre, il apperçut deux terres qu'il prit pour deux des *Piscadores*, & le 19 il mouilla à l'Isle de *Tinian*.

Piscadores, mouillage à Tinian.

L'objet principal de ses voyages ayant été de faire des découvertes dans la mer du Sud, & les Navigateurs de toutes les Na-

WALLIS. 1767.

tions ayant déja reconnu les autres mers, nous ne nous arrêterons sur la partie de leur Journal qui est avant leur entrée ou après leur sortie de la mer du Sud, que lorsque nous trouverons des détails nouveaux & intéressans, ainsi l'Isle de *Tinian* n'étant connue dans la collection des Voyages que par la description assez (a) imparfaite qu'en a fait *Lord Anson*; nous rapporterons ce qu'en ont dit le Commodore Byron & le Cap. Wallis.

M. Wallis passa environ 26 jours à *Tinian* pour faire à son vaisseau les réparations, dont il avoit besoin & donner à ses malades le temps de se guérir.

M. Byron observe que durant sa navigation d'Angleterre à *Tinian*, il ne lui étoit pas mort un seul homme dans les deux équipages, malgré les cruelles fatigues qu'il avoit éprouvées & la diversité des climats qu'il avoit parcourus; mais que deux Matelots mouru-

(a) Tom. II. M. 4 p. 171 & les suivantes.

rent à *Tinian* de la fievre & plusieurs autres furent attaqués de cette maladie après être guéris du scorbut. » Je ne puis m'empêcher, „ dit-il, de croire que le climat de „ cette Isle ne soit très-malsain, „ du moins pendant la saison où „ nous y sommes venus » M. Wallis observe que la viande se conservoit deux jours à *Taïti*, tandis qu'elle pouvoit à peine se garder un jour à Tinian. Les pluies y sont violentes & presque continuelles, & la chaleur y est suffisante. Le thermomêtre resté à bord fut généralement à 86d. ce qui n'est que 9d. au-dessus de la chaleur du sang : & s'il eut été à terre il auroit monté beaucoup plus haut. » J'avois été, dit M. „ Wallis, sur les côtes de Guinée „ aux Indes-Occidentales & dans „ l'Isle *Saint-Thomas* qui est sous „ la ligne, & je n'avois jamais „ éprouvé une si vive chaleur «. Mais un ciel brûlant n'est pas le seul désagrément qu'on rencontre dans cette Isle; on y voit une quantité de Mille-Pieds, de Scorpions & de grosses Fourmis; dont

Climats de Taïti.

WALLIS. 1767.

Insectes & animaux malfaisans.

les morsures sont également dangereuses; il s'y trouve encore une infinité d'insectes vénimeux qui sont entiérement inconnus aux Anglois & qui sont très-incommodes; leurs piquures causoient des douleurs aiguës, on n'en étoit pas plus exempt à bord que sur les rivages; ces insectes qui y avoient été portés avec le bois, avoient pris possession de tous les recoins, & ne laissoient aucun repos aux Matelots, en quelqu'endroits qu'ils se logeassent.

Poissons.

Le poisson qu'on prend sur cette côte est très-beau, mais très-malsain; il occasionna de fâcheux accidens à ceux qui en mangerent. L'Auteur du Journal du Lord Anson dit qu'à bord du *Centurion* on crut devoir absolument s'abstenir de poisson, parce que ceux qui en avoient mangé s'étoient trouvés très-incommodés. „ Mais nous „ avions mal interprêté ce passage, „ dit M. Byron, nous avions cru „ que ce poisson n'avoit été nui-„ sible aux gens du *Centurion*, „ que parce qu'ils en avoient man-„ gé avec excès; & que dans ce

„ cas, il n'y avoit pas de raison „ de s'en abstenir totalement, mais „ qu'il étoit seulement nécessaire „ d'en manger avec sobriété. Nous „ acquimes, par notre propre ex- „ périence, une connoissance qui „ auroit pu nous moins coûter, „ & tous ceux qui mangerent de „ ce poisson furent très-dangereu- „ sement malades & coururent les „ risques d'en perdre la vie ".

WALLIS. 1767.

Cochons sauvages.

L'Isle abonde en cochons sauvages qui faisoient la plus grande ressource des Anglois, pour la viande fraîche; ils sont très-féroces, & si gros qu'ils pesent communément deux cens livres : on pouvoit les tirer sans beaucoup de difficulté; mais un Négre qui étoit à bord de *la Tamar*, imagina une maniere de les prendre au piege, qui eut le plus grand succès : c'étoit un grand avantage.

Difficultés de la chasse.

Les Chasseurs de M. Wallis souffrirent des peines incroyables, ils furent contraints de faire dix ou douze milles à travers des buissons forts & épais, entrélassés les uns dans les autres, & les ani-

WALLIS. 1677.

maux étoient si sauvages, qu'il leur étoit très-difficile d'en approcher ; de sorte qu'il fut obligé de rélever un détachement par un autre. On vint lui dire que le bétail étoit en plus grande abondance à l'extrêmité Septentrionale de l'Isle, mais que les Chasseurs étoient si épuisés de fatigues, après y être arrivés, qu'ils n'avoient pas la force de tuer le gibier, & beaucoup moins de le rapporter. M. Wallis y envoya quinze hommes, les Indiens avoient coupé les tiges des arbres pour en abattre le fruit ; & comme il n'en étoit point revenu sur ces pieds, M. Wallis fut obligé d'aller jusqu'à trois milles dans l'intérieur du Pays, avant de rencontrer une seule noix de cocos.

Noix de cocos.

Productions commerçables.

Tinian produit du cotton & de l'indigo en abondance, & assurément elle seroit d'un grand revenu si elle étoit située aux Indes-Occidentales.

Marées.

Dans *les Syzygies*, la mer (a) est prodigieusement grosse : » à

(a) Voyage de *Syra*.

WALLIS. 1767.

„ Tinian je n'avois pas encore vu, „ dit M. Byron, des vaisseaux à „ l'ancre éprouver des roulis de „ cette force; nous fûmes un jour „ assaillis par des lames qui chas„ sées par un vent d'Ouest, étoient „ si terribles & brisoient avec une „ telle furie sur le récif, que je „ fus forcé de remettre en mer & „ d'y rester près de huit jours; „ car, si notre cable s'étoit coupé „ dans la nuit, & que le vent fut „ venu du large, comme cela ar„ rivoit souvent, rien n'auroit pu „ empêcher le vaisseau d'être jetté „ sur les rochers & de s'y briser.

Rafraîchissemens qu'on peut y prendre.

M. Wallis prit dans l'Isle, du bœuf, du cochon, de la volaille, des papayes, du fruit à pains, des limons, des oranges & tous les rafraîchissemens dont parle le *Lord Anson*; chaque homme de l'équipage du *Dauphin* emporta au moins 500 limons outre plusieurs tonneaux qui étoient sur le Tillac, afin que chacun en exprimât le jus dans son eau.

WALLIS. 1767.

§. VII.

Traverſée de *Tinian* à *Batavia* & de là au *Cap*, & enſuite en *Angleterre*.

APrès 18 jours de navigation, c'eſt-à-dire le 3 Novembre, M. Wallis apperçut des bancs de ſable & de petites Iſles par 10 degrés & quelques minutes de Latitude Nord & 347d. & quelques minutes de longitude Occidentale. Il donne a trois petites Iſles les noms d'Iſle *Sandy*, de *Smakkey* & de *Long-Iſland*, & il détermine leur giſement & leur poſition dans ſon Journal.

Iſles Sandy, Smakkey & Long-Iſland.

Relache à Batavia.

Le 30 Novembre, il jetta l'ancre dans la rade de *Batavia*, ſon Journal renferme une anecdote trop intéreſſante pour n'en pas parler ; elle prouve la négligence que met encore dans l'adminiſtration, l'Angleterre qui eſt le Gouvernement de l'Europe où on fait le plus de cas des hommes. Le *Falmouth*, vaiſſeau du Roi de la Grande-Bretagne, avoit été con-

Réflexions ſur le Falmouth, vaiſſeau condamné.

damné à *Batavia* en 1757, comme incapable de servir, & ceux qui étoient à bord avoient été chargés par les Lords de l'Amirauté de la garde de ce bâtiment jusqu'à nouvel ordre : tout l'équippement du vaisseau s'étoit pourri pendant un si long intervalle, & l'équipage Anglois se trouvoit toujours au milieu de la mer sur ce mauvais bâtiment qui à chaque instant ménaçoit de s'engloutir dans les flots. WALLIS. 1767.

„ Je reçus, dit M. Wallis, une re-„ quête des Officiers non bréve-„ tés du *Falmouth*. Ils me repré-„ sentoient qu'ils n'avoient plus „ rien à espérer; que le canonier „ étoit mort depuis long-temps; „ que les munitions d'artillerie „ étoient perdues, & sur-tout la „ poudre, que les Hollandois „ avoient ordonné de jetter dans „ la mer; que le contre-maître, „ accablé de vexations & de cha-„ grins, étoient devenu fou & „ avoit été renfermé dans un Hô-„ pital; que tout l'équipement „ étoit gâté & pourri; que le plan-„ cher du magasin étoit tombé „ dans une mouçon pluvieuse &

WALLIS. 1767.

„ les avoit laissés exposés aux in„jures de l'air pendant plusieurs „mois ; qu'ils n'avoient pas pu „venir à bout de se procurer un „autre endroit pour s'y refugier ; „que le Charpentier étoit mou„rant & que le Cuisinier étoit „estropié par ses blessures. Par „toutes ces raisons ils me sup„plioient de les prendre à bord „pour les ramener en Angleter„re, ou au moins de les licen„cier ; ce fut avec beaucoup de „regrets & de compassion que je „répondis à ces malheureux, „qu'il m'étoit impossible de les „soulager ; & que puisqu'on les „avoit chargés de la garde de l'é„quipement du navire, ils de„voient attendre des ordres de l'A„mirauté. Il me répliquerent que „depuis qu'on les avoit laissés dans „ces parages, ils n'avoient pas „reçu un seul ordre de la Gran„de-Bretagne ; ils me conjurerent „ardemment de faire connoître „leur malheur, afin qu'ils puſ„sent obtenir des secours. Ils ajou„terent qu'on leur devoit dix ans „de paie, qu'ils avoient vieilli en

„ attendant leur argent, & qu'ils „ consentoient à présent de perdre cette somme & à exercer „ dans leur patrie les emplois les „ plus vils plutôt que de continuer „ à souffrir les miseres de leur situation actuelle, qui étoient en „ effet très-grandes. Quelque fût „ leur etat on ne leur permettoit „ pas de passer une nuit à terre, „ & lorsqu'ils étoient malades, „ personne ne les visitoit à bord. „ Ils étoient d'ailleurs volés par „ les Malays, & sans cesse dans „ la crainte d'être massacrés par „ ces pirates qui, peu de temps „ auparavant, avoient brûlé la „ prise siamoise (a); je les assurai „ que je ferois tous mes efforts „ pour procurer du soulagement „ à leurs maux; & ils me quitterent les larmes aux yeux ».

WALLIS. 1767.

M. Wallis appareilla de *Batavia* le 8 Décembre; le 14, il mit à l'ancre à la hauteur de l'Isle du *Prince*, où il fit de l'eau & du bois. Les maladies se manifesterent alors dans l'équipage & le

Batavia.

Isle du Prince.

(a) C'étoit probablement une prise qu'avoit faite le *Falmouth*.

premier Janvier, il y avoit 40 malades.

WALLIS. 1768.

Cap de Bonne-Espérance.

Eau de la mer rendue potable.

Le 4 Février, le *Dauphin* mouilla dans la baie de la *Table* au Cap *de Bonne-Espérance* : pendant sa relâche, M. Wallis fit de l'eau douce par distillation, afin de montrer aux Capitaines & Officiers des vaisseaux de l'Inde, qu'on pouvoit au besoin se procurer en mer une eau saine & potable. A cinq heures du matin, il mit cinquante-six gallons d'eau salée dans une cucurbite; à sept heures elle commença à bouillir, & dans l'espace de cinq heures & un quart, il en tira trente-six gallons d'une eau douce qui n'avoit ni mauvais goût ni aucune qualité nuisible, comme il l'avoit éprouvé souvent, il en resta treize gallons & demi au fond de l'alembic. Cette opération ne coûta que neuf livres pesant de bois, & soixante-neuf de charbons, „ je crus, dit M. Wallis, „ qu'il étoit très-important de faire „ connoître cette expérience, puisque dans un long voyage, on „ peut en mer faire provision d'une „ eau potable, avec laquelle on

Détails de l'opération.

„ peut cuire toute eſpece de denrées, faire du thé & du café; „ ce qui dans un long voyage, „ & ſur-tout dans les climats „ chauds, peut être utile à la ſanté „ & ſauver la vie d'un grand nombre d'hommes. Pendant toute „ cette navigation, l'eau n'a jamais été épargnée; nous deſſalions celle de la mer par diſtillation, lorſque nous étions réduits à quarante-cinq tonneaux „ & nous conſervions l'eau de „ pluie avec le plus grand ſoin. „ Je ne permettois pourtant pas „ de la prodiguer, l'Officier de „ garde étoit chargé d'en diſtribuer ſeulement une quantité ſuffiſante à ceux qui avoient des „ alimens à faire cuire, ou qui „ vouloient faire du thé ou du „ café ".

WALLIS, 1768.

M. Wallis partit du *Cap* le 3 Mars, il mouilla le 17 à Sainte-Héleue, & il débarqua le 19 Mai 1768 à *Haſtings* dans le comté de *Suſſex*, ſon voyage avoit duré 637 jours.

Fin du Tome LXXVII.

TABLE

Des Paragraphes contenus dans le Tome LXXVII.

LIVRE I.

Derniers Voyages dans les mers du sud.

LIVRE II.

Derniers Voyages dans les mers du sud.

LIVRE III.

Fin de la Table.







